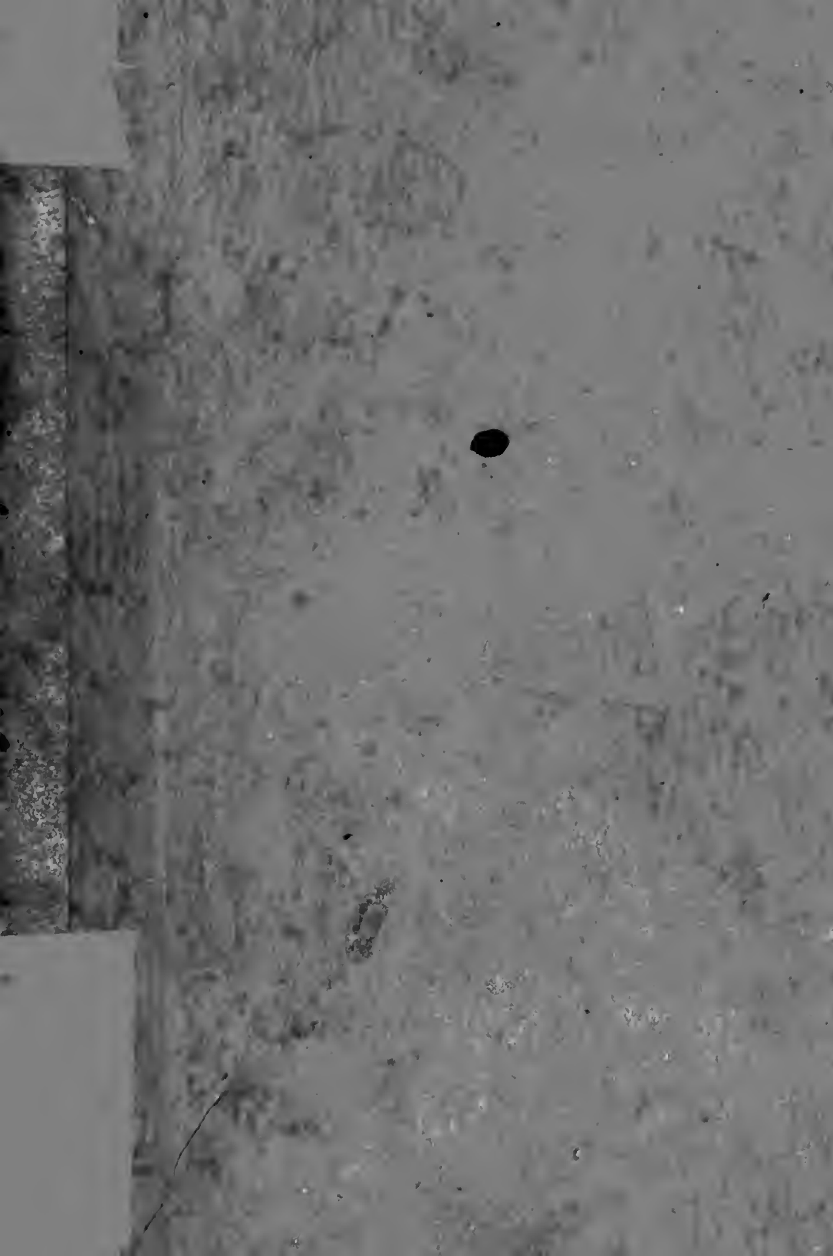


2 onu. 6.

2#

(P)

v.1
SMRS

PR
4977
.J68F6
1841
v.1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/josephrushbrook01marr

OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Joseph Rushbrook ou le Braconnier.

TITRES DES OUVRAGES

DU CAPITAINE MARRYAT,

Traduits par A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

PIERRE SIMPLE, 2 volumes.

JACOB FIDELE, 2 vol.

JAPHET, 2 vol.

M. LE MIDSHIPMAN AISÉ, 2 vol.

RATTLIN LE MARIN, 2 vol.

KING'S OWN, 2 vol.

LE PIRATE, 2 vol.

FRANK MILDMAY, 2 vol.

NEWTON FORSTER, 2 vol.

LE PACHA A MILLE ET UNE QUEUES, 2 vol.

LE VIEUX COMMODORE, 2 vol.

SNARLEY YOW, 2 vol.

ARDENT TROUGHTON, 2 vol.

LE VAISSEAU FANTOME, 2 vol.

LE MARIN A TERRE, 2 vol.

LE PAUVRE JACK, 2 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

JOSEPH RUSHBROOK

OU

LE BRACONNIER,

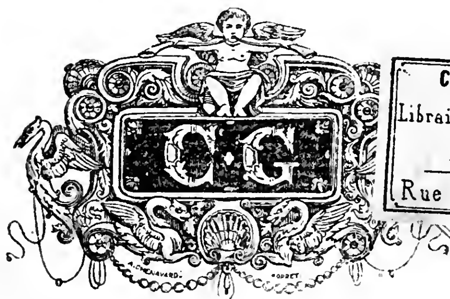
PAR

LE CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par A.-J.-B. Defauconpret.

TOME PREMIER.



CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

Paris,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.
M DCCC XLI.

JOSEPH RUSHBROOK

OU LE

BRACONNIER.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel la bière est ce qui domine le plus.

C'était par une nuit brumeuse du commencement de novembre 1812 que trois hommes se trovuaient sur la grande route, près du petit village de Grassford, dans la partie méridionale du Devonshire. La lune était presque dans son plein; mais des vapeurs légères, et quelquefois des nuages plus épais, poussés par un vent impétueux, en couvraient si souvent le disque, que ce n'était presque jamais que pour un moment ou deux que le paysage était éclairé par sa lumière ou était plongé dans l'ombre, et le vent, qui était vif et perçant, agitait et

faisait plier les branches des arbres dépouillés de feuilles qui s'élevaient çà et là dans les haies entre lesquelles passait la route.

Les individus dont nous venons de parler paraissaient tous trois s'être trop amplement abreuvés de la bière qu'on vendait dans un cabaret situé à environ un demi-mille du village, et dont ils venaient de sortir. Cependant deux d'entre eux, un peu moins gris que le troisième, aidaient celui-ci à regagner son logis; car, quoique placé entre eux et soutenu sur leurs bras, il pouvait à peine faire usage de ses jambes. Ils continuèrent à marcher ainsi, les deux premiers étant entraînés tantôt d'un côté de la route, tantôt de l'autre, par le poids du corps de leur compagnon, qu'on aurait pu dire qu'ils portaient plutôt qu'ils ne le conduisaient. Ils arrivèrent enfin à un pont construit sur une de ces rivières impétueuses qui sont si communes dans ce comté; là, comme d'un commun accord, ils s'arrêtèrent sans qu'aucun d'eux en eût fait la proposition à l'autre; ils appuyèrent le troisième contre le parapet du pont, et restèrent à ses côtés pour reprendre haleine. L'un des deux qui étaient ainsi près de leur compagnon ivre mort,

était un homme d'environ quarante ans, grand et maigre, portant un habit de drap noir râpé, une paire de pantalons beaucoup trop courts pour lui, dont on n'aurait pu dire quelle avait été la couleur primitive, et un chapeau de forme cléricale qui avait aussi beaucoup de service. Malgré le délabrement de son costume, il y avait en lui un certain je ne sais quoi qui semblait annoncer qu'il avait vu des jours plus heureux et qu'il avait tenu sa place dans une sphère différente de la société. C'était la vérité. Quelques années auparavant, il avait été à la tète d'une école de grammaire qui lui procurait les moyens de vivre très confortablement; mais l'amour de la boisson avait causé sa perte, et maintenant il n'était plus que le pédagogue du village de Grassford, où il gagnait sa vie à instruire les enfants des villageois, moyennant le modique salaire de deux pence (1) par tête, par semaine. Cependant il ne s'était pas corrigé de son malheureux penchant, et dès qu'il avait reçu son tribut heb-

(1) 4 sous de France ; — plus exactement, 22 centimes. — Note du traducteur.

domadaire, il se hâtait d'aller noyer ses soucis et perdre le souvenir de sa première position, au cabaret qu'il venait de quitter. — Le second personnage n'avait pas une taille aussi élevée; mais il avait de larges épaules et la poitrine carrée. Il portait des culottes, des bas de coton et des bottines lacées; son habit était d'épaisse futaine et taillé en gilet de chasse. Il faisait le métier de colporteur.

— Il me paraît singulier, — dit celui-ci en jetant un coup d'œil sur l'ivrogne qui s'était laissé tomber par terre, — que la bière attaque ainsi les jambes d'un homme. On dit que la boisson monte à la tête, et non qu'elle descend aux pieds.

— Eh bien, — répondit le maître d'école, qui était plus ivre que le colporteur, — il y a du raisonnement dans cela. Mais, voyez-vous, la déviation de la ligne perpendiculaire doit venir de ce que la tête étant trop lourde..., cela est clair, et alors, voyez-vous, le centre de gravité étant dérangé, les pieds deviennent trop légers; et si vous mettez ensemble ceci et cela, il est évident qu'un homme ne peut se tenir sur ses jambes. — Vous comprenez ma démonstration?

— Je sens que cette bière m'a rendu la tête lourde, et je suppose que vous avez raison. Cependant la bière n'est versée ni dans la tête ni dans les pieds d'un homme; elle descend dans l'intérieur, c'est-à-dire dans le milieu du corps. — Que dites-vous à cela, monsieur Furness?

— Mais vous parlez du *residuum*, monsieur Byres.

— Point du tout; et aussi vrai que vous me voyez ici, je n'ai même jamais entendu prononcer ce mot.

— C'est possible. — Le residuum, voyez-vous, Byres, c'est ce qui reste.

— En ce cas, je n'avais pas dessein d'en parler. — Vous savez qu'il n'est rien resté, puisque vous avez vous-même vidé le pot de bière.

— Vous n'avez jamais été au collége, Byres; voilà qui est clair. Faites bien attention. Quand un homme fait entrer dans son estomac une certaine quantité de liqueur, la partie spiritueuse, étant la plus légère, lui monte à la tête et la rend lourde. — Comprenez-vous?

— Non; une chose légère ne peut en rendre une autre lourde.

— En vérité! — répondit le maître d'école en chancelant et saisissant le parapet pour se soutenir; n'en avez-vous pas une preuve sous les yeux? Regardez cet infortuné qui a bu avec excès.

— Vous avez raison ; je vois qu'il est soûl ; mais je désire savoir comment il s'est soûlé.

— En buvant.

— Je le savais déjà.

— En ce cas, pourquoi me faire des questions? Ne ferions-nous pas mieux de nous remettre en marche, et de le reconduire à sa malheureuse femme qui l'attend? C'est une chose bien triste qu'un homme mette son ennemi dans sa bouche pour se faire dérober le bon sens (1).

— Et il ne faut pour cela qu'une demi-pinte à Rushbrook. On dit qu'il a été blessé à la tête, et qu'il a déjà perdu la moitié de sa cervelle. C'est pour cela qu'il a une pension.

— Oui, dix-sept livres sterling par an, payables par quart de trois en trois mois, sans déduction, et il n'a que quatre milles à faire pour

(1) Shakspeare. — Note du traducteur.

aller la toucher. Comme cette libéralité est déplacée de la part du gouvernement ! A-t-il quelque chose à faire pour cela ? Non ; il ne fait que boire et dormir toute la journée, tandis qu'il faut que je me lève de bonne heure et que je me couche tard, pour apprendre à la jeune idée à germer (1), à raison de deux pence par semaine. — Ami Byres, la merci n'est pas toujours ce qu'elle paraît, et je pense que nous ferions un acte de charité envers ce pauvre diable si nous le jetions par-dessus le pont dans cette rivière dans l'état où il se trouve à présent. Cela mettrait fin à tous ses embarras.

— Et nous épargnerait celui de le reconduire chez lui, — répondit le colporteur, qui ne voulait pas rompre en visière avec un homme plus ivre que lui. — Je n'ai point d'objection à faire à cela.

— Quel droit a-t-il de vivre? N'est-ce pas un sinécuriste, une de ces sauterelles qui s'engraissent du sang et de la sueur du peuple, comme le dit le journal de dimanche? Ne vous rappelez-vous pas que je vous le lisais ce matin?

(1) Thomson. — Note du traducteur.

— Vous avez raison, Furness. Eh bien! qu'en dites-vous? ferons-nous son affaire?

— Il faut y réfléchir un peu, — répondit le maître d'école en portant la main à son menton. Et il garda le silence une minute ou deux. — Non, non, — continua-t-il enfin; — en y pensant une seconde fois, je ne puis m'y résoudre. Il partage toujours son pot de bière avec moi. Plus de pension, plus de bière. C'est une proposition et une conséquence évidentes. Ce serait une ingratitude de ma part, et je ne puis consentir à votre projet. Au contraire, je le défendrai contre votre dessein meurtrier.

— Sur ma foi, maître Furness, il faut que la bière vous ait fait perdre la mémoire. C'est vous-même qui m'avez proposé de le jeter par-dessus le pont.

— Prenez garde à ce que vous dites. Voulez-vous m'accuser d'être un meurtrier, de fait ou d'intention?

— Non, pas du tout; je dis seulement que vous m'avez proposé de le jeter par-dessus le parapet.

— Je crois, ami Byres, que vous êtes homme à tout dire, excepté vos prières; mais, dans l'état où vous êtes, je vous le pardonne. Remettons-

nous en chemin, sans quoi j'aurai à porter chez eux deux hommes au lieu d'un. Prenez-le par un bras, je le prendrai par l'autre et nous le relèverons. Il n'y a qu'un quart de mille d'ici à sa demeure.

Byres, qui, comme nous l'avons dit, était le moins ivre des deux, ne jugea pas à propos de répondre au pédagogue. Après que celui-ci eut trébuché deux ou trois fois, ils relevèrent leur compagnon, et le placèrent entre eux deux.

L'ivrogne parut assez comprendre ce qui se passait pour remuer machinalement les jambes, et ils arrivèrent bientôt à la porte de sa chaumière, où le pédagogue frappa de manière à la faire crier sur ses gonds. Elle fut ouverte par une grande et belle femme, tenant une chandelle à la main.

— C'est ce que je pensais, — dit-elle. — Encore la vieille histoire. A présent il va être malade toute la nuit, et ne se lèvera pas avant midi. Qu'une femme est malheureuse d'avoir un mari ivrogne! Apportez-le dans la maison, je vous prie, et je vous remercie de la peine que vous avez prise.

— Ce n'était pas une petite besogne, et elle

nous a échauffés, — dit le pédagogue en s'asseyant sur une chaise, après qu'ils eurent placé leur camarade sur son lit.

— Je n'en suis pas surprise, — répondit la femme. — Voulez-vous boire un coup de petite bière, monsieur Furness?

— Bien volontiers, et M. Byres en fera autant. Quel dommage que votre brave homme ne veuille pas s'en tenir à la petite bière?

— Oui sans doute, — dit la femme en sortant de la chambre. Et elle y rentra un instant après, apportant un pot de bière.

Le maître d'école le vida à moitié, et le passa à son compagnon.

— Et mon petit ami Joé (1), il dort depuis long-temps, j'en réponds?

— Sans doute, le pauvre enfant! et je devrais en faire autant. J'ai entendu sonner minuit.

— Eh bien! mistress Rushbrook, je vous souhaite une bonne nuit. Allons, monsieur Byres, mistress Rushbrook a besoin de se coucher.

---

(1) Abréviation familière du nom Joseph. — Note du traducteur.

— Bonsoir, monsieur Furness. Bonsoir, monsieur. Bien des remerciements.

Le maître d'école et le colporteur sortirent de la chaumière. Mistress Rushbrook les suivit des yeux quelques instants, ferma sa porte avec soin, et retourna près de son mari.

— Ils sont partis, — lui dit-elle.

Ce qui aurait fort étonné tout autre qui en aurait été témoin, dès que sa femme eut prononcé ces mots, Rushbrook se jeta à bas de son lit et se tint ferme sur ses jambes. C'était un grand et bel homme, ayant près de six pieds, et il ne montrait aucun signe d'ivresse.

— Ma chère Jane, — dit-il, — jamais je ne vis une nuit plus favorable. Mais il faut me dépêcher; il n'y a pas de temps à perdre. Mon fusil est-il prêt?

— Tout est prêt. Joé est couché, mais tout habillé, et en une minute il sera levé.

— Appelez-le donc, car il ne faut pas perdre un instant. — Cet ivrogne de Furness proposait à son compagnon de me jeter dans la rivière. Ils sont bien heureux de ne pas l'avoir essayé, car j'aurais été obligé de les y jeter

moi-même, pour les mettre hors d'état de bavarder. — Où est Mum (1)?

— Dans la buanderie. Je vais le chercher, ainsi que Joé.

Pendant que sa femme était sortie, Rushbrook prit son fusil, ses munitions, et se prépara à son expédition. Au bout d'une minute ou deux, un chien de berger, sortant de la buanderie, entra dans la chambre et se coucha tranquillement aux pieds de son maître; il fut bientôt suivi par mistress Rushbrook, accompagné de Joé, enfant d'environ douze ans, maigre, grêle, très petit pour son âge, mais annonçant toute l'agilité d'un chat et une énergie remarquable. Personne n'aurait cru qu'on venait de l'éveiller, car on ne voyait dans ses mouvements ni engourdissement, ni fatigue; au contraire, ses grands yeux brillaient comme ceux de l'aigle: et il prenait à la hâte, mais d'un air tranquille, un sac qu'il jeta sur son épaule, et un peloton de ficelle qu'il garda dans sa main, tandis que son père s'apprêtait à partir. Mistress Rushbrook éteignit la lu-

(1) Mot signifiant : chut! motus! — Note du traducteur.

mière, ouvrit doucement la porte, regarda à droite et à gauche, et revint près de son mari. Celui-ci fit un signe à Joé et au chien, et sortit de sa chaumière. Pas un mot ne fut prononcé, — la porte fut fermée sans aucun bruit, et le trio se mit en chemin en silence.

CHAPITRE II.

Dans lequel le héros de cette histoire sera formellement présenté au lecteur.

Avant de continuer notre relation, il vaudra peut-être mieux expliquer au lecteur ce qui peut lui paraître fort étrange. Joseph Rushbrook, qui vient de sortir de sa chaumière avec son fils et son chien, était né dans le village où il demeurait alors. Pendant sa première jeunesse, une quarantaine d'années avant le moment où nous le présentons aux yeux du lecteur, les lois n'étaient pas aussi sévères, ni les mesures prises contre les braconniers aussi rigoureuses qu'à l'instant dont nous parlons; et quand il était jeune, il aimait à porter un fu-

sil, — comme son père l'avait aimé avant lui ; — mais il n'avait jamais été découvert, et après avoir braconné pendant quelques années et obtenu une connaissance parfaite du pays à plusieurs milles à la ronde, un jour que la bière lui avait un peu porté à la tête à une foire voisine, il se laissa persuader de s'enrôler dans un régiment destiné à un service actif. Quand il reçut ordre de partir pour l'Inde, Rushbrook n'avait pas été plus de trois mois au dépôt, et son régiment resta onze ans dans ce pays. Il n'avait pas encore passé six mois en Angleterre, quand les besoins du service exigèrent qu'on l'envoyât dans la Méditerranée. Joseph Rushbrook y demeura douze ans, et ayant été dangereusement blessé à la tête, on lui accorda son congé et une pension. Il retourna dans son village natal, dans le dessein de s'y établir, et espérant y gagner de quoi fournir à tous ses besoins, à l'aide d'un travail modéré et de sa pension. A son arrivée, à peine fut-il reconnu. Les uns avaient été s'établir ailleurs, les autres avaient été déportés pour contraventions aux lois, et notamment pour fait de braconnage. Or, comme la plupart de ses anciennes connaissances avaient fait ce mé-

tier, il se vit presque étranger dans un endroit où il avait espéré trouver des amis. Les propriétés y avaient même changé de mains. On se souvenait encore du baronnet un tel, et du squire tel autre, mais leurs biens appartenaient à de riches manufacturiers ou à des marchands retirés du commerce. Tout cela était du nouveau pour Rushbrook, et il ne se trouvait nullement confortable. Jane Ashley, jeune et jolie fille qui était en service chez le nouveau squire, et dont le père, un des anciens amis de Bushbrook, avait été déporté comme braconnier, était presque la seule personne à qui il pût parler du temps passé, après son absence de vingt-quatre ans. Ce n'était pas qu'elle eût connu, à l'époque de son départ, ceux dont il lui parlait, car, à cette époque, elle était encore enfant; mais elle avait vécu plus ou moins de temps avec eux; elle pouvait lui en raconter des anecdotes, et elle lui apprenait ce qu'ils étaient devenus. Avoir eu pour père un homme déporté pour cause de braconnage, c'était pour Joseph une sorte de recommandation, et il finit par lui proposer de l'épouser. Elle y consentit. Mais ils ne furent pas établis long-temps dans leur chaumière

avant que Rushbrook sentît renaître ses anciens goûts. Dans le fait, il ne pouvait rester les bras croisés; et il avait si souvent fait usage de son mousquet contre les ennemis de son pays, qu'il lui semblait impossible d'exister sans tirer sur quelque chose. Son penchant pour le braconnage revint donc dans toute sa force, et sa femme, loin de l'en détourner, l'y encouragea. Il en résulte que, deux ans après son mariage, Joseph Rushbrook était le braconnier le plus déterminé de tout le comté. Quoique souvent soupçonné, il n'avait jamais été pris sur le fait; et d'ailleurs il écartait les soupçons en se faisant passer pour le plus grand ivrogne du pays. C'était un plan imaginé par sa femme, qui avait remarqué qu'on ne supposait pas que les ivrognes pussent être braconniers. Il avait exécuté ce plan avec beaucoup de succès; car prouver devant un magistrat qu'un homme a été rapporté chez lui ivre-mort pendant la nuit, cela vaut autant que le meilleur *alibi* qu'on puisse trouver. Rushbrook avait donc la réputation d'être un ivrogne invétéré, qui vivait de sa pension et de ce que sa femme pouvait gagner, et personne ne se doutait que non seulement il gagnait sa subsis-

tance par son travail nocturne, mais qu'il faisait même des épargnes. Ce n'était pas que Joseph n'aimât à boire un coup dans l'occasion; au contraire, il buvait souvent avec ses amis; mais en général ses anciennes blessures à la tète lui servaient d'excuse pour avoir l'air d'être ivre quand il ne l'était pas; et quand le vent était fort et soufflait du bon côté, il trouvait le moyen de se faire reporter chez lui comme ivre-mort la nuit où il avait le plus de besogne à faire. Le lecteur en a vu un exemple dans le premier chapitre de cet ouvrage.

Le petit Joé, qui, comme le lecteur peut le prévoir, doit être le héros de notre histoire, était né durant la première année de leur mariage, et ils n'avaient jamais eu d'autre enfant. C'était un enfant tranquille, pensif et réfléchi pour son âge; il avait hérité à un degré extraordinaire du goût de son père pour courir les champs pendant les nuits les plus obscures, et il était étrange de voir combien il se joignait en lui de prudence à un penchant décidé pour les aventures. Il est vrai que son père l'avait habitué de bonne heure d'abord à examiner les lacets, et à cacher le gibier qui y était pris, ce qu'un marmot comme Joé pouvait faire sans être

soupçonné d'autre chose que de chercher des mûres de ronces dans les haies. Avant qu'il eût sept ans, Joé pouvait tendre un collet aussi bien que son père, et il était versé dans tous les mystères du braconnage. Dans le fait, il était très utile à son père, parce qu'il pouvait faire ce que celui-ci n'aurait pu entreprendre sans risquer d'éveiller le soupçon. Joé allait régulièrement tous les jours à l'école de M. Furness, et était un de ses écoliers les meilleurs et les plus diligents. Personne n'aurait supposé que ce petit enfant à cheveux blonds, qui avait l'air si tranquille, et qui travaillait avec tant d'ardeur à s'instruire, passait souvent la moitié de la nuit à une occupation dangereuse; car elle l'était à l'époque dont nous parlons. Il est à peine nécessaire d'ajouter que Joé avait appris de son père une importante leçon, qui était de garder le silence. Le chien lui-même, Mum, qui ne pouvait parler, n'était ni plus discret, ni plus fidèle.

Il est étonnant combien les premières instructions données à un enfant peuvent changer son naturel et ses dispositions. Qu'un enfant soit toujours avec sa nourrice; qu'il soit même sous les yeux de sa mère, et régulièrement

élevé, comme le sont d'ordinaire tous les enfants, et il continuera à être enfant, même quand il ne sera plus dans son enfance. Mais placez par degrés le même enfant dans des situations dangereuses qui exigent plus de sang-froid et de réflexion qu'on n'en a généralement à son âge; habituez-le aux veilles, à la surveillance, à la discrétion, et vous serez surpris de voir comme son esprit se développera pour suffire à ce qu'on exige de lui, quand même le corps devrait en souffrir. C'est ce qui arrive aux jeunes gens qu'on envoie de bonne heure sur mer, et c'est ce qui arriva à Joé. Il était homme à certains égards, quoique enfant sous tous les autres. Il jouait avec ses compagnons, riait et était aussi bruyant que les autres; mais il ne laissait jamais échapper un seul mot sur les occupations nocturnes de son père. Il allait à l'église tous les dimanches, comme son père et sa mère, car ils pensaient que le braconnage n'était pas un crime, quoiqu'il fût puni comme tel par les lois; et Joé lui-même ne croyait pas en commettre un, puisqu'il ne faisait que ce que son père et sa mère désiraient. Qu'on ne pense donc pas que le caractère moral de notre jeune heros fût corrompu

par le métier que faisait son père : il n'en était rien.

Après cette explication nécessaire, nous en reviendrons à notre histoire. Une troupe d'Indiens du nord de l'Amérique n'aurait pu marcher plus exactement sur la même ligne que les trois compagnons. Rushbrook était en avant, son fils le suivait, et le chien Mum venait ensuite. Ils gardèrent un profond silence, traversant des prairies et des champs labourés, et ayant soin de se tenir à l'ombre des haies. Si Rushbrook s'arrêtait un instant pour reconnaître le terrain, Joé et Mum en faisaient autant jusqu'à ce qu'il se remît en marche. Après avoir fait environ trois milles et demi, ils arrivèrent à un taillis épais. Le vent sifflait à travers les branches nues des arbres, dont la plupart étaient des chênes et des frênes. Le brouillard froid et épais était alors stationnaire et les cachait, tandis qu'ils suivaient avec précaution un sentier battu dans le taillis. Après l'avoir traversé, ils arrivèrent de l'autre côté, dans un endroit où était la chaumière d'un garde-chasse. Une faible lumière y brillait encore, et on la voyait à travers les carreaux de la croisée. Rushbrook sortit du taillis,

et leva la main en l'air, pour s'assurer positivement de quel côté venait le vent. Après avoir fait cette épreuve, il rentra dans le taillis, et marcha de manière à se trouver sous le vent de la maison du garde-chasse, afin qu'il ne pût entendre le bruit de son fusil. Il eut soin de le baisser, de manière à en placer le canon à deux ou trois pouces de la terre, et il marcha lentement et avec précaution à travers les broussailles, suivi comme auparavant par Joé et Mum. Après avoir fait environ le quart d'un mille, ils entendirent un léger bruit de métal, et ils s'arrêtèrent à l'instant : c'était le canon du fusil de Rushbrook qui avait touché un fil d'archal attaché à un fusil à ressort tendu contre les braconniers. Il leva la main gauche pour avertir Joé de ne pas avancer, et suivant le fil d'archal à l'aide du canon de son fusil de chasse, il arriva bientôt à celui à ressort, leva la platine qui couvrait le bassinet et en retira l'amorce, de sorte que s'ils rencontraient quelque autre fil d'archal, le coup ne pourrait plus partir. Il se mit sérieusement en besogne, car il savait fort bien que le fusil à ressort devait avoir été placé dans un endroit où les faisans avaient coutume de se percher pendant la nuit.

Il ne mit dans son fusil qu'une petite charge de poudre, tant pour ne pas mettre le gibier en pièces en tirant de si près, que pour que l'explosion fût moins forte. S'avançant sous un chêne, il découvrit bientôt sur les branches des boules noires, qui étaient les corps des faisans endormis, placés entre lui et le firmament. Levant son fusil, il fit feu, et un de ces oiseaux tomba à ses pieds. Joé s'avança vers lui et mit le faisan dans son sac. Il tira ainsi coup sur coup, et la chute d'un faisan suivait chaque explosion. Joé en avait déjà dix-sept dans son sac quand Mum gronda sourdement : c'était un signe annonçant qu'il y avait du monde dans les environs. Rushbrook fit claquer ses doigts, le chien vint à son côté, et y resta immobile, la queue et les oreilles dressées. Au bout d'une minute, on entendit du bruit dans les broussailles, quelques personnes ayant pénétré dans le taillis. Rushbrook ne changea pas de posture, attendant un signal de Mum, à qui il avait appris à lui gratter le genou d'une patte, quand les hommes qui s'approchaient avaient un chien avec eux. Mum ne lui donnant pas cet avis, Rushbrook s'étendit sous les broussailles, le ventre

contre terre, et Joé et le chien en firent autant.

Ils entendirent alors des voix qui parlaient bas, et ils entrevirent deux hommes armés de fusils, à moins de deux toises de l'endroit où ils étaient couchés. — Ils sont quelque part dans ces environs, j'en jurerais, — dit l'un. — Je le crois aussi, — répondit l'autre, — cependant à en juger par le bruit des coups, ils peuvent être plus loin. — Eh bien, — reprit le premier, — continuons à marcher; il est possible qu'ils rencontrent un des fils d'archal. — Ils avancèrent dans le taillis, et furent bientôt hors de vue. Dès que Rushbrook les crut assez éloignés, il se releva, et reprit le chemin de sa maison avec son fils et son chien. A peine hors du taillis, il prit sur une épaule le sac pesant dont Joé était chargé.

A trois heures du matin, il frappa à la porte de derrière de sa maison. Jane l'ouvrit, et le butin ayant été déposé en lieu sûr, ils se couchèrent tous, et ne tardèrent pas à s'endormir.

CHAPITRE III.

Habituez un enfant au chemin qu'il doit suivre, et il ne s'en écartera pas.

C'est un vieux proverbe que, — s'il n'y avait pas de recéleurs il n'y aurait pas de voleurs; — et il aurait été fort peu utile à Rushbrook de tuer du gibier, s'il n'avait pas eu le moyen d'en disposer. C'était le colporteur qui lui prêtait son aide à cet effet. Byres était un coquin de radical à qui le travail ne convenait pas. Il prit d'abord la profession de journalier maçon, profession qui ne procure pas une occupation constante et où l'on ne gagne qu'un salaire très modique; mais il l'avait choisie afin d'avoir le droit de demander des secours à sa paroisse pendant la majeure partie de l'année. Cependant il n'aimait pas à avoir à travailler même pendant quelques mois seulement; et il chercha à gagner sa vie en vendant aux paysans des ustensiles de faïence qu'il portait sur sa

tête dans un grand panier. Enfin il prit un brevet de colporteur, — un des plus dangereux métiers qui ait jamais été autorisé par un gouvernement, et qui a beaucoup contribué à disséminer le mécontentement dans les basses classes. Depuis qu'on imprime à meilleur marché et que la circulation est devenue plus facile, cette profession a perdu de son importance; mais il y a vingt ans, on ne trouvait pas un seul journal dans les cabarets de village; c'était une dépense à laquelle on ne songeait jamais. On y allait pour boire de la bière et causer des nouvelles des environs, et s'il arrivait des troubles dans quelque autre partie du royaume, on ne l'apprenait que par des bruits vagues, et long-temps après l'événement. Mais quand le colporteur Byres faisait sa ronde, ce qui lui arrivait toutes les semaines, et quelquefois plus souvent, et qu'il entrait dans un cabaret, c'était une grande différence, car c'était lui qui répandait les nouvelles, et par conséquent il était toujours le bienvenu. La meilleure place au coin du feu était pour lui, et quand il avait déposé sa balle sur une table ou dans un coin, il tirait de sa poche le *Propeller* ou quelque autre journal rempli de blasphèmes contre la re-

ligion et de diatribes contre le gouvernement, et il le lisait tout haut, pour l'instruction des habitants rassemblés. Quelques mois furent plus que suffisants pour produire les effets les plus funestes. Des hommes qui avaient travaillé gaiement toute la journée, et qui se couchaient satisfaits de leur sort, en rendant grâce au ciel de leur avoir procuré de l'ouvrage, passaient alors une partie de la nuit au cabaret, discutaient les mesures du gouvernement, et se retiraient convaincus qu'ils étaient victimes de l'injustice des riches et traités comme des esclaves. S'ils rencontraient leurs supérieurs, ceux mêmes qui leur donnaient de l'occupation, ils ne leur témoignaient plus le même respect qu'auparavant, ou du moins c'était d'un air sombre et contraint. L'église devint peu à peu déserte; l'arrivée du pasteur n'était plus un signal pour que chacun ôtât son chapeau; au contraire, des jeunes gens de seize à dix-sept ans restaient appuyés contre les murs de l'église ou du cimetière, leurs mains dans leurs poches, et regardaient en ricanant le ministre qui arrivait; y restaient à causer pendant le service divin, et rencontraient ses regards quand il sortait, sans être intimidés et sans rougir. Telle était la situa-

tion des choses dans le village de Grassford, un an après que le colporteur l'eut compris dans sa tournée; et il y était le favori de tout le monde, car il apportait aux femmes tout ce qu'elles le chargeaient de leur procurer; il fournissait aux filles des rubans et d'autres bagatelles, et il faisait même crédit jusqu'à un certain point. On l'attendait donc toujours avec impatience, et il vivait à l'auberge sans bourse délier, car il y attirait tant de pratiques et il y occasionnait une telle consommation de bière, que l'aubergiste regardait son arrivée comme une faveur du ciel. Sa balle était bien garnie pendant l'été, car le beau temps est l'époque où les jeunes villageoises aiment à porter des rubans et autres babioles; mais durant l'hiver, il voyageait plutôt pour recevoir des commandes, ou pour vendre le gibier que lui fournissaient les braconniers avec lesquels il s'entendait. Si l'on eût visité sa balle pendant la saison de la chasse, on y aurait trouvé plus de faisans que de rubans. C'était donc Byres qui débarrassait Rushbrook de tout le gibier qu'il tuait, et qu'il était averti de venir prendre avant le jour, généralement *la seconde matinée* après la nuit où Rushbrook se l'était procuré; car celui-ci était

trop prudent pour lui confier son secret, — qu'il n'allait jamais braconner que les nuits où il s'était fait reporter chez lui comme ivre-mort.

Le lecteur conviendra que le petit Joé était placé dans une position dangereuse. Il est vrai qu'il ne savait pas qu'il faisait mal en aidant son père ; cependant, comme il était naturellement réfléchi, il pensait quelquefois qu'il était singulier qu'on fît si secrètement ce qui était licite, et il cherchait à s'expliquer pourquoi on ne pouvait tuer en plein jour des oiseaux qui volaient partout et qui semblaient n'appartenir à personne. Il savait que les lois le défendaient, mais il se demandait pourquoi on avait fait de pareilles lois. Joé n'avait entendu qu'un seul côté de la question, et c'était pour cela qu'il était embarrassé. Il fut heureux pour lui que le pasteur de la paroisse, quoiqu'il n'y résidât pas, passât une fois par semaine à l'école de M. Furness pour interroger les enfants et s'assurer de leurs progrès ; car celui-ci, qui était fier de ces visites et qui avait soin de ne jamais être gris pendant les heures d'étude, avait coutume de lui désigner Joé comme celui de ses élèves qui promettait le plus. Ce rapport favorable porta le ministre à faire plus d'attention à

notre jeune héros qu'à ses autres compagnons, et il lui donnait souvent quelques éloges accompagnés d'excellents avis. Ce fut sans doute ce qui contribua le plus puissamment à lui inspirer de l'ardeur pour apprendre, tandis que sa vie nocturne aurait pu lui donner du dégoût pour ses leçons, et ce qui lui valut la réputation d'avoir de l'honnêteté et de bons principes, réputation qu'il méritait réellement. Dans le fait, son père et sa mère, braconnage à part, ne donnaient pas de mauvais exemples à leur fils dans leur vie ordinaire. Ils agissaient envers les autres comme ils auraient voulu qu'on agît avec eux; ils étaient francs et honnêtes dans tous leurs rapports avec leurs semblables, et ils recommandaient constamment à leur fils l'amour de la probité et de la vérité. Cela pourra paraître singulier à beaucoup de lecteurs, mais il y a d'étranges anomalies dans ce monde. On peut donc dire en peu de mots que, quoique toutes les chances fussent pour que Joé suivît une route qui pourrait le conduire à sa perte, il n'y était pourtant pas encore entré.

Telle était la vie que le petit Joé menait chez son père à l'instant où nous l'avons présenté au

lecteur, et chaque jour il lui devenait plus utile. Depuis quelque temps, il n'allait plus à l'école que le matin; car, comme nous l'avons déjà dit, sa petite taille le mettant à l'abri des soupçons, il pouvait faire bien des choses que son père n'aurait osé entreprendre. Il était aussi versé que lui dans l'art de tendre des collets, et tout en sautant comme un enfant dans les champs et le long des haies, il examinait ses lacets, retirait le gibier qui y était pris, et le cachait jusqu'à ce qu'il pût le porter chez lui. Quelquefois il sortait la nuit, suivi seulement de Mum, et le chien ne manquait jamais de l'avertir, en s'approchant de lui, la queue et les oreilles dressées, lorsque les gardes-chasse, ayant découvert les collets, étaient aux aguets pour s'emparer du braconnier quand il viendrait voir si quelque faisan s'y était pris. Même alors, il arrivait souvent que Joé, ne voulant pas perdre sa prise, s'avançait vers le collet en rampant sur le ventre, et en retirait le gibier sans être aperçu par les gardes, dont les yeux étaient toujours fixés à l'horizon, à la hauteur de la taille d'un homme. D'autres fois, Joé faisait une bonne récolte en plein jour à l'aide de son coq de combat favori. Lui ayant attaché aux

pattes des éperons en acier, il entrait dans le plus épais du taillis, et choisissant une petite clairière pour le lieu du combat, il y plaçait son coq et se cachait dans les broussailles. Le coq proclamait aussitôt son défi en chantant; le faisan mâle, oiseau belliqueux, y répondait aussi tôt et s'abattait pour le combattre. Mais le combat n'était pas long, car il était bientôt percé par les éperons d'acier du coq. Après avoir tué son antagoniste, le vainqueur chantait encore pour célébrer sa victoire; un autre faisan acceptait le défi, et avait le même sort. Au bout d'une heure ou deux, l'arène était couverte de morts; alors Joé s'avançait pour les ramasser, les mettait dans son sac avec le coq victorieux, et attendait le moment de faire sa retraite sans danger.

Telles étaient les occupations de notre jeune héros, et quoique le soupçon eût plus d'une fois plané sur le père, jamais on ne supposa que le fils eût commis une contravention aux lois. Mais il arriva alors un événement qui changea la destinée de ce dernier.

CHAPITRE IV.

Dans lequel l'auteur a fait tous ses efforts pour se conformer au goût actuel du public.

Nous avons dit que Byres se chargeait de vendre le gibier tué par Rushbrook. Il ne se piquait pas d'une grande fidélité dans ses comptes, et il avait plus d'une fois cherché à tromper son associé, mais sans pouvoir y réussir, et furieux d'avoir vu sa mauvaise foi découverte, il était devenu secrètement l'ennemi déterminé de Rushbrook. Quelques mois s'étaient passés depuis la querelle qu'ils avaient eue à ce sujet, et ils vivaient dans une méfiance mutuelle l'un de l'autre, car ils avaient tous deux le caractère également vindicatif. Un samedi soir, ils se rencontrèrent dans le cabaret qu'ils fréquentaient ordinairement. Il était déjà tard : Furness et plusieurs autres s'y trouvaient, et presque tous avaient déjà un peu trop bu, ce qui les rendait bruyants et tapa-

geurs. Quelques unes des femmes des buveurs attendaient tristement et avec patience à la porte, les mains enveloppées dans leur tablier pour les préserver du froid, que leurs maris en sortissent, désirant les déterminer à rentrer chez eux avant qu'ils eussent dépensé la majeure partie de ce qu'ils avaient gagné pendant la semaine. Byres avait le journal en mains; il l'avait retiré de celles du maître d'école, déjà trop gris pour pouvoir le lire, et il faisait la lecture à haute voix d'une déclamation contre tous les gouvernements et contre toutes les lois, quand un étranger arriva. Rushbrook était assis, ayant dessein de boire tranquillement une pinte de bière, car il avait trop de respect pour le dimanche pour aller braconner le matin de ce jour; il n'avait donc pas intention de feindre de s'enivrer; mais quand l'étranger arriva, il remarqua avec surprise un coup d'œil de reconnaissance entre lui et Byres, après quoi ils eurent l'air d'être complétement étrangers l'un à l'autre. Rushbrook les surveilla avec soin, mais de manière à ce qu'ils ne pussent s'en apercevoir, et il vit l'étranger faire un nouveau signe à Byres. Celui-ci continua à lire le journal; mais il trouva le moment de lui répondre

par un autre signe. Il y avait dans la tournure de cet inconnu quelque chose qui fit penser à Rushbrook que c'était un garde-chasse, ou quelque chose de semblable, car une sorte d'instinct nous fait souvent reconnaître nos ennemis. Un pressentiment fâcheux lui fit sentir que le vent ne soufflait pas du bon côté, et il conçut de l'inquiétude, d'autant plus que tous deux jetaient de temps en temps un regard sur lui. Après un instant de réflexion, il résolut de feindre l'ivresse, comme il l'avait fait si souvent. Il demanda une seconde pinte de bière, parla quelque temps très haut, appuya sa tête sur la table, la releva pour boire encore, et enfin se laissa tomber sur le banc. La compagnie se retira peu à peu, et enfin il ne resta plus avec Rushbrook que le maître d'école, le colporteur et l'étranger. Furness offrit, suivant son usage, d'aider Byres à reconduire Rushbrook chez lui; mais le colporteur lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'attendre, et que son ami avec qui il avait une affaire, l'aiderait à traîner l'ivrogne jusqu'à sa chaumière. Le maître d'école sortit en chancelant et les laissa ensemble. Ils étaient assis sur le banc à peu de distance de Rushbrook, qui avait l'air d'être au

dernier période de l'ivresse, mais qui entendit aisément toute leur conversation. Le colporteur dit qu'il avait passé plusieurs nuits à épier Rushbrook, mais qu'il n'avait jamais pu découvrir quand il sortait de sa maison, quoiqu'il eût plusieurs fois vu l'enfant entrer dans le taillis; il ajouta que Rushbrook lui avait promis du gibier pour le mardi matin, et que par conséquent il sortirait la nuit du lundi pour s'en procurer. En un mot, Rushbrook découvrit dans le cours de cet entretien que Byres le trahissait, qu'il voulait le livrer à cet étranger, et que c'était un garde-chasse nouvellement entré au service du seigneur du manoir. Enfin ils se levèrent, le colporteur ayant promis au garde-chasse de se joindre à lui dans son expédition et de l'aider à arrêter son ancien ami. Ils prirent ensuite Rushbrook par les bras, et l'ayant secoué pour l'éveiller, ils le ramenèrent dans sa chaumière où ils le laissèrent aux soins de sa femme.

Dès que la porte fut fermée, Rushbrook ne put maîtriser davantage sa colère long-temps retenue. Il se remit sur ses pieds, et frappant sur la table de manière à effrayer sa femme, il jura que le colporteur lui paierait cher sa

trahison. Sa femme lui demandant une explication, Rushbrook lui expliqua l'affaire en peu de mots. Jane partagea son indignation ; mais, comme toutes les femmes, l'idée d'une effusion de sang la faisait frémir, et elle engagea son mari à se coucher. Il y consentit ; mais il ne put dormir ; une seule pensée l'occupait, le désir de se venger d'un traître. Quand la soif de la vengeance entre dans le cœur d'un homme qui a toujours vécu paisiblement chez lui, quelle que soit la fureur qui le transporte, il s'arrête à l'idée de répandre le sang ; mais quand un homme qui, comme Rushbrook, a servi long-temps dans l'armée, a vu des scènes de carnage, et a souvent enfoncé sa baïonnette dans le corps d'un ennemi, se laisse une fois dominer par cette fatale passion, la mort d'un de ses semblables n'est pour lui qu'une bagatelle, pourvu que sa fureur soit assouvie. Ce fut ce qui arriva à Rushbrook, qui, en se levant le matin de ce dimanche, pendant lequel, s'il avait été à l'église, il aurait prié Dieu de lui pardonner ses péchés, — comme il pardonnait lui-même à ceux qui l'avaient offensé, — sentit que rien que le sang du colporteur ne pouvait être pour lui une réparation suffisante. Au dé-

jeuner, il parut écouter les prières de sa femme, et il lui promit de ne faire aucun mal au colporteur. Il lui dit qu'au lieu de sortir la nuit du lundi, comme il l'avait annoncé à Byres, il sortirait la nuit prochaine, et que par ce moyen il éviterait le piége qui lui était tendu. Jane fit tous ses efforts pour l'engager à rester chez lui, mais il refusa d'y consentir; il dit qu'il voulait leur prouver qu'il n'était pas homme à se laisser chasser de son terrain, et qu'il ferait croire à Byres le mardi qu'il avait été à la chasse la nuit du lundi. Le désir de Rushbrook était d'avoir, s'il était possible, une entrevue tête à tête avec Byres; de lui reprocher sa trahison, et d'en tirer une vengeance sommaire. Sachant que Byres couchait au cabaret dont nous avons si souvent parlé, il s'y rendit vers le crépuscule, et lui dit qu'il avait dessein d'aller chasser cette nuit, et qu'au lieu de venir chez lui le mardi suivant, il vaudrait mieux qu'il vînt le trouver, à une heure convenue, à un coin du taillis qu'il lui indiqua, et qu'alors il lui remettrait le gibier qu'il aurait pu abattre. Byres, qui vit en cette proposition un excellent moyen de prendre Rushbrook au piége, y consentit volontiers, se proposant d'en donner avis au garde-chasse

pour qu'il pût le surprendre en flagrant délit. L'instant du rendez-vous fut fixé à deux heures du matin. Rushbrook était certain que le colporteur partirait du cabaret une heure ou deux plus tôt, ce qui lui serait plus que suffisant pour en aller donner avis au garde-chasse. Il resta donc tranquillement chez lui jusqu'à minuit, et alors il chargea son fusil, et partit sans Joé et sans son chien. Sa femme s'en étant aperçue, fut convaincue qu'il sortait, non pour aller braconner, mais pour exécuter ses projets de vengeance. Elle le suivit des yeux quand il fut parti, et voyant qu'il prenait le chemin du cabaret, elle craignit qu'il n'en résultât quelque malheur, soit pour lui, soit pour Byres. Elle éveilla Joé, le chargea de suivre son père, et de faire tout ce qu'il pourrait pour empêcher une querelle. Elle était si pressée de le voir partir qu'elle lui parla à la hâte, et tout ce que Joé comprit fut qu'il devait suivre son père et voir ce qu'il allait faire. En un instant, il fut prêt à partir, et s'en alla accompagné de Mum, ayant son sac sur ses épaules, et suivant le sentier qui conduisait au cabaret. La nuit était sombre, car la lune ne devait se lever que deux ou trois heures avant le jour, et il faisait

un froid piquant; mais Joé était accoutumé au froid et à l'obscurité; il ne pouvait être vu lui-même, tandis qu'aucun objet ne pouvait se mouvoir à quelque distance sans que ses bons yeux l'aperçussent. Il arriva près d'une haie voisine du cabaret. Mum voulait continuer à avancer, ce qui apprit à Joé que son père n'était pas loin. Il retint le chien, le fit coucher à terre, et s'y coucha également. Au bout de quelques minutes, il vit un homme sortir de l'auberge, et entrer dans un champ de navets qui en était voisin. Peu d'instants après, il en vit un autre le suivre avec précaution, et dans ce dernier il reconnut son père. Joé ne tarda pas à le suivre à son tour avec Mum, et pendant environ un mille et demi, ils marchèrent tous trois à une distance à peu près égale les uns des autres. Enfin ils arrivèrent sur un terrain inculte, couvert de bruyères et de grands genêts, qui était à environ trois cents toises du taillis, et alors Rushbrook doubla le pas. Joé suivit son exemple, et ils se rapprochèrent ainsi du premier, qui ne se doutait nullement qu'il fût suivi. Enfin Rushbrook arriva à environ vingt-cinq pas du colporteur, car c'était lui qui était sorti du cabaret; et Joé, qui était alors encore

plus près de son père, l'entendit armer son fusil.

— Mon père, — cria-t-il d'une voix retenue, — n'allez pas.....

— Qui est là? — s'écria Byres en se retournant. La seule réponse qu'il reçut fut un coup de fusil, et il tomba au milieu des genêts.

— Oh! mon père, mon père! qu'avez-vous fait? — s'écria Joé en s'approchant de lui.

— C'est vous, Joé? Pourquoi êtes-vous ici?

— Ma mère m'y a envoyé.

— Pour servir de témoin contre moi? — répliqua Rushbrook avec colère.

— Non, mais pour prévenir ce que vous venez de faire.

— Et ce que je voudrais presque à présent ne pas avoir fait, — répondit le père d'un ton mélancolique;—mais c'est une chose faite, et...

— Et quoi, mon père?

— Et je suis un meurtrier, je suppose. Il voulait me trahir, Joé; il voulait me faire déporter pour le reste de ma vie, pour avoir tué quelques faisans. Retournons à la maison. — Mais tout en parlant ainsi il ne faisait pas un pas; il était appuyé sur son fusil, les yeux fixés sur l'endroit où Byres était tombé.

Joé était à son côté, et ils gardèrent le silence au moins dix minutes.

— Joé, — dit enfin Rushbrook, — j'ai tué plus d'un homme dans ma vie, et je n'y songeais pas; je n'en dormais pas moins bien la nuit suivante. Mais alors j'étais soldat, et c'était mon métier. Je pouvais regarder sans honte et sans remords l'homme que j'avais tué; mais je ne saurais jeter les yeux sur celui-ci. Il était mon ennemi; mais moi..... je suis devenu son assassin! Je le sens maintenant. Mais vous, Joé, vous ne devez pas craindre de le voir. Allez vous assurer s'il est mort.

Joé, quoiqu'en général il ne connût pas la crainte, tremblait pourtant d'effroi en ce moment. Il avait souvent vu ses mains teintes du sang d'un lièvre, d'un faisan ou d'une perdrix, mais il n'avait jamais vu l'image de la mort dans un de ses semblables. Il s'approcha lentement du buisson de genêt dans lequel le colporteur était tombé. Mum le suivit, levant une patte, s'arrêtant, en avançant une autre et s'arrêtant encore, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près du corps. Alors le chien leva la tête, et hurla d'une manière si lugubre, que Joé recula en tressaillant. Un moment après, il se

rapprocha du colporteur, dont il ne put distinguer que la forme, tant l'obscurité était profonde. Il se courba sur le corps; mais il n'entendit ni gémissement, ni soupir, ni le bruit de sa respiration. Il l'appela par son nom, et ne recevant aucune réponse, il lui appuya la main sur la poitrine et la retira avec horreur, en la sentant mouillée d'un sang encore chaud.

— Mon père, — dit-il quand il fut de retour près de lui, — il faut qu'il soit mort, tout-à-fait mort. Qu'allons-nous faire?

— Retourner à la maison,—dit Rushbrook, — j'ai fait cette nuit une mauvaise besogne. — Et reprenant, suivis de Mum, le chemin de leur chaumière, ils y arrivèrent sans avoir prononcé un mot de plus.

CHAPITRE V.

Le fils subit la peine des fautes du père.

Pendant l'absence de son mari, Jane avait été en proie à la plus vive inquiétude. Elle avait

l'oreille attentive au moindre bruit, et levait toutes les cinq minutes le loquet de sa porte, dans l'espoir de le voir. La nuit s'avançant, son alarme augmenta; elle s'assit devant la table, y appuya la tête et pleura. Elle ne put trouver ni motif de consolation ni soulagement à ses craintes, et, se mettant à genoux, elle pria.

Elle invoquait encore la protection du Très-Haut, quand un coup frappé à la porte lui annonça le retour de son mari. Il entra d'un air sombre, jeta son fusil dans un coin si nonchalamment, qu'il tomba par terre, ce qui fut déjà pour Jane un présage de malheur. Il s'assit sur une chaise sans parler, et levant les yeux vers les solives, il parut enfoncé dans de profondes réflexions, et ne parut pas s'apercevoir de la présence de sa femme.

— Qu'est-il arrivé? — lui demanda-t-elle d'une voix tremblante en lui appuyant une main sur l'épaule.

— Ne me parlez pas à présent.

— Joé, — demanda-t-elle à son fils en baissant la voix, — qu'a-t-il donc fait?

L'enfant ne répondit pas, mais lui montra sa main couverte de sang desséché.

Jane poussa un cri, tomba à genoux et se

couvrit le visage, tandis que Joé passait dans la cuisine pour effacer de ses mains les traces du sang.

Un quart d'heure se passa, Joé était revenu et s'était assis sur une escabelle, et personne n'avait encore prononcé un seul mot.

Le crime fait sans doute éprouver un avant-goût du châtiment qui l'attend; car de quelles horribles sensations étaient alors agités les trois individus assis dans cette chaumière! Rushbrook était dans un état de stupeur, causé d'abord par l'agitation terrible qui avait précédé son crime, et ensuite par la réaction du remords qui le déchirait. Jane redoutait également le présent et l'avenir. De quelque côté qu'elle tournât les yeux, elle voyait un gibet; un bruit de chaînes se faisait entendre à ses oreilles, et l'avenir ne lui présentait que mépris, misère et remords; mais c'était surtout pour son mari que sa sensibilité était émue; et le pauvre Joé tremblait pour ses deux parents. Le chien même, les yeux fixés sur Joé, semblait sentir que quelque chose allait mal. Le silence qu'aucun d'eux ne semblait oser rompre fut enfin interrompu par l'horloge du village qui sonna deux heures. Ils se levèrent tous trois

en tressaillant. Ce son était la voix du ciel. — Il leur rappelait le tintement des cloches pour les morts, — le temps et l'éternité; — mais l'idée du présent fit disparaître pour le moment toutes les autres. Dans quatre heures, il ferait jour, et le sang d'un homme assassiné demanderait vengeance à ses semblables. Le soleil découvrirait le crime commis dans les ténèbres, — on trouverait le cadavre, les magistrats s'assembleraient, — et qui soupçonnerait-on?

— Ciel miséricordieux! — s'écria Jane, — quel parti prendre?

— Il n'y a aucune preuve, — murmura Rushbrook.

— Il y en a une, — dit Joé, — j'ai laissé là mon sac quand je me suis courbé pour....

— Silence! — s'écria Rushbrook. — Oui, — continua-t-il avec amertume, en s'adressant à sa femme, — voilà votre ouvrage. Il a fallu que vous me fissiez suivre par cet enfant, et maintenant il y aura une preuve contre moi. C'est à vous que je serai redevable de ma mort.

— Ne parlez pas ainsi! — s'écria Jane, se jetant à ses genoux en sanglotant. — Mais il est encore temps, — ajouta-t-elle en se relevant; — Joé peut aller reprendre le sac. — N'y

consentez-vous pas, Joé? — Vous n'avez rien à craindre, vous, — vous êtes innocent.

— Il vaut mieux le laisser où il est, ma mère, — répondit Joé d'un ton calme.

Rushbrook regarda son fils avec surprise. Jane tira son mari par le bras, car elle était convaincue que Joé avait quelque motif pour parler ainsi, probablement quelque plan pour écarter les soupçons. Cependant quel pouvait être ce plan! Ce sac était une preuve contre eux. Regardant l'enfant en face, elle lui dit avec une apparence de calme : — Pourquoi dites-vous cela, Joé?

— Parce que j'y ai pensé pendant tout ce temps, ma mère. Je suis innocent, et c'est pour cela que je m'inquiète peu qu'on me croie coupable. On sait que ce sac est à moi. Je jetterai le fusil dans un fossé à quelque distance du corps mort. Vous me donnerez quelque argent, si vous en avez; sinon je partirai sans. Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je sois parti dans dix minutes. Demain vous demanderez partout si quelqu'un m'a vu, attendu que je me suis enfui de la maison pendant la nuit. D'ici là, j'aurai déjà fait du chemin; d'ailleurs, il est possible qu'on ne dé-

couvre le corps du colporteur que dans un jour ou deux. Dans tous les cas, ce ne sera que quelques heures après mon départ, et alors vous voyez que le sac qu'on trouvera près de lui, et le fusil à peu de distance, feront supposer que c'est moi qui l'ai tué : mais on ne pourra savoir si je l'ai tué volontairement, ou si c'est un accident qui m'a effrayé et m'a fait prendre la fuite. — Voilà mon plan, ma mère, et il sauvera mon père.

— Et je ne vous reverrai jamais, mon fils! — s'écria sa mère.

— Ce sera comme il plaira au ciel. Vous pouvez quitter ce village, quand on ne songera plus à cette affaire. — Allons, ma mère, ne perdons pas un instant.

— Qu'en dites-vous, Rushbrook? Qu'en pensez-vous?

— Dans tous les cas, Jane, il faut que l'enfant nous quitte, car j'ai dit à Byres que j'emmènerais Joé avec moi dans le taillis, et je ne doute pas qu'il ne l'ait dit au garde-chasse, s'il l'a vu. Je lui ai parlé ainsi pour le tromper, et il n'y a nul doute qu'on ne le fasse arrêter pour le faire servir de témoin contre son père.

— On n'y manquera pas, — s'écria Joé; —

et alors que puis-je faire? Je n'oserais mentir, et je crois que cela me serait impossible. Je ne voudrais pourtant point paraître en témoignage contre mon père, et le seul parti que j'aie à prendre est de m'éloigner d'ici.

— C'est la vérité. — Partez donc, mon fils, partez, et emportez avec vous la bénédiction d'un père — d'un père coupable à la vérité; que Dieu me pardonne! — Jane, donnez-lui tout l'argent que vous avez, ne perdez pas un instant; vite, vite! — Et Rushbrook avait l'air d'un homme à l'agonie.

Jane courut au buffet, y prit une petite boîte, et en versa le contenu dans les mains de Joé.

— Adieu, mon enfant, — dit Rushbrook; — votre père vous remercie.

— Que le ciel veille sur vous. mon pauvre enfant! — s'écria Jane en l'embrassant, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues. —Vous nous écrirez. —Non, non! il ne le faut pas. — Merci du ciel! — je ne le reverrai jamais! — Et elle tomba à terre sans connaissance.

Les pleurs de Joé coulèrent en voyant la situation de sa mère; mais serrant la main de

son père et prenant le fusil, il sortit à la hâte par la porte de derrière, repoussa dans la maison le chien qui voulait le suivre, et courut à travers champs aussi vite que ses jambes purent le porter.

CHAPITRE VI.

Le monde s'ouvre devant lui, il peut choisir.

Nous n'avons aucun doute que beaucoup de nos lecteurs ne se soient trouvés quelquefois, en voyageant, dans un endroit où la route forme une fourche, et que, ne connaissant pas le pays, ils n'aient été dans l'embarras pour savoir quel embranchement ils devaient suivre : tel est le cas dans lequel nous sommes en ce moment. Suivrons-nous le petit Joé, ou son père et sa mère ? C'est la question à résoudre. Nous croyons que lorsqu'une route se divise ainsi, on choisit en général la plus large des deux branches, parce qu'on suppose que c'est

la continuation de la grande route. Nous agirons nous-même d'après ce principe, et comme le héros de notre histoire est plus important que les personnages qui n'y jouent qu'un rôle subordonné, nous suivrons la fortune du petit Joé. Dès qu'il eut déposé le fusil dans un endroit où quiconque y passerait ne pouvait manquer de l'apercevoir, il regagna la grande route et marcha avec toute la vitesse dont il était capable; et il ne faisait pas encore jour qu'il était déjà à dix milles de son village natal. Quand l'aurore parut, il suivit des sentiers dans les champs, mais en ayant soin d'avancer toujours du même côté, de manière à s'en éloigner davantage. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quinze milles, que, sentant ses forces épuisées, il s'arrêta pour se reposer.

Depuis l'instant de son départ, Joé n'avait été occupé que d'une seule idée qui était d'échapper aux poursuites, et de mettre ainsi son père à l'abri de tout soupçon; maintenant qu'il avait réussi dans ce projet, et que son esprit était tranquille sur ce point, d'autres pensées se présentèrent à lui. Les scènes qui venaient de se passer depuis quelques heures se déroulèrent rapidement à son imagination. Il

pensa au défunt, et regarda sa main pour voir s'il n'y restait aucune trace de sang. — Il songea à l'état dans lequel il avait laissé sa pauvre mère, et ce souvenir lui fit verser des larmes pleines d'amertume. — Enfin son esprit se reporta sur sa propre situation : — à l'âge de douze ans, — abandonné à lui-même dans le monde, — qu'allait-il faire? — comment vivrait-il? — Ces idées lui rappelèrent que sa mère lui avait donné de l'argent; il le tira de sa poche, le compta, et s'assura ainsi qu'il possédait trente-six shellings. C'était une somme considérable à ses yeux, et elle était toute en argent. A mesure qu'il devint plus calme, il se demanda quel était le meilleur parti qu'il pût prendre, et où il irait. — A Londres? — c'était bien loin; il le savait; mais plus il s'éloignerait, mieux cela vaudrait. D'ailleurs il avait souvent entendu parler de Londres. Joé résolut donc de se rendre dans cette ville. Il savait que jusque là il était sur la bonne route, et ayant pris son parti, il se leva et se remit en chemin. Il sentait qu'il était à propos de ne pas se laisser voir sur la route pendant un jour ou deux; mais comment se procurerait-il de la nourriture? Il en avait déjà besoin. Ensuite, que ré-

pondrait-il, si on lui faisait des questions? Tout cela l'embarrassait, et il y réfléchissait chemin faisant. Étant arrivé à une petite rivière qui était trop profonde pour qu'il pût la passer à son gré, il fut obligé de regagner la grande route qu'elle traversait. Après avoir regardé s'il ne s'y trouvait personne, il grimpa par-dessus un petit mur de pierre qui la bordait; mais il rencontra sur le pont une vieille femme portant un panier de gâteaux bruns, ressemblant à du pain d'épices. Pris par surprise, et ne sachant que lui dire, il lui demanda si elle avait vu passer un chariot.

— Oui, mon enfant, — répondit-elle, — mais il doit être à un mille en avant, et il vous faudra bien marcher pour le rejoindre.

— Oh ! j'ai de bonnes jambes. Mais je n'ai pas encore déjeuné, et j'ai faim. — Vendez-vous ces gâteaux ?

— Oui, mon enfant. Que voulez-vous que j'en fasse? — Trois pour un penny, et c'est bon marché.

Joé fouilla dans sa poche, et en tirant une pièce de six pence, il dit à la vieille femme de lui donner dix-huit de ses petits gâteaux, après quoi il se remit en marche. Dès qu'il fut

hors de vue, il rentra dans les champs, et mangea pour son déjeuner la moitié de sa provision. Après avoir marché jusqu'à une heure, se trouvant fatigué d'une si longue course, il s'assit près d'une meule de blé, dîna avec le reste de ses gâteaux, et finit par s'endormir. Il avait fait alors près de vingt milles depuis son départ. Dans son empressement d'échapper à ceux qui pourraient le poursuivre, il n'avait songé ni à la saison, ni au temps, sans quoi il aurait cherché un meilleur abri que le côté exposé au vent d'une meule de blé. Pendant qu'il dormait profondément, le vent changea, et il tomba une forte neige. Joé n'en dormit pas moins bien, et il ne se serait probablement jamais éveillé, si le hasard n'eût fait passer près de lui un berger qui retournait chez lui dans la soirée avec son chien. Joé était alors couvert d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur tout au moins, et le berger aurait passé à côté de lui sans l'apercevoir, si le chien ne l'eût flairé en passant et n'eût mis à découvert une partie de son corps en grattant la neige avec ses pattes. Le berger eut quelque peine à tirer notre héros de son état de torpeur; mais enfin moitié le portant, moi-

tié le traînant, il parvint à le conduire dans un village voisin, situé sur la grande route, et il le fit entrer chez un forgeron, quand il avait à peine repris toute sa connaissance. Deux heures de sommeil de plus, et nous serions déjà à la fin de l'histoire de notre héros.

On le fit entrer dans la forge; le feu était alors animé par le soufflet, et sa chaleur rendit bientôt à Joé le plein usage de ses sens. Ce fut alors le moment des questions, et on lui demanda qui il était, d'où il venait, et où il allait. Il avait déjà préparé sa réponse. — Son père et sa mère étaient en avant; — ils allaient à Londres; — étant fatigué, il s'était arrêté près de la meule de blé pour se reposer quelques instants, et il s'était endormi; — s'il ne continuait pas promptement son chemin, il craignait de ne pas retrouver son père et sa mère.

— Ah, ils sont en avant! — dit le berger; — eh bien, vous les rejoindrez sans doute.

La femme du forgeron, qui avait entendu ce court dialogue, apporta à Joé un verre d'ale chaude qui compléta sa guérison; et en ce même instant un roulier s'arrêta à la porte de la forge.

— J'ai un de mes chevaux qui s'est déferré,

l'ami, — dit le roulier; — vous ne serez pas bien long-temps à lui remettre un fer?

— Cinq minutes; — répondit le forgeron. — Vous allez sans doute à Londres?

— Bien sûrement.

— Voilà un pauvre enfant qu'un accident a laissé en arrière de son père et de sa mère; — je suppose que vous ne regarderez pas à l'y conduire?

— Ah, ah! — Et je suppose que j'en serai payé dans l'autre monde?

— Et bien payé si vous le gagnez.

— Eh bien, je crois que ce ne sera pas une grande différence de poids pour mes huit chevaux, — dit le roulier en jetant un coup d'œil sur Joé. — Venez avec moi, l'enfant; vous pourrez vous percher sur la paille au-dessus de mes marchandises.

— Suivez-moi d'abord, — dit la femme du forgeron à Joé. — Pendant que mon mari ferrera le cheval, vous mangerez un morceau.

La femme servit à Joé un plat sur lequel était le reste d'un gigot, et notre héros commença son attaque sur-le-champ.

— Avez-vous de l'argent? lui demanda-t-elle.

Joé crut qu'elle voulait être payée du repas

qu'il faisait; il lui répondit : —J'ai un schelling, madame. — Et en prenant un dans sa poche, il le mit sur la table.

— Pour qui me prenez-vous donc, mon enfant? croyez-vous que je voudrais toucher à votre argent? Vous êtes encore loin de Londres, quoique vous ayez la chance d'y arriver sans qu'il vous en coûte rien. — Savez-vous où aller, quand vous y serez?

— Oui, madame; et je crois avoir de l'ouvrage à l'écurie.

— Je l'espère pour vous; mais, en attendant, remettez ce schelling dans votre poche, et je vous donnerai ce reste de mouton et du pain pour vous nourrir sur la route. — Avez-vous chaud à présent?

— Oui, madame; et je vous remercie beaucoup.

Joé, qui avait fini son repas, rentra dans la forge, et s'y chauffa encore quelques instants; après quoi, faisant ses adieux et de nouveaux remerciements à ce couple charitable, il se nicha dans la paille au-dessus des marchandises, sous la couverture du chariot, ayant ses provisions à côté de lui, et le chariot partit à pas lents, au son des clochettes de ses huit chevaux. Joé se

félicita de pouvoir espérer d'arriver à Londres sans être exposé à de nouvelles questions; et dans le fait, après un voyage de trois jours, dans lequel il n'eut aucune aventure, il se trouva à Londres dans Oxford-Street, entre huit et neuf heures du soir.

— Savez-vous votre chemin? — lui demanda le roulier.

— Je le demanderai, — répondit Joé, quand je pourrai m'approcher d'un réverbère pour lire l'adresse que mon père m'a donnée. — Adieu, et je vous remercie, — continua-t-il, espérant qu'il n'aurait plus à faire de réponses évasives.

Le roulier lui serra la main, entra dans l'auberge à l'enseigne du Sanglier et du Château, et notre héros se trouva seul dans cette vaste métropole.

Qu'allait-il faire? il le savait à peine. La première chose à laquelle il songea fut qu'il fallait qu'il trouvât un lit pour y passer la nuit. Il parcourut quelque temps Oxford-Street, mais tout le monde marchait si vite, qu'il n'osait arrêter personne pour lui parler. Enfin une petite fille d'environ huit ans passa à côté de lui, et le regarda en face d'un air effronté.

— Pouvez-vous me dire où je puis avoir un lit pour cette nuit? — lui demanda Joé.

— Avez-vous des cliquettes ?

— Qu'est-ce que cela ?

— De l'argent, bien sûrement. — Vous n'êtes guère déluré.

— J'ai un schelling.

— Cela suffira. — Suivez-moi, vous coucherez dans ma chambre.

Joé la suivit fort innocemment, très content d'avoir eu le bonheur de la rencontrer. Elle le conduisit dans une rue fort étroite donnant dans Tottenham-Court-Road, et où il n'y avait pas un seul réverbère. Cependant la plupart des maisons avaient deux étages.

— Tenez-moi par la main, — lui dit-elle, — et prenez garde à vos pieds.

Guidé par sa compagne, Joé arriva à une porte qui était ouverte; ils entrèrent dans la maison, et aidé par la jeune fille, il monta au second étage par un escalier complétement obscur. Elle ouvrit la porte d'une grande chambre dans laquelle Joé se trouva dans la compagnie d'une vingtaine d'enfants des deux sexes de sept à douze ans. Tout autour de la chambre étaient rangés de misérables grabats.

Au centre, étaient rassemblés autour d'une chandelle huit à dix habitants de cet élysée, dont deux jouaient aux cartes avec un jeu dont les cartes n'avaient plus ni forme ni couleur; les autres étaient couchés ou dormaient. — Voici mon lit, — dit à Joé sa jeune conductrice; — si vous êtes fatigué, vous pouvez vous coucher; quant à moi, je ne me coucherai pas encore.

Ce lit n'avait rien d'attrayant; mais Joé était fatigué, et il se coucha. Il est presque inutile de dire ici que le pauvre Joé était tombé en fort mauvaise compagnie. Cette chambre était un des repaires des enfants des deux sexes qui se préparent à suivre la carrière du vol ou de la prostitution, et qui font pas à pas de grands progrès dans leur profession, jusqu'à ce qu'ils soient enfin envoyés à Botany-Bay. On a fait quelques tentatives pour fermer ces séminaires du vice et du crime; mais de pseudo-philanthropes se sont opposés à une innovation si barbare; et d'après le principe de la loi mosaïque, qu'il ne faut pas faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, on protège les lieux ouverts à ces jeunes misérables, et l'on permet à leurs penchants vicieux et criminels de se

développer, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur pleine maturité, hors d'état de se corriger, et propres à subir les dernières peines prononcées par la loi.

Joé dormit profondément, et quand il s'éveilla le lendemain matin, il s'aperçut que sa jeune conductrice avait déjà quitté la chambre. Après s'être habillé, il fit une autre découverte, qui était qu'il ne restait plus une seule pièce d'argent dans sa poche. Il se hasarda à se plaindre de ce fait désagréable à quelques enfants qui étaient encore étendus sur leurs lits; mais ils lui rirent au nez, l'appelèrent un blanc-bec, et lui parlèrent en termes qui firent connaître à notre héros le caractère de la compagnie avec laquelle il avait passé la nuit. Après une courte altercation, trois ou quatre d'entre eux le mirent à la porte, et Joé se trouva dans la rue sans un farthing dans sa poche, et avec un estomac qui demandait à déjeuner.

Il n'existe aucune portion du monde, quelque petite qu'elle soit en comparaison du tout, où il soit plus facile de trouver à boire, à manger, à se vêtir, à se loger, et à jouir de tous les agréments de la vie, que dans la métropole de l'Angleterre, pourvu qu'on ait de quoi payer;

mais, malgré cette abondance, il n'y a probablement aucun endroit où l'on trouve si difficilement le moyen de se procurer la moindre chose de tout cela, si l'on a le malheur d'avoir la poche vide.

Joé entra dans quelques boutiques pour y demander de l'ouvrage, mais il fut repoussé partout. Ce fut ainsi qu'il passa sa première journée à Londres; et le soir, il se coucha épuisé de fatigue sur les marches d'un péristyle où il s'endormit. Le lendemain matin, il s'éveilla tremblant de froid et mourant de faim. Il sollicita un morceau de pain à la porte de plusieurs boutiques, on le chassa comme un vagabond; il ne put que se procurer de l'eau à une pompe, car elle ne coûtait rien. Il finit son second jour de jeûne en passant la nuit sur les degrés de pierre de la porte d'un riche, dans Berkeley-Square.

CHAPITRE VII.

Si vous manquez d'occupation, allez à Londres.

En s'éveillant le lendemain, le pauvre enfant épuisé reprit sa tâche inutile de chercher de l'ouvrage et de demander du pain. Le jour était beau, et l'on pouvait se procurer un peu de chaleur en s'exposant aux rayons de soleil, tandis que notre héros traversait le parc de Saint-James, faible, mourant de faim et désolé. Il y avait plusieurs personnes assises sur les bancs, mais il n'osa s'en approcher. Enfin, après avoir cherché l'expression de la pitié sur toutes les figures qu'il voyait, ne l'apercevant nulle part, et sentant qu'il pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, le désespoir l'enhardit, et il s'avança vers un banc qu'un seul homme occupait. D'abord il se contenta de s'appuyer sur le bras du banc; mais comme celui qui y était assis semblait ne faire aucune attention à lui, il s'y assit timidement tout au bout. Le

personnage qui l'occupait avec lui portait un costume du matin à la militaire, avec un col noir. Il avait des gants très propres, et tenait à la main une badine avec laquelle il s'amusait à décrire des cercles sur le sable, paraissant occupé de profondes réflexions. Sa taille était au moins de six pieds (1), et ses proportions réunissaient la force et la symétrie. Ses traits étaient d'un beauté remarquable; ses cheveux noirs bouclaient naturellement, et ses favoris et ses moustaches — car il portait ces symboles de la profession militaire — étaient évidemment pour lui un objet d'attention et de sollicitude. Il faut pourtant avouer ici que, quoique favorisé à ce point par la nature, les gens accoutumés à vivre dans les premiers cercles auraient pensé qu'il lui manquait quelque chose pour être un *gentleman* accompli. Sa tournure et ses manières n'étaient certainement pas sans élégance, mais il manquait en lui un certain degré de retenue. Il saluait avec grâce, mais ce n'était pas exactement le salut d'un gentleman.

(1) Mesure anglaise, environ 5 pieds 6 pouces. — Note du traducteur.

Les bonnes d'enfants disaient en passant devant lui : « Quel beau gentleman ! » mais une personne d'une classe supérieure se serait bornée à dire : «Quel bel homme ! » Il paraissait environ trente-cinq ans ; mais il pouvait avoir quelques années de plus. Au bout de quelques minutes, il cessa son amusement machinal ; et tournant la tête, il aperçut Joé assis tout au bout du même banc que lui. Soit qu'il eût simplement envie de parler, soit qu'il trouvât que notre héros avait trop de présomption en s'asseyant à cette place, il lui dit :

— J'espère que vous ètes à votre aise, mon petit homme ; mais vous oubliez peut-être votre commission.

— Je n'ai pas de commission à faire, monsieur, — répondit Joé d'une voix tremblante, — et je suis loin d'être à mon aise, car je meurs de faim.

— Parlez-vous sérieusement, enfant, ou cherchez-vous à me tromper?

Joé secoua la tète. — Je n'ai rien mangé depuis deux jours, monsieur, — répondit-il enfin, — et je me sens bien faible.

Son nouveau compagnon le regarda en face

avec attention, et fut convaincu que ce qu'il lui disait était la vérité.

— Sur mon espoir de salut, — s'écria-t-il, je pense qu'un peu de pain et de beurre ne vous ferait pas de mal. Tenez, — ajouta-t-il en mettant la main à sa poche, — prenez cette monnaie, et mettez quelque chose dans votre petit estomac.

— Je vous remercie, monsieur. — Oh, comme je vous remercie! — Mais je ne sais où aller. — Je ne suis à Londres que depuis deux jours.

— Eh bien, suivez-moi aussi vite que vos petites quilles pourront vous porter. Ils n'eurent pas à aller bien loin, car ils trouvèrent près de la porte de Spring-Garden un homme qui vendait du thé et des tartines; et Joé sentit bientôt la faim qui le dévorait s'apaiser considérablement.

— Vous trouvez-vous mieux à présent, mon jeune coq?

— Oui, monsieur, grâce à votre bonté.

— Eh bien, retournons nous asseoir sur un banc, et vous me conterez votre histoire pour passer le temps. — A présent, — continua-t-il quand ils furent assis, — dites-moi qui est

votre père, si vous en avez un; et si vous n'en avez pas, quel était son métier.

— Mon père et ma mère vivent encore, monsieur; mais ils demeurent bien loin d'ici. Mon père a été soldat, et il a une pension.

— Oui-dà! savez-vous dans quel régiment il a servi?

— Oui, monsieur; dans le 53e.

— Par toutes les puissances du ciel, dans mon régiment! — Et comment se nomme-t-il? — Comment vous nommez-vous?

— Rushbrook, monsieur.

— Mon bras droit, par tout ce qu'il y a de plus sacré! — Eh bien, n'êtes-vous pas joliment tombé sur vos pieds?

— Je ne sais ce que vous voulez dire? monsieur.

— Mais je le sais, moi. — Votre père était le meilleur soldat de ma compagnie, le prince des fourrageurs; et il avait toujours soin de son officier, comme doit le faire un bon soldat. — Oui, oui; s'il y avait à dix milles de nous un dindon ou une oie, une poule ou un canard, ou même un cochon de lait, il ne le manquait pas. C'était un phénix pour la maraude. — Et à présent, dites-moi, — et songez qu'il faut dire

la vérité quand vous êtes avec un ami, — pourquoi avez-vous quitté votre père et votre mère?

— Je craignais d'être arrêté... Ici Joé s'arrêta; car il ne savait trop que lui dire; il n'osait confier à sa nouvelle connaissance le secret de son père, et il ne se souciait pas de répondre à sa bonté en lui faisant un mensonge positif. On verra tout-à-l'heure qu'il trouva le moyen de ne lui faire connaître que la moitié de la vérité.

— Vous craigniez d'être arrêté? et pourquoi aurait-on arrêté un morveux comme vous?

— Pour avoir braconné. — Mon père braconnait aussi. — On avait des preuves contre moi, et je me suis enfui du consentement de mon père.

— Ah, vous avez braconné! je n'en suis pas surpris. — Si ce penchant est dans le sang, il doit se trouver dans le vôtre; c'est la vérité. — Et à présent, qu'avez-vous dessein de faire?

— Tout ce dont je suis en état pour gagner mon pain.

— Qu'êtes-vous en état de faire, — sans parler du braconnage, comme de raison; — savez-vous lire et écrire?

— Oh oui, monsieur.

— Voudriez-vous entrer au service d'un gentleman? Sauriez-vous cirer les bottes, brosser les habits, monter derrière un cabriolet, faire des commissions, porter des billets et être discret?

— Je crois que je puis faire tout cela, monsieur. — J'ai douze ans.

— Comment diable, douze ans! — Eh bien, pour l'amour de votre père, je verrai ce que je puis faire pour vous jusqu'à ce que vous puissiez faire mieux. Je vous ferai équiper en tigre (1), et ce qui est encore mieux, je ne vous vendrai pas, à moins que je ne sois diablement pris de court; ainsi donc, suivez-moi. — Quel est votre nom?

— Joé.

— C'était le nom de votre père avant vous je m'en souviens à présent. Et si quelqu'un prend la peine de vous demander quel est celui de votre maître, vous pouvez répondre en toute sûreté de conscience : le capitaine O'Donahue. A présent, partons. — Ne me marchez

(1) Nom moderne d'un jockey. — Note du traducteur.

pas sur les talons; suivez-moi à quelque distance, jusqu'à ce que je vous aie donné un extérieur plus décent.

CHAPITRE VIII.

Dissertation généalogique.

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés que nous leur fassions connaître plus particulièrement le capitaine O'Donahue. Nous consacrerons donc ce chapitre à rendre compte de sa naissance et de sa famille, et nous parlerons ensuite de la carrière qu'il avait parcourue dans le monde. S'il faut en croire le père du capitaine O'Donahue, sa race régnait sur l'Irlande long-temps avant qu'il fût question des O'Connors. Nous ne pouvons dire jusqu'à quel point cela était exact, mais il nous semble que personne ne peut mieux connaître l'histoire d'une famille qu'un homme qui en est descendu. Les documents n'ont jamais été placés sous nos yeux et nous n'avons que l'assertion formelle du

squireen O'Donahue, qui déclarait, non seulement que ses ancêtres avaient été rois en Irlande long-temps avant les O'Connors, dont il traitait avec mépris les prétentions à l'antiquité, mais qu'ils étaient renommés par leur force et par l'usage qu'ils faisaient des arcs les plus longs qu'on eût jamais vus. Nous avons donc en ceci des preuves circonstantielles, sinon positives. S'ils étaient forts, ils pouvaient avoir régné en Irlande, car dans ce pays, la force a fait le droit, pendant bien des siècles, et certainement ils avaient transmis leurs talents à leur postérité, car personne ne tirait mieux de l'arc que le squireen O'Donahue. Quoi qu'il en soit, nous laissons nos lecteurs libres de penser sur ce point ce qu'il leur plaira. Peut-être quelqu'un, connaissant mieux les archives du pays, sera en état de nous redresser si nous avons tort ou de confirmer notre opinion si nous avons raison. Sir Walter Scott, dans sa préface d'*Anne de Geierstein*, dit que les remarques qu'on peut faire à un auteur sur ses erreurs les plus légères, doivent toujours, à son avis, être reçues avec plaisir et reconnaissance. Suivant l'exemple d'un si grand homme, nous pouvons seulement dire que si quelqu'un peut

confirmer ou démentir l'assertion du squireen O'Donahue, que ses ancètres régnaient en Irlande long-temps avant qu'on eût entendu parler des O'Connors, nous recevrons ses observations avec grand plaisir, et nous les insérerons dans la prochaine édition de cet ouvrage. Nous lui serions en outre fort obligé, ainsi qu'à tout autre, s'il pouvait nous donner une idée de ce qu'on entendait par le mot roi d'Irlande dans ces temps reculés, c'est-à-dire s'il tenait une cour, s'il taxait ses sujets pour se faire un revenu, s'il entretenait une armée, s'il envoyait des ambassadeurs dans les pays étrangers, en un mot, s'il faisait tout ce que font les rois aujourd'hui; ou si son *shillelagh* (1) était son sceptre, et ses domaines quelques montagnes couronnées de genèt épineux, et des marécages dont lui seul connaissait le labyrinthe; s'il portait des robes ornées de joyaux et une couronne d'or sur la tète, ou s'il marchait les jambes et les bras nus, et n'ayant sur la tète que des cheveux flottant au gré des vents. Nous désirons en toute simplicité une réponse

(1) Gros bâton noueux. — Note du traducteur.

à ces questions. Nous remarquons que même encore aujourd'hui, en Irlande, on dit : ce drôle est un prince, en parlant d'un gaillard ayant une taille de six pieds et vigoureux en proportion, quand même il n'aurait pas de quoi acheter du tabac pour remplir sa pipe ; et raisonnant d'après ce fait, nous sommes porté à croire qu'avec quelques pouces de plus dans la taille et une augmentation proportionnée dans la force des muscles, on pouvait jadis s'élever en Irlande à la dignité royale. Mais cette dissertation abstraite nous a écarté de notre histoire, il est temps d'y revenir.

Quelle que puisse avoir été autrefois l'importance de la maison O'Donahue, une chose certaine, c'est qu'il y a dans ce monde bien des hauts et des bas ; chaque famille qui s'y trouve a sa roue de fortune, qui tourne plus ou moins vite, comme le veut le destin ; et le descendant des rois prédécesseurs des O'Connors était maintenant descendu à une sorte de vice-royauté, car il était le gérant de certains domaines situés dans le comté de Galway, appartenant à une famille qui depuis bien des années avait montré une aversion décidée pour les beautés naturelles de l'Irlande, et avait jugé à

propos d'émigrer dans un pays dont les habitants, s'ils ne lui étaient pas aussi attachés, étaient du moins plus civilisés. Ces domaines étaient étendus mais peu productifs; ils abondaient en rochers, en broussailles et en bécasses pendant la saison; et quoique le squireen O'Donahue fît tout ce qu'il pouvait, sinon pour celui qu'il représentait, du moins pour lui-même, ce n'était pas sans difficulté qu'il parvenait à soutenir sur un pied respectable — ce qui, dans cette partie du pays, signifie porter des habits non déguenillés, — une famille nombreuse, descendue en droite ligne des plus anciens detous les rois d'Irlande.

Avant que le squireen eût obtenu cette place, il avait oublié son rang et voyagé beaucoup, — comme courrier,— ce qui lui avait fait gagner quelque connaissance du monde. Si donc il n'avait pas de fortune à laisser à ses enfants, ilpouvait du moins leur transmettre cette connaissance plus précieuse, dit-on, que toutes les possessions du monde. Ayant trois fils et huit filles, tous vigoureux, bien portants, et ayant un appétit prodigieux, il reconnut bientôt qu'il fallait qu'il s'en débarrassât le plus promptement possible. Son fils aîné, qui, — chose

étrange dans un O'Donahue, était un garçon d'un caractère tranquille, fut envoyé par faveur chez un de ses oncles qui tenait à Dublin une petite boutique d'épicier et de marchand de tabac, et celui-ci devint si attaché à son neveu, qu'il finit par le prendre pour apprenti: c'était certainement une dégradation pour le descendant de tant d'anciens rois, de peser pour un penny de sucre et pour un demi-penny de tabac, aux vieilles marchandes de poisson et de pommes. Nous laisserons pourtant le fils aîné livré à cette occupation, pour en venir au second fils Patrice O'Donahue, dont il est question en ce moment, et avec qui le lecteur a déjà fait connaissance dans le parc de Saint-James.

CHAPITRE IX.

Dans lequel l'avis d'un père mérite une attention particulière.

On peut aisément s'imaginer que, comme gérant des domaines de la famille dont nous

avons parlé, le squireen O'Donahue avait quelque influence sur les tenanciers des terres, et il avait soin d'en tirer le meilleur parti possible. L'aide qu'il avait accordée à un candidat dans une élection fut récompensée par l'offre d'un grade d'enseigne pour un de ses fils, dans un régiment qu'on levait en Irlande, et cette offre était trop avantageuse pour être refusée, Un jour qu'il revenait de Dublin, couvert de boue, il trouva son fils Patrice revenant d'une expédition qui avait réussi contre les bécasses, et qui était aussi crotté jusqu'à l'échine.

— Patrice, mon joyau, — dit le squireen, s'asseyant en s'essuyant le front, car sa course l'avait échauffé, — vous voilà fait un homme pour le coup (1).

— Et un homme bien fait, mon père, si les jeunes filles savent en juger.

— Vous troublez mes idées. — Vous pouvez être fier d'autre chose que de votre figure.

— Et de quoi donc, s'il vous plaît?

— Ni plus ni moins, ni mieux ni pire, que

(1) Expression anglaise signifiant : — votre fortune est faite. — Note du traducteur.

de ce que vous êtes enseigne dans le nouveau régiment de Sa Majesté. — J'ai oublié le numéro.

— J'aimerais mieux être colonel, mon père.

— Cela viendra avec le temps, morveux.

— Comme la fortune à faire, je suppose?

— Précisément. N'avez-vous pas le monde entier devant vous? vous n'avez qu'à vous baisser et à prendre.

— Eh bien, — répondit Patrice après un moment de réflexion, — je n'y vois pas d'objection.

— Pas d'objection! Quoi! vous ne sautez pas de joie hors de votre peau? — vous pourriez du moins sauter assez haut pour percer le plafond.

— Il n'y a point de plafond à percer, mon père, — répondit Patrice, en levant les yeux vers les solives.

— Cela est assez vrai, mais le plaisir aurait pu vous faire perdre raisonnablement vos sept sens de nature.

— Je ne vois réellement pas pourquoi, mon père. Vous me dites qu'il faut que je quitte ma pauvre mère qui m'aime passionnément; mes sœurs qui me sont vivement attachées;

mes amis que voici, — passant une main sur la tête de ses deux chiens, — et qui me suivent partout; les montagnes que j'aime tant, et les bécasses que je tue, pour aller me faire tuer moi-même, et être enterré comme un chien mort, sans être écorché, sur quelque champ de bataille.

— Je vous dis d'entrer dans le monde comme officier; de faire votre fortune; de revenir général, et d'être le plus grand homme de votre famille. Et ne craignez pas de ne pas être écorché; je vous réponds que vous le serez plus d'une fois avant que vous soyez plus vieux ou plus sage.

— Eh bien, je partirai, mon père; mais je suppose qu'il me faudra voir bien du pays avant d'être général.

— Vous avez une bonne paire de jambes.

— C'est ce qu'on me dit tous les jours. J'en ferai bon usage en partant; mais c'est le départ qui me déplaît. Voilà la vérité.

Le lecteur peut être surpris de l'indifférence avec laquelle Patrice apprit la nouvelle que lui annonçait son père; mais le fait est que Patrice O' Donahue était amoureux. Cette circonstance refroidit son ardeur nationale, et il

faut avouer qu'il en avait une bonne excuse, car il n'avait jamais existé une créature plus aimable que Judith Mac Craé. La quitter était la seule difficulté, et tout ce qu'il avait allégué n'était qu'un prétexte pour cacher la véritable cause de sa répugnance.

— Il faut pourtant que vous partiez demain, Patrice, — lui dit son père.

— Ce qu'il faut, il le faut, et cela finit tout. — Mais je vais sortir et faire une promenade, uniquement pour étendre mes jambes.

— Elles ont donc grand besoin d'être étendues, Patrice, puisque vous avez déjà fait ce matin une vingtaine de milles sur ces montagnes, — répliqua le squireen. Mais Patrice ne pouvait déjà plus l'entendre. Il avait sauté pardessus un petit mur en pierres qui séparait le champ de pommes de terre de son père de celui de Cornélius Mac Craé, pour courir près de Judith, qu'il trouva occupée à préparer le dîner de sa famille.

— Ma chère Judith, — dit Patrice, — j'ai le cœur brisé par la mauvaise nouvelle que j'ai à vous apprendre; il faut que je vous quitte demain matin.

— Quoi, Patrice, — mais c'est une plaisanterie !

— Du diable, si c'en est une. — Je suis enseigne dans un régiment.

— En ce cas, j'en mourrai, Patrice.

— C'est plutôt moi qui en mourrai, Judith. Le chagrin d'une part, et peut-être une balle de l'autre.

— Mais réellement, qu'avez-vous dessein de faire, Patrice?

— De partir, bien sûrement, parce que je ne puis faire autrement; et de revenir, si j'ai assez de bonheur pour cela. — Mon cœur est prêt à sauter par ma bouche.

— Et le mien est mort, — dit Judith en pleurant.

— Il est inutile de pleurer, *mavourneen* (1); je serai de retour pour danser à nos noces, si cela m'est possible.

— Il n'y aura ni mariage, ni veillée pour vous, Patrice. Vous mourrez sur la terre froide, et vous y serez enterré.

— C'est une froide consolation que vous me

---

(1) Mot irlandais, — ma chère. — Note du traducteur.

donnez, Judith; mais espérons pour le mieux. Adieu, il faut que je m'en retourne. Nous nous reverrons ce soir sous l'appentis.

— Ne sera-ce pas pour la dernière fois, Patrice? — demanda Judith, s'essuyant les yeux avec son tablier.

— Je vous dis que non, si j'ai une voix dans cette affaire. — S'il plaît à Dieu, je reviendrai colonel.

— Et alors Judith ne sera plus un parti sortable pour vous, — répliqua la pauvre fille en sanglotant.

— Ne parlez pas ainsi, Judith; cela touche mon honneur. Si je reviens ici général, ce sera la même chose.

— O Patrice, Patrice!

Patrice serra Judith dans ses bras, lui prit un baiser, et se hâta de la quitter, en lui disant: — N'oubliez pas l'appentis, Judith; nous y causerons plus à l'aise de cette affaire.

Patrice retourna chez son père, où il trouva sa mère et ses sœurs les yeux en larmes. Elles avaient reçu ordre de lui préparer sa garde-robe. Elle n'était pas assez considérable pour leur donner beaucoup d'embarras, mais il fallait raccommoder chacune des pièces qui la

composaient. Son père était assis au coin de la cheminée, et quand il vit Patrice, — il lui dit : — Prenez une chaise, mon fils, asseyez-vous à mon côté, et écoutez-moi bien, tandis que je vous donnerai quelques leçons de sagesse humaine; car il peut se faire que je n'aie pas le temps de causer beaucoup avec vous, quand nous serons à Dublin.

Patrice prit un siége, et l'assura qu'il était toute attention.

— Vous remarquerez d'abord, Patrice, que c'est une très belle chose d'être officier dans l'armée du roi; car personne n'ose vous offenser, — quoique vous puissiez offenser les autres; ce qui n'est pas un petit avantage dans ce monde.

— Il y a de la vérité dans cela.

— Songez ensuite, quand vous serez en pays ennemi, que vous pouvez faire main basse sur ce qui vous convient; et si vous avez de bons yeux, vous trouverez de bonnes choses à ramasser. — Tout cela à petit bruit, — vous m'entendez ?

— Parfaitement.

— Faites attention que, comme vous êtes un de ses officiers, le roi attend que vous pa-

raissiez et que vous viviez en gentleman ; seulement il oublie de vous en fournir les moyens. Il faut donc que vous preniez de Sa Majesté tout ce que vous pouvez en tirer, et que les autres complètent la différence.

—Cela va sans dire.

— Vous verrez bientôt votre chemin, et vous découvrirez ce qu'il vous est permis de faire, et ce dont vous devez vous abstenir; car le roi attend de vous que vous mainteniez la réputation, comme les apparences, d'un gentleman.

— Comme de raison.

— Peut-être serez-vous obligé de faire quelques petites dettes; cela peut arriver à un gentleman ; — peut-être serez-vous hors d'état de les payer ; plus d'un gentleman se trouve dans ce cas. Si vous ètes de ce nombre, ne contractez jamais une dette qui monte à vingt livres; d'abord parce qu'au-dessous de cette somme la loi ne peut vous atteindre ; ensuite parce que vingt livres suffisent pour faire souffrir un homme pour le bien de son pays.

— Il y a du bon sens dans cela , mon père.

— Ensuite, Patrice, souvenez-vous qu'on juge d'après les apparences dans ce monde,

surtout quand on n'a pas autre chose pour motiver son jugement. Si vous montrez de la modestie, vous n'obtiendrez que peu de considération; si vous faites claquer votre fouet, vous serez respecté en conséquence.

— Je vous comprends, mon père.

— Nous ne possédons pas de grandes propriétés dans ce comté de Galway, c'est une chose certaine; mais il faut parler des domaines que je régis, comme si j'en étais le propriétaire et non le régisseur, et quand vous ferez mention du nombre de bécasses que vous avez tuées, il faut dire, sur *notre* domaine.

— J'entends parfaitement.

— Il faudra maudire votre étoile de ce que vous n'ètes qu'un fils cadet. Ce sera une excuse pour ne pas avoir d'argent, et cela fera croire que votre famille n'en manque pas.

— Je vois cela.

— Il y a encore une chose, Patrice. — Vous entrez dans un régiment irlandais; sortez-en le plus tôt que vous le pourrez par voie d'échange.

— Et pourquoi?

— Parce que vous vous trouverez avec des hommes qui sont nés trop près de nous, et

qui peuvent douter de ce que vous direz, parce que votre histoire peut trop ressembler à la leur. Employez tous les moyens possibles pour entrer dans un régiment anglais; là vous n'aurez pas à craindre un démenti, ce qui serait désagréable.

— Cela est assez vrai.

— Souvenez-vous bien de tout ce que je viens de vous dire, — c'est la sagesse humaine, et que vous avez votre fortune à faire. Songez donc bien à ne jamais reculer, si vous avez ordre de marcher en enfant perdu. Au contraire, offrez-vous comme volontaire pour les entreprises les plus périlleuses, — pour marcher en face de la bouche d'un canon, pourvu que cela assure de l'avancement; — pour aller dans le monde entier, dans le monde futur, et même dans le monde qui vient après, s'il y en a encore un autre. En agissant ainsi, une chose certaine, c'est que vous deviendrez colonel ou général, ou bien....

— Ou bien quoi, mon père?

— Ou bien que vous n'aurez plus besoin d'être ni l'un ni l'autre, attendu que tout sera dit pour vous. Mais le bonheur fait tout, et il est heureux, soit dit en passant, que j'aie entre les

mains quelque argent au propriétaire; il servira à votre équipement, sans quoi les saints peuvent seuls savoir ce que nous aurions pu faire. Je reporterai cette somme sur les recettes de l'année prochaine, ce qui est plus aisé que de vous équiper sans argent. Il faudra que je dise que certains tenanciers sont réduits à la mendicité, — que la récolte des pommes de terre a totalement manqué, — et qu'une vingtaine de petits cultivateurs sont littéralement morts de faim. Je le sers comme il le mérite, pour dépenser ses revenus hors de la vieille Irlande; — c'est par patriotisme que je le trompe, uniquement pour que son argent se dépense dans le pays. Et maintenant, Patrice, j'ai fini; ainsi vous pouvez aller régler vos comptes avec Judith, car je sais où gît le lièvre, mais je laisse au temps le soin de faire son ouvrage.

Tels furent les avis que donna le squireen à son fils; et sous le point de vue de la sagesse humaine ils n'étaient pas trop mauvais: quand un jeune homme est lancé à la dérive dans le monde, les deux meilleures choses qu'on puisse lui donner sont un peu de sagesse humaine et un peu d'argent. Car, sans la première, la seconde disparaît bientôt.

Le lendemain ils partirent pour Dublin. De bons sentiments naturels, les avis de son père, son amour pour Judith Mac Craé et des visions de grandeur future, avaient jeté quelque confusion dans les idées de Patrice. Il fut équipé, présenté aux officiers, et son père le quitta en lui laissant sa bénédiction et ses avis pour faire son chemin dans le monde. Quinze jours après, le régiment était au complet; il s'embarqua pour Liverpool, et de là il se rendit à Maidstone, où il devait séjourner quelque temps pour être discipliné, n'étant composé que de recrues. Avant que l'année fût expirée, Patrice avait suivi l'avis de son père en changeant de régiment par voie d'échange. Le régiment dans lequel il entra allait partir pour les Indes occidentales, et l'enseigne avec qui il échangea, ne se souciant pas de ce voyage, lui paya une certaine somme pour qu'il prît sa place. Ce régiment y resta trois ans; mais les saisons ayant été saines, Patrice retourna en Angleterre encore enseigne. Cinq ans après, il s'offrit encore comme volontaire pour le service à l'étranger; et par suite d'une mort, il obtint le grade de lieutenant sans avoir à l'acheter.

Après quinze ans de service pénible, il obtint enfin le grade si désiré de capitaine, et Patrice O'Donahue, ayant si peu réussi dans sa carrière militaire, se retira avec sa demi-paie, déterminé s'il était possible à échanger sa personne bien bâtie contre une dot raisonnable. Pendant cet espace de quinze années, un grand changement s'était opéré en lui. Ce long contact avec un monde égoïste et insensible avait usé en partie ses anciennes dispositions, qui étaient louables. A la vérité, il n'avait jamais oublié Judith, mais elle n'existait plus. Le bruit s'étant répandu que Patrice était mort de la fièvre jaune, cette fausse nouvelle lui avait porté un coup si terrible, que la pauvre fille n'avait pu y résister, et elle s'était flétrie comme une fleur séparée de sa tige. Le seul lien qui aurait pu le porter à retourner en Irlande était donc rompu, et songeant toujours aux avis de son père, il regardait le monde comme son huître. Aimant la dépense par goût et par habitude, trouvant qu'il ne faisait que végéter avec sa demi-paie, et désirant une fortune indépendante, il chercha à réussir dans quelque spéculation matrimoniale. Il lui restait son courage et sa générosité, — vertus qu'on ne

chasse pas aisément du cœur d'un Irlandais; — mais ses autres bonnes qualités s'étaient engourdies, sans pourtant s'éteindre, et il était possible que des circonstances favorables leur rendissent de l'activité. Le monde et les besoins du monde l'avaient fait ce qu'il était; mais il se dit bien des fois, pendant de longues années, combien il aurait pu être heureux dans son pays natal, avec sa demi-paie, qui y aurait presque été une fortune, si le ciel eût conservé Judith, et qu'il eût pu reposer sa tête sur son sein.

CHAPITRE X.

Dans lequel le major Mac Shane raconte quelques spéculations matrimoniales curieuses.

Notre héros endossa bientôt la livrée de jockey, et fut installé comme serviteur confidentiel du capitaine O'Donahue, qui logeait au troisième étage dans une rue à la mode. Son intelligence le rendit bientôt utile à son maître, et comme le capitaine déjeunait toujours chez

lui et très solidement, les restes de ce repas suffisaient pour la nourriture de Joé, de sorte qu'il ne causait presque aucune dépense à son maître.

Un matin, que le capitaine était à déjeuner en robe de chambre, on frappa à sa porte, et Joé annonça le major Mac Shane.

— Est-ce vous, O'Donahue? — dit le major en lui tendant la main; — devinez ce qui m'amène ici par cette belle matinée. Je viens y faire une chose qui n'est pas tout-à-fait dans mes habitudes, et qui n'est ni plus ni moins que de vous rembourser les vingt livres que vous m'avez prêtées il y a environ trois ans, et dont j'ose dire que vous vous attendiez à ne revoir jamais que le spectre.

— Pour dire la vérité, Mac Shane, ce sera une sorte de résurrection quand je les verrai, car je les croyais mortes et enterrées, et je les avais oubliées, comme on oublie ceux qui sont morts et enterrés.

— Les voici pourtant en quatre billets de banque, —un—deux—trois— quatre. Quatre fois cinq font vingt. Je vous donne une leçon d'arithmétique aussi bien que votre argent, et bien des remerciements par-dessus le marché

en guise d'intérêts. — Et maintenant, O'Donahue, où avez-vous été? qu'avez-vous fait? que faites-vous? que comptez-vous faire? C'est ce que j'appelle une question à plusieurs branches.

— J'ai passé un mois à Londres; je n'y ai rien fait, je n'y fais rien, et je ne sais ce que j'y ferai. — Vous pouvez prendre ceci pour une réponse à plusieurs branches.

— Moi, je vous dirai tout ce qui me concerne sans que vous me le demandiez. Il y a deux ans que je suis à Londres; j'ai passé une année à faire ma cour, et au commencement de la seconde je me suis marié.

— Entendez-vous dire que vous êtes bien véritablement marié, Mac Shane? Si cela est, comme vous avez tâté du mariage pendant un an, vous pouvez me dire si je dois vous en féliciter.

— Ma foi, — oui, — je crois que vous le pouvez. Il n'y a rien de plus sot que le bonheur domestique, O'Donahue; mais j'ai passé une si grande partie de ma vie sans savoir en me levant où je pourrais dîner, que je pense qu'au total j'ai fait un fort bon choix.

— Et puis-je demander à qui le major Mac

Shane a daigné sacrifier sa belle prestance?

— Est-ce belle que vous voulez dire? comme disait la dame laide au miroir, « je n'aime pas les réflexions. » — Vous désirez savoir qui elle est? Il faut donc vous résoudre à écouter le récit de toutes mes aventures depuis notre séparation, car elle se trouve à la fin, et je ne puis lire à rebours.

— Je suis à votre service; commencez quand il vous plaira.

— Voyons, O'Donahue; où est-ce que nous nous sommes séparés?

— Ce fut lors de la descente que nous fîmes à —, où l'on vous porta sur la liste de morts.

— C'est vrai; mais, sur ma parole d'honneur, c'était un mensonge. C'est le gros sergent Murphy qui fut tué, et non pas moi. Il se fit tuer tout exprès, parce qu'il n'aurait jamais pu rendre ses comptes. Au surplus, il s'est battu comme un lion; ainsi, la paix soit avec lui! Comme vous le savez, je fus renversé par une balle que je reçus dans la cuisse; et comme je ne pouvais me tenir debout, je m'assis sur la carcasse du gros sergent, je bandai ma cuisse, et je me mis à méditer sur les affaires sublunaires. Je réfléchis quel grand coquin était

ce Murphy, et comment il était sorti de ce monde sans absolution. Je pensai qu'il pouvait avoir sur lui quelque argent qui pourrait m'être utile en prison, et qu'il valait mieux qu'il fût dans ma poche que dans celle d'un de ces vauriens de Français. Je mis donc la main dans son gousset, et j'y trouvai une bourse qui, sauf la différence de taille, était aussi ronde que sa panse. Eh bien, comme vous aviez tous battu en retraite, et que vous m'aviez planté là pour être prisonnier, j'attendis patiemment qu'on vînt me prendre pour me conduire soit à l'hôpital, soit où bon leur semblerait. Ils ne tardèrent pas à arriver, et un drôle s'avança pour me passer sa baïonnette à travers le corps; mais j'avais mon pistolet armé à la main, et il ne jugea plus à propos de me faire prisonnier. On me conduisit dans la ville, non à l'hôpital ni en prison, mais chez une vieille dame d'un haut rang et fort riche. Un chirurgien vint me voir, et me dit très civilement qu'il allait me couper la cuisse. Je lui répondis aussi poliment qu'il pouvait aller au diable, et la vieille dame prit mon parti quand elle vit quelle belle jambe j'avais. Elle envoya chercher un autre docteur à ses frais, et celui-ci me promit de me remettre

sur mes quilles en moins d'un mois. Eh bien, la vieille dame devint amoureuse de moi ; et quoiqu'elle ne fût pas — la vision d'une jeune imagination, — comme on dit, car elle n'avait plus dans la bouche qu'une seule dent qui s'avançait d'un demi-pouce sur sa lèvre supérieure, elle avait d'autres charmes pour un pauvre diable comme moi, et je me décidai à l'épouser, car elle m'avait cruellement fait l'amour pendant que je gardais le lit, et tout fut arrangé entre nous avant que je l'eusse quittée. Huit jours après, le jour de notre mariage fut fixé ; mais les parents en eurent vent, car la vieille folle n'avait pu s'empêcher de bavarder ; de sorte qu'un beau jour, je vis arriver une escouade de soldats, ayant à leur tête un caporal, qui m'informa que, puisque j'étais guéri, il fallait que j'allasse en prison. Cela n'était rien moins qu'agréable et violait toutes les règles. Comme officier, j'avais droit à être prisonnier sur parole. J'écrivis à ce sujet au commandant de la place, qui me fit venir devant lui, et qui me dit que j'avais à choisir, soit de renoncer à la vieille dame, dont les parents étaient très puissants, et ne voulaient pas permettre qu'elle fît une telle sottise ; — personna-

lité que, soit dit en passant, il ne convenait pas d'adresser à un gentleman, dans la situation où je me trouvais, — soit d'aller en prison sans être admis à être prisonnier sur parole. Il ajouta qu'il me donnait une heure pour me décider; et m'ayant salué, il me congédia. Je retournai l'affaire dans tous les sens dans mon esprit, songeant un instant aux doublons et à l'équipage de la vieille, et un autre à sa dent menaçante. Sur ces entrefaites, un de ses parents vint me voir et me proposa de me faire rendre la liberté sans aucune condition, de me renvoyer à Gibraltar, et de me donner une bonne somme d'argent pour fournir à toutes mes dépenses, si je voulais promettre de renoncer pour toujours à cette vieille dame. Ces offres me parurent devoir me convenir, et je les acceptai. Je reçus l'argent, je fis mes adieux, et un petit bâtiment me conduisit à Gibraltar. Je crois, après tout, que l'affaire ne tourna pas trop mal. Je n'y perdis qu'une vieille femme avec une longue dent, et j'y gagnai ma liberté.

— C'était vous en tirer honorablement.

— Et avec de l'argent, ce qui valait bien autant. Quand je fus de retour, et que j'eus prouvé que je n'étais pas mort, on me rétablit dans

mon grade, et l'on me paya tout l'arriéré de ma paie. Avec cet arriéré, la bourse du gros sergent et le subside reçu de l'étranger, je me trouvai fort à l'aise. Je résolus donc d'être circonspect et de faucher le foin tandis que le soleil luisait. Et pourtant je fus presque pris pour dupe par une maligne diablesse de veuve. Deux jours de plus, et j'étais dans la nasse.

— Quoi! à votre âge, Mac Shane!

— Ah! mais c'était une fine matoise! — une veuve de trente ans, belle et bien faite, et logeant au premier étage.— Je la rencontrai dans une société où on me la désigna comme une femme ayant une belle fortune et sans aucune charge. — Je fis sa connaissance: je la reconduisis chez elle, et je lui demandai la permission d'aller la voir. Elle me l'accorda, me reçut de la manière la plus gracieuse, me parla de son défunt mari, et me dit que je lui ressemblais beaucoup. — Elle était fort bien logée, — beau mobilier, — vaisselle d'argent, rien ne lui manquait. Elle avait à son service un petit jockey en habit bleu de ciel avec des boutons d'argent en pain de sucre. Elle m'employait à faire tous ses messages, et elle me chargeait régulièrement une fois par semaine d'aller tou-

cher pour elle un mandat chez son banquier. — Croiriez-vous l'astuce de cette créature? Dès qu'elle avait tiré sur lui deux mandats de vingt-cinq livres, elle lui en renvoyait cinquante, et recommençait ensuite le même jeu. C'était tout ce qu'elle possédait. N'était-ce pas me jeter adroitement de la poudre aux yeux? Enfin je lui fis une proposition de mariage, elle l'accepta; tout fut arrangé, et elle ne me parla plus du défunt. — Deux jours avant celui qui avait été fixé pour le mariage, arrivant chez elle le matin, je trouvai la porte de la maison ouverte. J'entrai, et j'entendis qu'elle était en querelle au haut de l'escalier avec la propriétaire, qui occupait le rez-de-chaussée; celle-ci réclamait le paiement de ses loyers et insistait pour que sa vaisselle d'argent lui fût remise sur-le-champ. Ma charmante veuve lui demandait quelques jours de délai, attendu qu'elle allait se marier et que son mari la paierait. La propriétaire descendit, rouge comme un coq d'Inde; je la priai de me permettre d'entrer avec elle dans son appartement, et je lui fis poliment quelques questions. J'appris que ma belle veuve ne possédait rien au monde qu'une pension de quatre-vingts livres, et qu'elle

avait six enfants qu'elle tenait à l'écart jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un second mari. Dans tous les cas, je me promis que ce ne serait pas le major Mac Shane; je sortis de la maison, et je ne la revis jamais.

— Par la tête de Saint-Patrice, c'est l'avoir échappée belle!

— Oui vraiment. La diablesse avait six enfants et quatre-vingts livres de revenu. Nous vivons dans un monde bien corrompu, O'Donahue! Eh bien! je me tins en garde contre de pareilles embûches, et je cherchai la jeunesse et l'innocence dans la Cité. Je découvris enfin la fille unique d'un raffineur de sucre dans les Minories, jeune fille de dix-sept ans, mais très petite pour son âge. Elle allait tous les jours à une école de danse, et en gagnant sa femme de chambre, je réussis à conduire cette affaire avec succès, et elle consentit à prendre la fuite avec moi. J'avais tout préparé; une chaise de poste était au coin de la rue, et elle arriva tenant son paquet à la main. Je le jetai dans la chaise, et j'allais l'aider à y monter, quand elle s'écria qu'elle avait oublié quelque chose, et qu'il fallait qu'elle l'allât chercher. Elle me glissa ainsi entre les doigts, et j'attendis

son retour avec impatience. Elle revint; et que croyez-vous qu'elle tenait à la main ? Sa poupée. Mais comme elle s'approchait de la chaise de poste, son père, qui venait de Ming-Lane pour la chercher, tourna le coin de la rue; il saisit sa fille par le bras, et l'emmena chez lui avec sa poupée et son paquet, nous laissant la chaise de poste et moi tête à tête comme deux fous. Je ne l'ai jamais revue, ni elle, ni la maudite poupée.

— Vous avez joué de malheur, Mac Shane.

— Je n'en suis pas très sûr, d'après la manière dont l'affaire s'était terminée. Mais j'eus ensuite une autre aventure qui se dénoua d'une manière différente. Je rencontrai une jeune personne fort jolie, fille d'un avocat en la cour de la chancellerie, qu'on disait en possession d'une belle fortune que lui avait laissée sa grand'mère; et le fait était vrai, car je m'en assurai en dépensant un shelling à Doctors' Commons pour lire le testament. Elle riait toujours, était une vraie espiègle, et n'aimait qu'à jouer des tours aux autres. Elle fit semblant, la maligne pièce, de recevoir mes soins avec plaisir, et enfin elle consentit à ce que je l'enlevasse. Je m'imaginai que j'avais rivé l'affaire,

quand, par une nuit fort obscure, je lui offris la main pour l'aider à monter en chaise de poste. Elle était enveloppée d'une grande mante, et pleurait. Cependant elle monta dans la chaise; je me mis à son côté, et nous partîmes comme si le diable était à nos trousses. Je cherchai à la calmer et à la consoler, en lui promettant de la rendre heureuse. Cependant elle gardait toujours son mouchoir sur ses yeux, et ne parlait pas. Elle ne voulut pas me permettre de lui donner un chaste baiser, et quand je voulus passer mon bras autour de sa taille, elle me repoussa rudement. J'attribuais tout cela à la timidité d'une jeune fille, et à la honte qu'elle éprouve quand elle fait une démarche qu'elle condamne. Enfin, quand nous fûmes à environ quinze milles de Londres, j'entendis un grand éclat de rire, et une voix mâle s'écria : « Major Mac Shane, je crois que nous avons fait une assez longue promenade. » Par tous les saints du calendrier! c'était son vaurien de frère qui avait pris la place de la belle. La fureur me transporta; je serrai les poings, je lui cassai le nez, je lui pochai les yeux; j'ouvris la portière, et je le jetai à bas de la chaise, sans m'inquiéter des roues de la voi-

ture, ou de celles que la fortune pouvait faire rouler pour lui. Il alla sans doute raconter à sa sœur l'heureux succès de leur plaisanterie; mais je réponds que le godelureau ne s'est plus laissé enlever par un Irlandais. Au surplus, je n'ai plus entendu parler ni de lui ni de son aimable sœur.

— Et à présent, voyons le dénouement, Mac Shane.

— Faire la cour aux belles est une chose dispendieuse, surtout quand vous prenez des chaises de poste qui ne vous mènent à rien. Je me dis donc : Mac Shane, il faut aller bride en main. Au lieu d'aller dîner dans un hôtel, je résolus de prendre mes repas chez un traiteur. J'en trouvai un dans Holborn, où l'on me servit une assiette d'excellent bœuf, des pommes de terre et une bonne tranche de plum-pudding, pour un shelling six pence, et jamais je n'avais fait un meilleur dîner. J'y retournai donc, et je devins une pratique régulière. Les filles qui servaient riaient avec moi, et la maîtresse de la maison me regardait d'un air gracieux. C'était une femme un peu grasse, mais de très bonne mine, et qui coupait ses tranches de bœuf avec la grâce la plus aimable.

Peu à peu nous devînmes intimes, et je vis que c'était une digne et excellente créature, ayant la simplicité d'un enfant, quoiqu'elle eût l'œil ouvert sur toutes ses pratiques. C'était, et c'est encore un établissement florissant : plus de deux cents personnes y dînent tous les jours. Je ne sais comment cela se fit, mais je suppose que je devins amoureux d'abord de son bœuf, et ensuite d'elle-même. Voyant qu'elle me recevait toujours bien, un jour qu'elle entamait un pâté chaud de bifteck, dont le fumet aurait pu tenter un roi, je lui demandai si elle voulait se remarier; elle rougit et baissa les yeux sur la tranchée qu'elle venait d'ouvrir dans son pâté, et je lui dis que s'il y avait dans ma poitrine une entame semblable à celle qu'elle regardait, elle verrait son image gravée sur mon cœur. Cette délicate comparaison me réussit; nous nous mariâmes un mois après, et je ne serai jamais dans l'embarras pour avoir mon dîner, pour moi ou pour un ami. Je vous ferai mettre sur la liste des entrées gratis, si vous ne rougissez pas de dîner chez un traiteur, O'Donahue; et je puis vous assurer que je crois avoir fait un acte de sagesse, car je me soucie fort peu de présenter ma femme à

la cour, et j'ai un chez moi très confortable.

— Je pense que vous avez agi très sagement, Mac Shane. Vous avez une femme qui gagne de l'argent au lieu d'en dépenser.

— Et en outre j'ai trouvé mon marché meilleur que je ne m'y attendais, ce qui arrive rarement dans ce monde de perfidie et de trahison. Elle ne manque pas d'argent, et elle met de côté tous les ans.

— Entendez-vous dire que son argent est à votre disposition?

— Sur ma foi — oui, — je puis le dire à présent; et j'en suis redevable à ma circonspection et à ma délicatesse. D'abord, je résolus de ne pas lui donner à penser que je ne l'avais épousée que pour son argent, et par conséquent je continuai, après mon mariage, à pourvoir à tous mes besoins, ce qui m'était facile avec ma demi-paie, puisque j'étais logé, nourri et blanchi. J'ai continué à le faire jusqu'à présent. Il n'y avait guère qu'une semaine que nous étions mariés, quand je m'aperçus qu'elle s'attendait à ce que je lui fisse quelques questions sur l'état de ses finances. Je ne lui en fis aucune. Ce fut elle-même qui entama ce sujet, et elle m'apprit qu'elle avait dix-sept mille livres pla-

cées dans les fonds publics, et que son négoce lui rapportait net, année commune, environ mille livres. On peut pêcher long-temps à Cheltenham, O'Donahue, avant de prendre un pareil poisson. Je lui répondis que j'étais charmé de la savoir si bien pourvue des dons de la fortune, et je feignis de m'endormir. Jamais je ne lui en ai parlé depuis ce temps; jamais je ne lui ai demandé d'argent. Cette conduite finit par la piquer, et enfin elle m'en offrit; je lui dis que je n'en avais pas besoin, et je vis qu'elle s'impatientait de ce que je ne dépensais pas davantage. Enfin je lui dis ce matin que j'avais appris qu'un officier, mon ancien camarade, à qui je devais quelque argent depuis bien long-temps, était en ce moment à Londres, et elle insista pour que je prisse de quoi le payer. Elle me remit en main un paquet de billets de banque, et elle eut l'air mortifiée en voyant qu'il ne me fallait que vingt livres. Or, voyez-vous, O'Donahue, j'agis ainsi par principe. C'est elle qui gagne l'argent, et par conséquent elle doit en avoir la disposition, aussi long-temps que nous serons bons amis; et sur mon honneur, je crois que je l'aime plus que je n'aurais jamais pensé qu'il me fût pos-

sible d'aimer une femme, car elle a la bonté, le caractère et la charité d'un ange, si elle n'en a pas tout-à-fait la figure. Mais on ne peut tout avoir en ce monde. A présent vous savez toute mon histoire. Qu'en pensez-vous?

— Il faut que vous me présentiez à votre femme, Mac Shane.

— Je le ferai avec plaisir. Elle est comme ses culottes de bœuf : c'est du revenez-y. — Mais son cœur est une beauté. — Et vous en direz autant de ses pâtés chauds de bifteck, quand vous en aurez goûté.

CHAPITRE XI.

Dans lequel on trouvera un échange de confidences.

— Et maintenant, O'Donahue, — dit Mac Shane, — si vous n'êtes pas encore las de ma compagnie, j'aimerais à savoir ce que vous avez fait depuis que nous nous sommes quittés. Dites-moi tout ; mais ne soyez pas tout-à-fait

aussi verbeux que je l'ai été, car je crains de vous avoir fatigué.

— Je ne vous cacherai rien, mon cher ami, mais je n'ai pas à vous raconter des aventures aussi merveilleuses que les vôtres, et encore moins un dénouement aussi heureux. J'ai été à Bath, à Cheltenham, à Harrowgate, à Brighton, partout où l'on trouve du monde, et où l'on rencontre des gens qui n'auraient pas l'air de vous reconnaître ailleurs, et d'autres dont vous ne voudriez pas faire votre société dans un autre endroit; j'y ai vu beaucoup de jolies filles, mais ces jolies filles étaient comme moi, presque sans un farthing; et j'en ai vu de laides à qui l'argent ne manquait pas. Je ne pouvais que regarder les premières, et je contais fleurette aux autres. Une ou deux m'ont refusé; et j'aurais pu en épouser sept ou huit; mais lorsque j'étais sur le point d'arriver au but, la vision d'un bel ange qui est maintenant dans le ciel, m'apparaissait, et je n'avais plus ni cœur ni courage pour aller plus loin. Au fait, depuis notre séparation, je puis dire en conscience que je n'ai vu qu'une seule femme qui ait fait quelque impression sur moi, et qui m'ait paru pouvoir remplacer jusqu'à un certain point celle

que j'ai perdue ; et je crois bien l'avoir aussi perdue pour toujours, ainsi autant vaut n'en rien dire de plus. Comme vous le savez, je suis décidé à faire un mariage d'intérêt, mais il semble qu'il y a quelque chose qui s'oppose invariablement à l'exécution de mes désirs, et sur mon honneur, la fortune paraît si déterminée à faire échouer toutes mes tentatives, que je commence à défier sa malice et à y devenir indifférent. Je souffre à présent le mal de la pauvreté, mais il est impossible de dire quels autres maux peuvent m'attendre, si je change de condition, comme disent les dames. Quoi qu'il en soit, une chose bien résolue, c'est que si j'épouse une femme pour son argent, je la traiterai bien, et j'agirai de manière à ce qu'elle ne puisse le découvrir; et comme cela peut ajouter aux difficultés de la position d'un homme qui n'est pas amoureux de sa femme, tout ce que je puis dire, c'est que le capitaine O'Donahue ne se vendra pas bon marché.— C'est bien décidé.

—Et vous avez raison, mon joyau; on ne trouve pas tous les jours de la semaine à ramasser une perle comme vous. Les veuves pourraient vous mettre à l'enchère, car je vous

regarde comme la morale de l'homme et l'honneur de notre vieille Irlande. — Mais, avec votre permission, O'Donahue, et si ce n'est pas un secret, qui était la dame qui a su vous troubler un peu l'imagination, puisqu'elle vous en a fait oublier une autre?

—Je l'ai rencontrée aux lacs du Cumberland, et connaissant quelqu'un de sa société, je fus invité à m'y joindre. Je passai dix jours dans sa compagnie à Windermere, à Ambleside, à Derwentwater et à d'autres endroits. C'était une étrangère et une dame titrée.

— En vérité?

—En vérité; et, comme j'en fus informé par ceux qui étaient avec elle, elle possède de grands biens en Pologne. Elle était dans le fait tout ce que je pouvais désirer, — belle, spirituelle, parlant anglais et plusieurs autres langues, et n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans.

—Et son nom, n'est-il pas permis de vous le demander?

— La princesse Czeranowska.

— Une princesse! Et vous avez eu réellement l'audace de faire l'amour à une princesse?

— Ne suis-je pas Irlandais, Mac Shane? et

une princesse, après tout, est-elle autre chose qu'une femme? Par toutes les puissances du ciel! je ferais l'amour au pape et je l'enlèverais, s'il était fait des mêmes matériaux que la papesse Jeanne.

— Je vous crois, O'Donahue, je vous crois; mais continuez, je vous prie.

— Non seulement je lui fis l'amour, mais tout en lui faisant l'amour, je finis par en prendre terriblement; et je sentis, avant de la quitter, que si j'avais eu dix mille livres de revenu annuel, et qu'elle eût été aussi pauvre que ma chère Judith, elle lui aurait succédé dans mon cœur. C'est la pure vérité. Je crus que je ne pourrais jamais aimer une autre femme, et que mon cœur était devenu aussi insensible que celui d'un prêteur sur gages; mais je reconnus ma méprise quand il était trop tard.

— Et vous voyait-elle des mêmes yeux?

— Je crois pouvoir dire sans vanité que je ne lui étais pas indifférent. Je restai cinq minutes tête à tête avec elle avant notre séparation, et je saisis cette occasion pour lui dire combien je souffrais de la quitter; et pour cette fois c'était la vérité, car la voix me manquait

presque en lui parlant ainsi. Je suis convaincu que mes traits exprimaient la sincérité et qu'elle s'en aperçut; et elle me répondit : — Si ce que vous dites est vrai, nous nous reverrons l'hiver prochain à Saint-Pétersbourg. Adieu, je vous y attendrai.

— C'était vous dire : Dans tous les cas, venez-y.

— Sans doute. Je lui bégayai ma détermination de m'y rendre, mais je sentais que l'état de mes finances rendait ce voyage impossible. Ce fut donc la fin de cette affaire. — Par toutes mes espérances de salut, j'irais non seulement à Saint-Pétersbourg, mais je ferais le tour du monde, et j'irais ensuite au pôle arctique, seulement pour la voir encore une fois, si j'en avais le moyen.

— Vous êtes bien malade, O'Donahue : plus de cœur et point d'argent. Mais c'est ce qui se voit souvent dans le monde. Quand j'étais enfant, les fruits les plus beaux et les plus mûrs étaient toujours au haut du mur et hors de ma portée. — Viendrai-je vous prendre demain matin pour vous présenter à mistress Mac Shane?

— Je serai charmé de vous voir, ainsi que

votre bonne femme, Mac Shane. — Je vous souhaite bonheur et santé. — Attendez! je vais sonner mon petit factotum pour qu'il vous ouvre la porte.

— A propos, ce jeune drôle a l'air intelligent. Son œil brille comme celui d'un faucon. Où l'avez-vous ramassé?

— Dans le parc de Saint-James.

— C'est un singulier endroit pour prendre un domestique.

— Vous rappelez-vous Rushbrook qui servait dans ma compagnie?

— Sans doute. — C'était votre meilleur soldat et un excellent pourvoyeur.

— C'est son fils.

— Et maintenant que j'y pense, je trouve qu'il lui ressemble. Cependant il est un peu mieux.

O'Donahue fit alors à son ami le récit de sa rencontre avec Joé, et ils se séparèrent.

Le lendemain, à peu près vers la même heure, Mac Shane arriva chez O'Donahue, qu'il trouva habillé et prêt à sortir avec lui.

— Maintenant, O'Donahue, ne soyez pas si pressé d'aller voir mistress Mac Shane; car j'ai à vous dire quelque chose qui lui donnera

peut-être à vos yeux plus de beauté que vous ne lui en auriez trouvé à la première vue. Reprenez votre chaise, ne mettez pas encore vos gants, et écoutez le récit d'une petite conversation que nous eûmes ensemble hier soir, avant de tomber dans les bras de Morphée. Je passerai par-dessus toutes les questions qu'elle me fit sur vous, et tous les éloges dont je vous comblai; car si je vous les disais, je vous ferais rougir, tout Irlandais que vous êtes. Enfin, elle me dit que vous m'aviez donné une grande preuve d'amitié en me prêtant de l'argent, et qu'elle vous aimait à cause de cela; sur quoi je lui répondis que j'étais bien fâché de vous voir dans l'affliction et véritablement malheureux. En femme qu'elle est, elle me demanda pourquoi. Je lui dis que c'était une affaire d'amour, et que le récit en serait bien long, comme si j'eusse eu envie de dormir. Elle n'en devint que plus curieuse, et pour la contenter, je ne m'endormis pas, et je lui racontai tout ce que vous m'aviez dit, en ajoutant que l'hiver arrivait, et que vous n'aviez pas le moyen d'aller à votre rendez-vous. Et que croyez-vous que me dit alors la bonne âme? — Eh bien, Mac Shane, — me dit-elle, — si vous m'aimez, et si

vous avez de la reconnaissance pour le service que votre ami vous a rendu, vous lui porterez demain assez d'argent et plus qu'il ne lui en faut pour faire ce qu'il désire. S'il se marie, il vous le rendra, et dans le cas contraire, cet argent ne nous fera pas faute. — C'est une grande bonté de votre part, ma chère, — répondis-je; — mais consentiriez-vous à une autre chose? car cette affaire peut avoir ses difficultés, et il peut avoir besoin de moi, — consentiriez-vous à ce que je partisse avec lui? — Car, voyez-vous, O'Donahue, je me suis mis dans la tête que je pourrais vous être très utile, et d'ailleurs j'aimerais à faire cette excursion, par forme de changement. — Ne pourrait-il se passer de vous? — demanda-t-elle d'un ton grave. — Je ne le crois pas, — répondis-je; — et quoique je me crusse caserné pour la vie, et que j'espérasse ne jamais vous quitter, cependant, par affection pour ce pauvre diable, qui a été si généreux envers moi, je..... — Et combien de temps seriez-vous absents? — Oh! deux mois tout au plus : on ne peut pourtant en fixer exactement le terme! — Je n'aime pas cette partie de l'affaire; mais si cela est nécessaire, comme vous le dites, il ne faut pas faire

les choses à demi. — Et elle soupira profondément, la bonne âme. — En ce cas, m'écriai-je, — je n'irai point. — Vous irez, — repritelle; — je crois que c'est votre devoir, et par conséquent il faut que vous l'accompagniez. — Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma chère; mais n'en parlons plus jusqu'à demain. — Ce matin, elle me dit qu'elle était bien décidée, et que je partirais avec vous. Et, allant à son secrétaire, elle y prit trois cents livres en or et en billets de banque, et me les remit en me disant que si cela ne suffisait pas, nous n'aurions qu'à lui écrire, et qu'elle nous en enverrait davantage. — Voici l'argent, O'Donahue. — N'est-ce pas un bijou de femme?

— Oui, Mac Shane, un vrai bijou; non parce qu'elle me donne de l'argent, mais parce que son cœur est bien placé et le sera toujours. — Mais réellement je n'aime pas l'idée de vous emmener avec moi.

— Peut-être parce que vous ne croyez pas que je puisse vous être utile.

— Pardonnez-moi, je n'en doute nullement, quoique pour le présent je ne voie pas trop comment.

— Mais moi je le vois, car j'y ai beaucoup

réfléchi; et si vous ne me prenez pas avec vous, je regarderai cela comme un crime de lèse-amitié. D'ailleurs j'ai besoin d'un peu de variété : il faut s'habituer peu à peu au bonheur domestique.

— Soit! La seule chose que je craigne, c'est de causer de la peine à votre excellente femme.

— Elle ne manque pas de besogne, et cela chasse les soucis; d'ailleurs, songez au plaisir qu'elle aura quand nous reviendrons.

— J'oubliais cela. Eh bien, si cela vous convient, nous partirons, et j'irai présenter à mistress Mac Shane mes respects et mes remerciements.

— Partons donc.

Le capitaine O'Donahue trouva mistress Mac Shane fort occupée à servir ses pratiques. C'était, comme le major l'avait dit, une femme de bonne mine, quoique ayant un peu trop d'embonpoint; mais toute sa physionomie portait tellement l'empreinte de l'amabilité, de la franchise et de la bonté, qu'il était impossible de ne pas prendre intérêt à elle. Ils dînèrent tous trois ensemble. O'Donahue gagna complétement ses bonnes grâces, et il fut convenu que la semaine suivante il s'embarquerait avec

le major pour Hambourg, d'où ils se rendraient à Saint-Pétersbourg. Joé devait lessuivre pour les servir.

CHAPITRE XII.

Voyage sur mer, pour aller, comme autrefois, chercher une femme.

La première mesure que prit O'Donahue fut d'obtenir un passeport pour lui et ses compagnons de voyage. Mais ici il y eut une difficulté, Mac Shane ayant déclaré qu'il voulait partir, non comme officier, mais comme domestique de son ami, et prétendant qu'il pourrait, sous ce déguisement, lui être plus utile et contribuer à lui donner un air de plus d'importance. O'Donahue fit tous ses efforts pour l'en détourner, mais inutilement. Après une longue résistance, il finit par y consentir, et le passeport fut pris en conséquence.

Par saint Patrice! pensa O'Donahue, il me faut quelques lettres de recommandation, —

au moins une pour l'ambassadeur d'Angleterre. — Comment m'arrangerai-je? voyons! — Eh bien, j'irai au quartier-général.

Il s'y rendit sur-le-champ, et suivant l'usage de ce département, il fut admis de suite en présence du commandant général des forces de terre. O'Donahue lui dit qu'il allait partir pour une mission secrète en Russie, et qu'il désirait avoir quelques lettres de recommandation. Son Altesse Royale lui fit observer avec raison que c'était l'autorité qui l'avait chargé d'une mission secrète qui devait lui fournir les lettres qui pouvaient lui être utiles pour la remplir, et lui demanda ensuite quel était son grade dans l'armée, dans quel corps il avait servi, etc. O'Donahue répondit à toutes ces questions d'une manière satisfaisante, et qui convainquit Son Altesse Royale qu'il parlait à un officier de mérite. Le duc lui dit ensuite qu'il était surpris de ne pas avoir entendu parler de cette mission secrète; et O'Donahue, se trou- [illegible] forcé dans ses retranchements, lui dit : — Votre Al[illegible]se Royale fait une légère méprise sur cette mission secrète; elle n'est pas pour le service du gouvernement, mais pour le mien. J'ai besoin de voir à Saint-Pétersbourg une dame de

haut rang, et ce n'est qu'à l'aide de lettres de recommandation que je puis espérer de la rencontrer dans les cercles de la première société. Ayant servi mon pays avec bravoure et fidélité, j'ose me flatter que vous m'accorderez cette faveur.

Le duc sourit, et ne voyant aucune raison pour la lui refuser, il fit, avec sa bonté ordinaire, préparer deux ou trois lettres qu'il lui remit, en lui souhaitant du succès dans ses projets. O'Donahue lui fit ses remerciements, et le quitta, enchanté d'avoir réussi dans une tentative qu'on aurait pu taxer d'impudence.

Ils partirent enfin à bord d'un bâtiment frété pour Hambourg, où ils arrivèrent sans accident, mais non sans avoir cruellement souffert du mal de mer. De là ils allèrent à Lubeck, et ils se rembarquèrent à Travemünde, sur un bâtiment allant à Riga. En y arrivant, ils se logèrent dans un hôtel, et se trouvant dans un pays où l'on ne parlait pas anglais, O'Donahue se rendit chez le consul d'Angleterre, lui dit qu'il allait en mission secrète à Saint-Pétersbourg, et montra pour preuves les lettres que Son Altesse Royale lui avait remises. Cela suffit au consul, qui lui offrit sur-le-champ ses services. Ne

pouvant trouver à Riga un courrier qui sût l'anglais ou le français, le consul se donna toutes les peines possibles pour les aider dans le grand voyage qu'il leur restait à faire. Il leur fit une liste de tous les relais de poste, — du nombre de verstes de l'un à l'autre, — et de la somme qu'ils devraient payer à chacun. Il changea une partie de l'argent d'O'Donahue en papier monnaie russe, et lui donna toutes les instructions qui étaient en son pouvoir. La grande difficulté fut de se procurer une voiture quelconque pour faire ce voyage; enfin ils trouvèrent un vieux cabriolet à quatre roues qui leur parut en état de faire la route, et adressant leurs adieux au consul, ils demandèrent des chevaux de poste et partirent.

— Vous prendrez soin de l'argent, Mac Shane, et vous paierez les postillons, — dit O'Donahue à son ami en lui remettant une poignée de morceaux de papier épais, les uns rouges, les autres bleus, et quelques uns d'un blanc sale.

— Quoi! c'est là de l'argent! — s'écria Mac Shane avec surprise.

— Oui, ce sont des roubles.

— Des roubles? Je voudrais bien savoir quel

nom on leur donnerait en Irlande. On les prendrait pour des billets pour une soupe de charité.

— Peu importe, Mac Shane. — Maintenant il y a deux mots dont le consul m'a dit de faire usage. L'un est *scoro;* il signifie — allez vite! et en le prononçant, vous montrez au postillon un des plus petits de ces morceaux de papier.

— *Scoro!* — C'est un mot que je n'oublierai pas.

— Il faut aussi vous rappeler l'autre, qui est *scoraé.*

— Et que veut-il dire en anglais?

— Il veut dire — allez plus vite! — Et vous lui montrez en même temps un plus grand morceau de papier.

— En ce cas, nous n'avons que faire de *scoro,* *scoraé* vaudra beaucoup mieux. Ne nous encombrons pas la mémoire du premier. Que n'essayons-nous le pouvoir du second sur notre ami à peau d'ours qui nous conduit?

— Volontiers.

Mac Shane leva en l'air un rouble, et cria au postillon *scoraé!* L'homme tourna la tête, sourit, et fouetta ses chevaux jusqu'à ce qu'ils fus-

sent au galop. Alors il tourna encore la tête comme pour leur demander s'ils étaient contents.

— Par toutes les puissances du ciel! — s'écria le major, — *scoraé* n'est pas un sot mot; il nous conduira à Saint-Pétersbourg aussi vite que nous pouvons le désirer.

— Nous voyagerons nuit et jour, — dit O'Donahue, — car nous ne trouverions pas un bon lit sur toute la route.

— Et la victuaille, O'Donahue?

— Nous aurons recours aux signes, c'est notre seul moyen.

Ils n'éprouvèrent aucune difficulté sur ce point, et ils voyagèrent ainsi, de nuit comme de jour, sans parler un mot de la langue du pays, jusqu'à leur arrivée dans la capitale.

A la porte de la ville, on leur demanda leur passeport, après quoi un officier, sortant du corps-de-garde, vint leur dire qu'un Cosaque les accompagnerait. Un Cosaque, ayant une lance aussi longue qu'un sapin, se mit à trotter devant la voiture qui le suivit du même pas.

— Sommes-nous prisonniers? — demanda Mac Shane.

— Je n'en sais rien, mais cela en a l'air, — répondit O'Donahue.

Il n'en était pourtant rien. La voiture entra dans une belle rue, nommée la Perspective de Newsky, s'arrêta à la porte d'un hôtel, et le Cosaque, après avoir parlé au maître de la maison qui venait d'en sortir pour recevoir les voyageurs, retourna sur ses pas.

Faire quatre cent milles en voyageant nuit et jour n'est pas une plaisanterie; nos voyageurs dormirent profondément dans l'appartement spacieux qui leur fut donné, et le lendemain ils formèrent leur établissement. Joé portait une riche livrée, comme une sorte de page, et Mac Shane jouait le rôle de valet lorsque quelqu'un était présent, sans renoncer à sa part de la bouteille, quand ils étaient seuls.

Deux jours après leur arrivée, le maître de l'hôtel procura à O'Donahue un courrier qui parlait le français et l'anglais aussi bien que le russe, et presque toutes les autres langues. O'Donahue et Mac Shane tinrent un conseil dans lequel il fut résolu de lui donner un superbe uniforme, et ayant loué un équipage pour un mois, le capitaine se trouva en position d'aller présenter ses lettres de créance à

l'ambassadeur d'Angleterre et aux autres personnes pour qui il en avait obtenu.

CHAPITRE XIII.

Dans lequel on trouvera quelques informations sur la ville de Saint-Pétersbourg.

Moyennant trois cents roubles par mois, O'Donahue s'était procuré un droski d'une grande beauté. Le cheval de brancard était un excellent trotteur; l'autre était un superbe animal, faisant à chaque pas des courbettes, baissant de temps en temps la tête jusqu'à ce qu'elle touchât presque son genou, et la relevant ensuite avec fierté. Il faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Son cocher, dont le nom était Athénasis, avait la plus grande barbe de Saint-Pétersbourg; Joé était le plus petit tigre, et Dimitri le plus grand et le plus beau *yager* (1) qu'on eût vus dans cette ville. Au to-

---

(1) Chasseur. — Note du traducteur.

tal, le capitaine O'Donahue avait bien dépensé son argent; et par une belle matinée, il sortit pour aller présenter ses lettres de recommandation. Quoiqu'elles fussent très courtes, il suffisait qu'elles eussent été écrites par un personnage aussi distingué que Son Altesse Royale, pour assurer au porteur le meilleur accueil. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Saint-H—, le pria sur-le-champ de regarder sa maison comme la sienne, et l'invita à dîner pour le lendemain, en lui offrant de le présenter à l'empereur à son premier lever. O'Donahue se retira, enchanté de ce premier succès, et se fit ensuite conduire chez la princesse Woronsoff, chez le comte Nesselrode et chez le prince Gallitzin, et partout il fut également bien reçu. Il se promena alors dans son bel équipage, pendant une couple d'heures sur les quais de Russie et d'Angleterre, et dans les plus belles rues de la ville, et rentra enfin dans l'hôtel où il logeait.

— Je suis très fâché, — dit O'Donahue à son ami, après lui avoir fait la relation détaillée de toutes ses visites, — je suis très fâché d'avoir cédé à votre fantaisie de vous faire désigner sur le passeport comme mon valet. Vous au-

riez joui des mêmes agréments que je trouverai probablement ici, et vous auriez été à la place qui vous convient dans la société.

— Et moi, je n'en suis nullement fâché, O'Donahue, et je vous dirai pourquoi. J'aurais eu ici beaucoup d'agréments; je n'en doute pas, mais j'en aurais trop joui. Et après avoir dîné avec des ambassadeurs, des princes, des comtes, et d'autres grands personnages, me serais-je trouvé content et confortable quand je serai de retour près de mistress Mac Shane dans une boutique de traiteur? Non, non ; à peine y suis-je encore habitué, et si je buvais du champagne et que je mangeasse des ragoûts français avec la noblesse russe pendant trois ou quatre mois, dansant peut-être avec des princesses, et parlant à l'oreille à des duchesses, ne regarderais-je pas avec mépris un pâté chaud de bifteck, et la pauvre mistress Mac Shane, avec son sourire plein de bonté, ne me paraîtrait-elle par deux fois plus grosse? Non, non, je suis mieux comme je suis, et j'ai agi sagement, quoique ce soit moi qui le dise.

— Peut-être avez-vous raison, Mac Shane; et pourtant je n'aime pas à dépenser ainsi votre argent sans que vous en ayez au moins votre part.

— Ma part ! — En supposant que je fusse venu ici pour mon propre compte, O'Donahue, où en serais-je? Je n'aurais pu m'armer de votre aimable impudence pour obtenir des lettres de recommandation; je n'aurais pas fait un si brillant étalage, et si je l'avais fait, je n'y aurais pas si bien convenu. J'aurais été stupide comme un hibou, et j'aurais fait toute la journée ce que j'ai fait toute cette matinée, faute d'avoir votre compagnie, — regardé un des ponts flottants sur la rivière, et craché dans l'eau pour payer mon petit tribut à la Baltique.

— Je suis fâché que vous ne vous soyez pas mieux amusé.

— Je me suis amusé, car j'ai pensé à la figure de bonne humeur de mistress Mac Shane, ce qui était beaucoup mieux que d'être en grande société, et de l'oublier entièrement. Laissez-moi le soin de m'amuser à ma manière, O'Donahue, c'est tout ce que je désire. — Je suppose que, dans toutes vos visites, vous n'avez rien appris de votre princesse polonaise?

— Non, sans doute. Il faudra quelque tact pour trouver l'occasion d'amener son nom dans la conversation. Il faut que ce soit comme par hasard.

— Demanderai-je à Dimitri si elle est de sa connaissance ?

— De sa connaissance !

— Je n'entends pas de sa connaissance intime. Je veux dire s'il sait quelle est sa famille et où elle demeure.

— Non, Mac Shane, je crois qu'il vaut mieux n'en rien faire : nous ne connaissons pas encore suffisamment cet homme. — Je dîne demain chez l'ambassadeur, et la compagnie sera nombreuse.

Dans le cours de cette journée, il fut invité à des soirées chez le prince Gallitzin et chez la princesse Woronzoff.

— L'affaire va bien, — dit Mac Shane ; — vous ne pouvez manquer de voir la dame de vos pensées à l'une ou à l'autre de ces assemblées.

— C'est ce que j'espère, répondit O'Donahue ; — et dans le cas contraire, je prendrai des informations dès que j'aurai formé quelque intimité. Mais il faut d'abord connaître le pays.

O'Donahue dîna chez l'ambassadeur, se rendit aux autres invitations, et ne vit nulle part l'objet de ses recherches. Étant bon musicien, il était très recherché dans une société pas-

sionnée pour la musique comme celle de Saint-Pétersbourg. L'empereur était encore à sonpalais de plaisance, et O'Donahue avait déjà passé plus de quinze jours dans la capitale, sans que l'ambassadeur eût trouvé l'occasion de le présenter à la cour.

Dimitri,—c'était le nom du courrier qu'O'Donahue avait pris à son service, — était un homme plein d'adresse et d'intelligence, et comme il vit qu'O'Donahue avait toute la libéralité d'un Irlandais, et était sous tous les rapports un maître très indulgent, il prit bientôt ses intérêts à cœur. Il est possible que l'intimité particulière que Dimitri avait remarquée entre O'Donahue et Mac Shane, qu'il regardait comme un valet, eût contribué à lui donner une bonne opinion du premier ; car la réserve hautaine que maintiennent les Anglais à l'égard des personnes qui sont à leur service déplaît souverainement aux domestiques sur le continent; car ceux-ci, lorsqu'on tolère leur familiarité, non seulement servent avec plus de fidélité, mais se contentent de gages plus modérés. Dimitri parlait assez bien l'anglais et le français, et parfaitement l'allemand et le russe. Il était né en Russie et avait été élevé

dans l'hôpital des enfants trouvés de Moscou; par conséquent il n'était pas serf. Il devint bientôt intime avec Mac Shane, et dès que celui-ci se fut assuré qu'il n'avait aucune intention de les tromper, il fut satisfait et le traita avec cordialité.

— Recommandez à votre maître, — lui dit un jour Dimitri, — de ne jamais donner son opinion sur les affaires politiques en présence de qui que ce soit, sans quoi le gouvernement en sera informé, et il lui deviendra suspect. Tous les domestiques, tous les courriers, sont à la solde de la police, et il en est de même d'une personne sur trois qu'on rencontre.

— En ce cas, il est assez probable que vous êtes vous-même un agent de la police.

— Je le suis — répondit Dimitri avec sang-froid; — et c'est tant mieux pour votre maître. D'ici à quelques jours, on me demandera mon rapport sur lui, et je ne manquerai pas de le faire.

— Et que vous demandera-t-on?

— Qui il est, et ce qu'il est dans son pays; — s'il appartient à une famille distinguée; — — s'il a énoncé des opinions politiques; — si j'ai découvert le véritable motif de son voyage ici.

— Et que répondrez-vous à tout cela?

— Je le sais à peine. Je voudrais savoir ce qu'il désirerait que je répondisse, car j'ai une grande affection pour votre maître; c'est la vérité. — Peut-être pourrez-vous me le dire?

— Dans le fait, personne ne peut le connaître mieux que moi. Voyons! D'abord il n'existe pas une meilleure famille que la sienne en Irlande, ni en Angleterre, car il est issu de sang royal, c'est une chose certaine.

— Que me dites-vous là? — s'écria Dimitri.

— Ce qui est aussi vrai que je suis assis sur ce vieux fauteuil. N'a-t-il pas apporté des lettres du frère du roi d'Angleterre? Cela compte-t-il pour rien dans votre pays, ou n'estimez-vous les hommes que par la longueur de leur barbe?

— On estime ici les hommes par leur grade comme officiers, et non par leur titres. On fait plus de cas d'un général que d'un prince.

— J'en suis charmé, car en ce cas, je suis quelqu'un ici.

— Vous?

— Je veux dire mon maître, car il est officier, bon officier.

—Cela peut être; mais vous aviez l'air de par-

ler de vous,—dit Dimitri en riant.—Or, mon bon ami, on ne fait pas plus de cas d'un valet à Saint-Pétersbourg, quel que soit son maître, que d'un des *mujiks* qui balaient les rues.—Eh bien, je sais donc que notre maître est un officier de haut rang. Quant à ses opinions politiques, il n'en a jamais énoncé aucune en ma présence, si ce n'est un sentiment d'admiration pour cette ville, et comme de raison pour l'empereur.

— Très décidément; et pour l'impératrice.

— Cela n'est pas nécessaire—dit Dimitri, riant encore;—on se dispense d'admirer l'impératrice.

— Mais il admire le gouvernement et les lois de ce pays, et vous pouvez ajouter, mon bon ami, l'armée et la marine. — Par toutes les puissances du ciel! il est tout cousu d'admiration, vous pouvez en croire ma parole.

—Je vous crois. Mais il y a une autre question à laquelle il faut répondre. — Pourquoi est-il venu ici? Quelle affaire l'a amené dans ce pays?

— L'envie de le voir, de dépenser son argent, de présenter ses lettres de recommandation et de s'amuser. — Mais le gosier se dessèche à

force de parler. Faites-nous apporter une bouteille de champagne, Dimitri; nous nous humecterons le palais avant de continuer notre conversation.

— Du champagne! Votre maître le paiera-t-il?

— Sans contredit, et il serait fort mécontent s'il pensait que je ne demande pas tout ce qu'il me faut pour être confortable. Dites-leur de l'inscrire sur le mémoire comme m'ayant été fourni, et ils peuvent demander à mon maître s'il le trouve mauvais.

Dimitri alla ordonner le champagne, et dès qu'ils en eurent bu chacun un verre, il reprit la parole.

— Votre maître est le plus libéral des maîtres, et je voudrais le servir toute ma vie. Mais vous devez sentir que les motifs que vous me donnez de son voyage ici sont les mêmes que donnent tous les voyageurs, et surtout ceux qui viennent comme espions, — comme émissaires secrets, — comme agents pour fomenter une insurrection. Cette réponse est regardée par la police comme n'en étant pas une, quoiqu'elle soit souvent la vérité, et elle cherchera à découvrir si elle est vraie ou non.

— Quel autre motif un homme comme lui peut-il avoir pour être venu ici ? Il n'a pas dessein de se salir les mains par quelque spéculation, par de l'espionnage ou quelque autre vilenie semblable.

— Je ne dis pas cela ; mais le fait que le frère du roi lui a donné des lettres de recommandation, peut le rendre suspect.

— Du diable! Dans notre pays cela ferait seulement soupçonner qu'il est un véritable gentleman.

— Vous ne connaissez rien à celui-ci.

— Non ! il passe ma compréhension, c'est un fait. Ainsi, remplissons nos verres. J'espère que ce n'est pas un acte de trahison ; mais quand c'en serait un, je ne saurais qu'y faire. — Buvons! — A présent, mon bon ami Dimitri.....

— Un instant, — dit le courrier en se levant pour fermer la porte; — à présent, vous pouvez parler.

— Je voulais seulement vous dire que je n'ai pas encore vu une seule belle femme dans votre belle ville. — Je parle très sérieusement.

— Il y a en cela plus de vérité que de trahison. Nous avons pourtant de belles femmes dans les classes supérieures.

— On doit l'espérer, car il paraît qu'elles ont accaparé toute la beauté du pays.

— Nous avons de très belles femmes en Pologne.

— Que n'en amenez-vous ici quelques unes?

— Il y a en ce moment à Saint-Pétersbourg beaucoup de grandes dames polonaises.

— En ce cas, allez demander une seconde bouteille, et nous boirons à leur santé.

La seconde bouteille arriva, et Mac Shane, qui avait bu sa bonne part de la première, devint moins circonspect.

— Vous disiez, Dimitri, que vous aviez à Saint-Pétersbourg beaucoup de grandes dames polonaises. Avez-vous jamais entendu parler d'une princesse Czertowiska? — Je crois que c'est son nom.

— Czeranowska, voulez-vous dire. — Je la connais fort bien. J'ai servi dans sa famille il y a quelques années, quand le vieux prince vivait encore. Mais où l'avez-vous vue?

— En Angleterre.

— Cela est assez probable, car elle vient de voyager avec son oncle.

— Est-elle à présent à Saint-Pétersbourg?

— Je le crois. — Pourquoi désirez-vous le savoir?

— Moi ! ce n'est qu'une question comme tant d'autres.

— Mac Shanowich, — car c'était ainsi que Dimitri nommait familièrement Mac Shane, — je soupçonne cette princesse Czeranowska d'avoir quelque rapport avec le voyage de votre maître. Cela n'est-il pas vrai ? — Avouez-le-moi, — j'en suis sûr.

— En ce cas, vous en savez plus que moi, car je ne suis pas le dépositaire de tous les secrets de mon maître. Tout ce que je sais, c'est qu'il l'a vue en Angleterre, et elle m'a paru fort belle.

— Et à lui aussi?

— Cela peut être; et entre nous, j'ai dans l'idée qu'il en était un peu épris. — Mais songez bien que ce n'est que mon opinion.

— Vous a-t-il parlé d'elle depuis son arrivée ici ?

— Une seule fois, — dans les premiers jours. — Comme je l'aidais à passer son habit, il me dit qu'il était curieux de voir si toutes les dames étaient aussi belles ici que la princesse que nous avions vue dans le Cumberland.

— Si je croyais que cela lui fît plaisir, je prendrais des informations à ce sujet, et je sau-

rais bientôt ce qu'elle est, ce qu'elle fait ; sans cela, je ne m'en donnerai pas la peine.

— Donnez-moi la main, Dimitri. — Me promettez-vous de servir fidèlement mon maître, si je vous dis tout ce que je sais de cette affaire ?

— Par le bienheureux saint Nicolas, je vous le promets, Mac Shanowich ; vous pouvez vous fier à moi.

—Eh bien, je suis convaincu que mon maître a de l'amour pour elle par-dessus les oreilles, et que ce n'est que pour elle qu'il est venu ici.

— Je suis charmé que vous me l'ayez dit. — Cela satisfera la police.

— La police! meurtre et guet-apens! — Avez-vous dessein de le trahir, misérable?

— Certainement non. Je ne dirai pas de qui il est amoureux ; mais je dirai que c'est l'amour qui l'a fait venir ici. Cela satisfera la police. Elle ne craint pas un homme qui est amoureux, et elle ne fera pas épier ses démarches. Soyez sûr que je ne puis rendre un meilleur service à notre maître.

— Bien; vous avez peut-être raison. — Je suis las de ce champagne, Dimitri. Demandez une bouteille de bourgogne. — Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je sais ce que je fais.

Mon maître dîne en ville tous les jours, et il veut que je boive pour l'honneur de la maison.

— C'est le meilleur des maîtres, — répondit Dimitri, qui commençait déjà à sentir l'effet des deux premières bouteilles.

Dès que la troisième eut été entamée, Mac Shane reprit la parole :

— Je vous ai fait connaître mon opinion, Dimitri, et j'ajouterai que si mon maître est venu ici par amour pour cette princesse, comme je suis très porté à le croire, et qu'il réussisse à obtenir sa main, ce sera une bonne journée pour vous et pour moi; car il est généreux comme le jour, et l'argent ne lui manque pas.
— Savez-vous qui elle est?

— Bien sûrement. Elle est fille unique du feu prince Czeranowski, et elle est maintenant en quelque sorte sous la tutelle et la protection de l'empereur. C'est une riche héritière. Elle a recueilli tous les biens de son père, excepté un domaine qu'il a légué pour fonder un hôpital à Varsovie. On suppose que l'empereur la mariera à un de ses généraux. Elle habite le palais, et est demoiselle d'honneur de l'impératrice.

— *Whew!* siffla Mac Shane, en retirant son haleine. — Il y aura des difficultés.

— Je le crois aussi, — dit Dimitri d'un ton grave.

— Il faut qu'il l'enlève, — dit Mac Shane, après un moment de réflexion. — Mais comment s'y prendra-t-il pour la voir ?

— Quant à la voir et à lui parler dans le palais, ce n'est pas l'usage dans ce pays, mais il peut la rencontrer ailleurs.

— Sans doute; — à une soirée, à un bal.

— Non; les hommes et les femmes sont séparés dans la société; il lui pourrait dire un mot ou deux en dansant, mais voilà tout.

— Mais comment donc pourra-t-il lui parler, dans votre maudite ville, si les hommes et les femmes sont toujours à une coudée les uns des autres ?

— Cela doit dépendre d'elle. — Dites-moi, — l'aime-t-elle ?

— C'est une question délicate. Elle ne lui a jamais dit qu'elle l'aimât, — ni à moi non plus; c'est un fait; j'ai pourtant dans l'idée qu'elle le voyait de bon œil.

— En ce cas, tout ce que je puis dire, Mac Shanowich, c'est que votre maître fera bien d'agir avec circonspection. Comme de raison, il ne sait pas ce que vous m'avez dit, mais s'il juge

à propos de me donner sa confiance, je ferai tout au monde pour le servir.

— C'est parler en courrier raisonnable, sensé et intelligent, Dimitri. A présent, finissons notre bouteille, et buvons au succès du capitaine O'Donahue, mort ou vif. — Et maintenant, — s'il plaît aux puces, — je serai endormi dans moins de dix minutes.

CHAPITRE XIV.

O'Donahue va à la cour et fait la cour.

Quand Mac Shane s'éveilla le lendemain, il chercha à se rappeler ce qui s'était passé entre lui et Dimitri, et il ne se sentit pas bien sûr de ne pas avoir eu en lui trop de confiance. — Je crois pourtant, — se dit-il, — qu'il ne s'est agi que de *si*, — sans doute *si* O'Donahue était amoureux de la princesse; *si* la princesse répondait à son affection; — oui, oui, tout a roulé sur des *si*. Quoi qu'il en soit, il faut que j'informe O'Donahue de ce qui s'est passé.

Mac Shane exécuta son projet, et après un moment de réflexion, son ami lui répondit : — Eh bien, Mac Shane, tout est peut-être pour le mieux, il fallait me fier à quelqu'un, et la difficulté aurait été de savoir à qui me fier, car il paraît que presque tout le monde est agent de police. D'ailleurs, je crois que Dimitri est honnête, et je m'arrangerai de manière à ce qu'il soit de son intérêt de l'être.

— Il ne m'aurait pas dit qu'il était à la solde de la police, s'il eût voulu nous trahir.

— Rien n'est plus probable, et au total je crois que nous ne pouvons mieux faire que de lui donner notre confiance. — Mais nous allons un peu trop vite; qui sait quel sens elle attachait à ce qu'elle m'a dit quand nous nous sommes quittés? et si elle y attachait celui que j'aime à y supposer, qui sait si elle n'a pas changé d'avis depuis ce temps?

— On a vu de pareilles choses, O'Donahue, c'est un fait.

— Et il en sera de même tant que le monde durera. Quoi qu'il en soit, je dois être présenté demain à l'empereur, — je la verrai peut-être. Je suis charmé d'avoir été prévenu de cette possibilité; je me tiendrai sur mes gardes.

— Et que dirai-je à Dimitri?

— Dites-lui que vous m'avez appris quelles fonctions elle remplit à la cour, et que je vous ai seulement répondu que je serai charmé de la revoir.

— Exactement; la porte ne sera ni ouverte, ni fermée, comme on dit.

Le lendemain, O'Donahue, en grand uniforme, se rendit à l'hôtel de l'ambassadeur, pour l'accompagner au palais d'Annishkoff, où il devait être présenté à l'empereur. O'Donahue fut accueilli de la manière la plus gracieuse. L'empereur fit un pas à sa rencontre, lui demanda des nouvelles de la santé de Son Altesse Royale le commandant en chef, et lui fit quelques questions sur les campagnes qu'il avait faites, etc. Enfin il lui dit que l'impératrice serait charmée de faire sa connaissance, et qu'il espérait le voir faire un long séjour à Saint-Pétersbourg.

Les battements du pouls d'O'Donahue redoublèrent quand il suivit l'ambassadeur dans les appartements de l'impératrice. Il n'avait pas attendu plus de cinq minutes dans un salon en causant avec l'ambassadeur, quand les deux battants d'une porte s'ouvrirent, et il y vit entrer l'impératrice, accompagnée de son cham-

bellan, et suivie des dames de sa chambre et de ses demoiselles d'honneur. O'Donahue avait résolu de ne pas permettre à ses yeux de se fixer sur un autre objet que l'impératrice, avant que la cérémonie de sa présentation fût terminée. Dès qu'il lui eut baisé la main, et qu'il eut répondu à quelques questions qu'elle lui fit avec bonté, il se retira pour faire place à d'autres. Alors, pour la première fois, il se hasarda à jeter les yeux sur le groupe de dames qui était derrière l'impératrice. Celles qu'il aperçut au premier rang lui étaient inconnues, mais enfin, il reconnut derrière les autres la princesse Czeranowska, qui causait d'un air enjoué avec une autre dame. Un moment après, elle fit un mouvement et leurs yeux se rencontrèrent. La princesse ne put le voir sans tressaillir, et elle appuya une main sur sa poitrine, comme si elle eût perdu la respiration; cependant elle se remit sur-le-champ, jeta un second coup d'œil sur O'Donahue, que ce regard assura qu'elle le voyait avec plaisir. Dix minutes après, l'ambassadeur fit un signe à O'Donahue, et ils quittèrent ensemble le palais.

— Je l'ai vue, Mac-Shane! — s'écria-t-il en rentrant. — Elle est plus belle que jamais; je

l'aime cent fois davantage; mais que vais-je faire à présent?

— C'est la difficulté, — répondit Mac Shane.

— Eh bien, parlerai-je à Dimitri, ou garderai-je le silence, et y réfléchirai-je pendant que vous dînerez chez l'ambassadeur?

— Je ne puis dîner en ville aujourd'hui, Mac Shane. Je vais écrire pour m'excuser.

— A présent, je crois que vous voilà pris tout de bon. — Quant à moi, l'amour ne m'a jamais ôté l'appétit. Au contraire, c'est mon appétit qui m'a donné de l'amour.

— Je voudrais qu'elle ne fût pas princesse, — dit O'Donahue en se jetant sur son sofa.

— Princesse! — répéta Mac Shane; — ce n'est rien du tout ici. On peut aspirer à une princesse. Si elle était *général*, il faudrait y renoncer. Le rang militaire est tout dans ce pays, comme dit Dimitri.

— C'est un ange! — dit O'Donahue en soupirant.

— C'est un rang dans le ciel, mais il compte pour rien à Pétersbourg. Dimitri m'a dit qu'on a ici des généraux *civils*, ce que je regarde comme un grand perfectionnement de notre état-ma-

jor; car du diable si jamais j'ai eu le plaisir de servir sous un général civil.

— Que ferai-je? — dit O'Donahue en se préparant à écrire son billet à l'ambassadeur.

— Vous dînerez; vous boirez une bouteille de champagne, et ensuite nous causerons de cette affaire. Donnez-moi ce billet; je chargerai Dimitri de le porter, et je commanderai votre dîner.

L'avis de Mac Shane n'était pas mauvais, et O'Donahue le suivit. Il venait de finir de dîner, et il était assis au coin du feu avec son ami, quand on frappa à la porte de l'hôtel. On appela Mac Shane; il descendit, et remonta bientôt en disant: — Il y a en bas un petit drôle qui demande à vous parler, et qui ne veut pas donner son message. C'est un singulier petit corps, et qui n'a pas mauvaise mine, quoiqu'il ait sur la tête une espèce de bonnet en forme de traversin, et qu'il ne soit pas lui-même plus haut qu'un oreiller. Un pigeon perché sur son épaule pourrait ramasser des pois dans ses souliers. Il marche avec la fierté d'un grenadier, et par toutes les puissances du ciel, un bonnet de grenadier pourrait lui servir d'éteignoir. — Le ferai-je entrer?

— Très certainement.

Le lecteur peut ne pas savoir qu'il y a peu d'endroits dans le monde où il y ait un si grand nombre de nains qu'à Saint-Pétersbourg. Il s'y trouve à peine un hôtel appartenant à une noble famille où l'on n'en voie un ou deux, et quelquefois davantage. On les traite avec beaucoup de bonté; et par l'extérieur et le caractère, ils sont fort supérieurs aux nains qu'on rencontre partout ailleurs. Un être de cette race lilliputienne se présenta en ce moment. Il portait un costume turc, et était beau et bien fait. Il parlait assez bien le français pour demander s'il parlait au capitaine O'Donahue. La réponse ayant été affirmative, il lui remit un petit billet, et s'assit sur le sofa, sans en demander ni en attendre la permission. O'Donahue ouvrit le billet; il était fort court :

« Comme je sais que vous ne pouvez avoir » aucune communication avec moi, je vous » écris pour vous dire que je vous sais bon gré » d'avoir tenu votre promesse. Vous recevrez » de mes nouvelles aussitôt que je saurai où » je pourrai vous voir. En attendant soyez » circonspect. Vous pouvez vous fier au por- » teur; il m'appartient. »

O'Donahue pressa le billet sur ses lèvres, et s'assit pour y répondre. Sans donner au lecteur le contenu de la réponse, nous lui dirons que la princesse en fut contente, ainsi que du rapport que lui fit son petit messager de ce que le capitaine avait fait après avoir lu son billet.

Deux ou trois jours après, O'Donahue reçut un billet d'une veuve allemande, une comtesse Erhausen, l'invitant particulièrement à se trouver chez elle le lendemain à trois heures après midi. Comme il n'avait pas encore été présenté à la comtesse, quoiqu'il eût souvent entendu parler d'elle dans la première société, il pensa qu'il était possible que cette invitation eût quelque rapport à la princesse Czeranowska, et il fut très exact au rendez-vous. En y arrivant il vit qu'il ne s'était pas trompé, car il trouva dans le salon la princesse assise sur le sofa avec la comtesse Erhausen, jeune et jolie femme, qui paraissait à peine vingt-cinq ans. La princesse se leva pour saluer le capitaine, et lui présenta ensuite la comtesse comme sa cousine-germaine. Quelques minutes après, la jeune veuve se retira, et les laissa en tête à tête. O'Donahue profita de cette occasion pour dévoiler les véritables sentiments de son cœur.

— Vous avez fait un long voyage pour me voir, capitaine O'Donahue, — lui dit-elle; — et je dois en être reconnaissante. Je suis réellement charmée de renouer connaissance avec vous.

Cette simple admission ne parut pas suffire au capitaine. Il devint éloquent en plaidant sa cause; dit que ce serait une cruauté de l'avoir fait venir de si loin pour la revoir, si son amour ne devait pas être récompensé. Après une heure d'entretien, il était assis sur le sofa à côté de la princesse, lui tenait une main dans la sienne, et avait un bras passé autour de sa taille svelte. Enfin il fallut qu'il la quittât, mais ils se revirent fréquemment au même endroit, O'Donahue recevant toujours par le petit nain l'indication du jour et de l'heure. Ils se rencontrèrent quelquefois dans la société; mais en public il y avait toujours de la gêne et de la contrainte dans leurs rapports; et quand O'Donahue ne pouvait voir la princesse, son plus grand plaisir était d'aller chez la comtesse Erhausen pour parler d'elle.

— Vous savez, capitaine, — lui dit un jour la comtesse, — qu'il y aura une grande difficulté à vaincre dans cette affaire. La princesse est en quelque sorte pupille de l'empereur,

et l'on dit qu'il a déjà disposé de sa main *in petto.*

— Je le sais, et je ne vois d'autres moyens à prendre que d'enlever la princesse.

— Impossible. Vous ne pourriez sortir de Saint-Pétersbourg sans passeport, et elle ne pourrait quitter le palais plus d'une heure ou deux sans qu'on remarquât son absence. Vous seriez bientôt découverts, et alors vous la perdriez pour toujours.

— Que puis-je donc faire, ma chère dame? invoquerai-je l'indulgence de l'empereur ?

— Cela ne vous servirait à rien. Sa fortune est trop considérable pour qu'il lui permette d'épouser un étranger. Je vais vous dire ce qu'il faut que vous fassiez d'abord.

— Je suis toute attention.

—Il faut que vous me fassiez la cour.—Entendons-nous bien ; je veux dire que vous ayez l'air de me faire la cour, et que vous agissiez de manière à ce que le bruit de notre futur mariage se répande. L'empereur n'interviendra point dans ce cas, et par ce moyen vos véritables projets ne seront pas même soupçonnés. Vous êtes souvent venu ici, et l'on a vu presque tous les jours votre équipage à ma porte. Si l'on ne sup-

pose pas que vous y veniez pour mon compte, on se demandera pourquoi vous y venez, car on ne peut rien tenir secret à Saint-Pétersbourg. Quand on croira que c'est une affaire arrangée entre vous et moi, nous examinerons ce que vous avez à faire. Mon affection pour ma cousine peut seule me faire consentir à cette supercherie, car c'est le seul moyen de lui éviter des malheurs dans l'avenir.

— L'empereur est-il donc si despote sur de pareils points ?

— Il ne faut pas badiner avec un empereur : une pupille de l'empereur est considérée comme sacrée. Si un Russe osait, sans sa permission, en épouser une, il serait probablement envoyé en Sibérie. Peut-être agirait-il différemment envers un Anglais, et une fois marié vous seriez en sûreté, puisque vous pourriez réclamer la protection de votre ambassadeur. Le grand point est de faire croire que vous êtes à la veille d'épouser une autre femme, et alors, le soupçon n'étant pas éveillé, vous pourrez arriver à votre but.

— Il est vrai, madame, que je puis me mettre à l'abri du mécontentement de l'empereur ; mais la princesse, — après notre mariage, —

ne peut-il me la retirer, — l'envoyer en Sibérie pour la punir?

— Par les moyens que je compte employer, j'espère vous mettre tous deux à l'abri de son mécontentement, — du moins, jusqu'à ce que sa colère soit calmée. Quant à moi, tout ce qu'il peut me faire, se borne à m'ordonner de quitter ses États : j'y suis résignée. Pour la princesse, je crois qu'une fois votre épouse, elle n'aurait plus rien à craindre; car alors vous pourriez réclamer la protection de votre ambassadeur pour elle aussi bien que pour vous. — Me comprenez-vous?

— Parfaitement, madame. Agréez tous mes remerciements; je n'agirai désormais que d'après vos avis.

— C'est précisément ce que je désirais vous entendre dire. Et maintenant, capitaine O'Donahue, adieu.

CHAPITRE XV.

Fuite rapide et chaude poursuite.

— Eh bien, — dit Mac Shane, quand O'Donahue l'eut informé de ce qui s'était passé entre lui et la comtesse, — tout paraît bien marcher. Mais, dites-moi, nous fierons-nous à ce Dimitri ! Pouvons-nous nous passer de lui quand viendra l'instant du dénouement? Je ne le crois pas. D'ailleurs, n'est-il pas dangereux de montrer de la méfiance à un homme si adroit et qui a de si bons yeux? Il m'a positivement déclaré son désir de vous servir en toutes choses, cela ne lui donne-t-il pas des droits à votre confiance? Il connaît le nain qui est venu ici tant de fois, et il m'a dit qu'il avait servi avec lui dans la famille Czeranowski. Moi, je serais porté à me fier à lui.

— Je pense de même; mais il ne faut pas tout lui dire.

— Non. Cela serait inutile, car il saura tout sans que nous lui disions rien.

— Eh bien, Mac Shane, faites ce que vous jugerez à propos. — Cependant, en y réfléchissant une seconde fois, attendons que j'en aie parlé demain à la comtesse.

La comtesse, informée de ce projet, alla voir la princesse au palais, et le lendemain matin O'Donahue reçut un billet portant qu'il pouvait se fier à Dimitri. O'Donahue l'envoya chercher, et lui dit qu'il allait lui donner toute sa confiance, s'il lui promettait entière fidélité.

— Je vous comprends, monsieur, et je sais tout ce que vous avez dessein de faire. Il est inutile de me dire rien de plus, jusqu'à ce que vous ayez besoin de mon aide. En attendant, je ne négligerai pas vos intérêts, car j'espère rester avec vous; c'est la seule récompense que je demande des services que je pourrai vous rendre. J'ai seulement une remarque à vous faire, c'est que lorsque vous aurez fixé l'époque de votre départ de Saint-Pétersbourg, il sera nécessaire que vous m'en informiez quelques jours d'avance, afin que je puisse en donner avis.

— En donner avis!

— Oui, monsieur, afin que vous ne puissiez

pas quitter ce pays en y laissant des dettes. Telle est la coutume, et sans trois avis insérés dans la gazette, la police ne vous donnera pas votre passeport.

— Je suis charmé que vous m'en ayez parlé. Vous savez sans doute que je fais la cour à la comtesse Erhausen, et que j'espère quitter Saint-Pétersbourg avec elle, comme mon épouse.

— Je vous comprends, monsieur, et j'aurai soin que ce projet de mariage soit généralement connu.

A ces mots, Dimitri sortit de l'appartement.

L'hiver commença avec une rigueur peu ordinaire. La rivière n'était plus qu'une masse de glace; les ponts flottants avaient été retirés, les montagnes russes devinrent l'amusement général, et les traîneaux galopèrent de tous côtés. Pendant plus d'un mois, O'Donahue continua à feindre de faire la cour à la belle cousine de la princesse; et durant tout ce temps, il ne vit pas une seule fois le véritable objet de son attachement; le nain ne reparut plus dans son hôtel, et la prudence fit cesser toute communication entre les deux amants, sauf un billet envoyé de temps en temps par la princesse à sa cousine. La veuve était riche,

et avait été plus d'une fois pressée de former de nouveaux nœuds, mais elle préférait conserver sa liberté. O'Donahue fut donc regardé comme un homme fortuné, et il en reçut des félicitations. La jeune veuve ne nia le projet d'union que de manière à faire croire qu'elle était certaine. L'équipage d'O'Donahue était sans cesse à sa porte, et l'on croyait que le mariage était sur le point d'avoir lieu, quand O'Donahue se présenta au lever de l'empereur le jour de la fête de saint Nicolas. L'empereur, qui lui avait toujours montré de la bonté, lui dit en passant devant lui : — Eh bien, capitaine O'Donahue, j'entends dire que vous avez dessein de nous enlever une de nos plus belles dames, un des plus grands ornements de notre cour?

— J'espère que j'ai la permission de Votre Majesté pour cela, — répondit O'Donahue en s'inclinant profondément.

— Certainement, et mes vœux sincères pour votre bonheur.

— Je prie Votre Majesté d'en recevoir mes humbles remerciements : mais j'espère que Votre Majesté ne pense pas que j'aie dessein de la transplanter tout-à-fait dans mon pays, et qu'il nous sera permis de passer la plus grande

partie de chaque année dans les domaines de Votre Majesté.

— Rien ne pourra me faire plus de plaisir; et par ce moyen je gagnerai à votre mariage plus que je ne perdrai.

—De par le ciel, je lui rappellerai tout cela un jour ou l'autre,—pensa O'Donahue; —n'a-t-il pas donné son consentement à mon mariage, et ne me permet-il pas de rester dans ce pays?

Tout était prêt alors pour l'exécution du projet. La comtesse annonça qu'elle allait passer quelque temps à sa maison de campagne, qui était à une dizaine de milles de Saint-Pétersbourg, et l'on supposa assez naturellement qu'elle désirait se marier sans aucun apparat, et faire célébrer son mariage à sa campagne. O'Donahue fit annoncer son départ dans la gazette.

La princesse Czeranowska reçut une lettre de la comtesse qui l'engageait à demander à l'impératrice la permission d'aller passer avec elle deux ou trois jours à sa campagne; et comme la comtesse était cousine germaine de la princesse, non seulement l'impératrice y consentit, mais elle lui remit un écrin de bijoux, en lui disant : « C'est un présent de noces que

vous offrirez de notre part à la future épouse ; et vous lui direz qu'elle peut toujours compter sur notre amitié et notre protection, tant qu'elle restera dans ce pays. — Une heure après, O'Donahue fut récompensé de sa longue patience en serrant la belle princesse dans ses bras. Un prêtre avait été averti et envoyé d'avance au château, et à dix heures du matin ils partirent de Saint-Pétersbourg, les deux cousines dans la voiture de la comtesse, et O'Donahue avec Mac Shane, Dimitri et Joé dans le droski. Tout était en règle; O'Donahue avait pris un passeport pour l'Allemagne, ce qui fit courir le bruit que la comtesse s'y rendrait quelques jours après le mariage, quand la princesse serait retournée au palais. La célébration du mariage eut lieu dès qu'ils furent arrivés au château, et O'Donahue se trouva en possession de sa prise. Cependant, pour se mettre en garde contre tout événement, il fut décidé qu'ils partiraient le lendemain pour la frontière. Dimitri avait été de la plus grande utilité; il avait prévu toutes les difficultés et avait complétement prouvé sa fidélité. La séparation des deux cousines fut des plus tendres. — Combien je vous dois, ma chère amie, — dit la princesse,

— que de risques vous courez pour moi ! — Comment braverez-vous le courroux de l'empereur?

—Je m'inquiète fort peu de son courroux je suis femme et je ne suis pas sa sujette. —Mais avant que vous partiez, il faut que vous écriviez tous deux à Saint-Pétersbourg; vous, capitaine, pour rappeler à l'empereur qu'il a donné son consentement à votre mariage, et qu'il vous a exprimé le désir de vous voir rester dans ses domaines; et ajoutez que votre désir bien sincère, s'il veut bien vous le permettre, est d'entrer à son service. — Et vous, ma chère cousine, rappelez à l'impératrice qu'elle a promis sa protection à la nouvelle épouse, et priez-la d'employer ses bons offices pour vous auprès de l'empereur. Moi, je saurai jouer mon rôle; mais, comptez-y bien, on finira par rire de tout ce qui s'est passé.

O'Donahue et sa femme écrivirent leurs lettres, et O'Donahue écrivit aussi à l'ambassadeur d'Angleterre pour l'informer de tout ce qui s'était passé, et lui demander ses bons offices. Dès qu'ils eurent fini leurs lettres, ils les remirent à la comtesse, qui les assura qu'elle ne les ferait partir que lorsqu'il serait trop tard

pour les poursuivre. O'Donahue et la princesse lui firent leurs adieux dans la soirée, en la remerciant de toutes ses bontés, et partirent le lendemain au point du jour.

La voiture qu'ils avaient prise pour leur voyage était ce qu'on appelle une *batarde* allemande, ce qui ressemble beaucoup à une dormeuse, ayant un cabriolet en avant, le tout sans roues, et attaché sur un traîneau. Dans la dormeuse étaient O'Donahue et la princesse, Mac Shane ayant préféré se mettre dans le cabriolet avec Joé, pour ne pas gêner le tête-à-tête des nouveaux mariés, comme un tiers ne peut manquer de le faire. La terre était couverte de plusieurs pieds de neige; mais l'air était sec, et le soleil brillait. La princesse était enveloppée d'un riche manteau d'hermine, et O'Donahue avait aussi pris ses précautions contre le froid. Le cabriolet n'était pas fermé en avant; mais Mac Shane et Joé avaient de grandes bottines de peau d'ours et des manteaux de peau de loup, dont le capuchon leur couvrait le visage, de sorte qu'on ne voyait que le bout de leur nez. Dimitri et le conducteur étaient assis sur le traîneau en avant du cabriolet. Quatre jeunes chevaux pleins de feu trépi-

gnaient d'impatience; le signal fut donné, et ils partirent d'un train à faire seize milles par heure.

— Joé, — dit Mac Shane, — où sont nos fusils, nos pistolets et nos munitions, car nous allons traverser une sorte de pays sauvage, à ce que je crois.

— Je les ai placés moi-même, monsieur, et je puis y mettre la main en un instant. Les fusils sont derrière nous, vos pistolets sous mes pieds avec les munitions, et ceux du capitaine dans la voiture.

— Fort bien. J'aime à savoir où trouver mes outils. — Ayez la bonté de regarder mon nez de temps en temps, Joé, et si vous voyez un endroit blanc au bout, vous voudrez bien me le dire, et j'en ferai autant pour vous. Mistress Mac Shane ne serait qu'à moitié contente, si je revenais ayant seulement la moitié d'un manche à ma figure.

Le voyage continua avec la même rapidité jusqu'à la fin du jour. Ils arrivèrent alors à un relais de poste, où ils s'arrêtèrent. Mac Shane et Joé, aidés par Dimitri, préparèrent le souper avec les provisions dont ils s'étaient munis. O'Donahue et sa femme couchèrent dans la

dormeuse, où il se trouvait tout ce qu'il fallait pour faire un lit. Mac Shane, Joé et Dimitri couchèrent sur de la paille étendue dans une chambre au rez-de-chaussée, et Mac Shane dit le lendemain matin qu'ils avaient eu plus de compagnes de lit qu'ils n'en auraient voulu; mais qu'en dépit des sauteuses piquantes, il avait réussi à avoir quelques heures de sommeil. Dès qu'ils eurent déjeuné, ils se remirent en route, et marchèrent avec la même rapidité. Il tombait une forte neige, Mac Shane et Joé s'y trouvèrent presque incrustés; mais le major dit à son compagnon que, dans tous les cas, cela valait mieux que de la pluie.— C'était sans doute une froide consolation, mais une consolation quelconque vaut mieux que de n'en avoir aucune. O'Donahue pressa le major d'entrer dans la dormeuse, mais Mac Shane n'y voulut pas consentir, et dit qu'il était aussi en état de supporter la neige que le petit Joé, et que ce serait dommage d'interrompre l'entretien de deux nouveaux mariés. Vers quatre heures du soir, ils changèrent de chevaux dans un petit village, et ils n'étaient plus qu'à trois milles du relais où ils comptaient s'arrêter jusqu'au jour, quand ils entrèrent dans une forêt de pins.

— Voici un excellent lieu pour une embuscade, Joé, — dit le major, — s'il y avait des voleurs dans les environs. — Mais, meurtre et guet-apens ! Qu'est-ce que je vois courir si vite là-bas à travers les arbres ? — Dimitri, savez-vous ce que c'est que cela ? ajouta-t-il, en désignant du bras l'objet dont il parlait.

Le courrier regarda du côté indiqué, et dit un mot à la hâte au conducteur, qui, ayant jeté un coup d'œil dans la même direction, appliqua de vigoureux coups de fouet à ses chevaux qui redoublèrent de vitesse.

— Ce sont des loups, monsieur, — dit Dimitri, qui prit ses pistolets et se mit à les charger.

— Des loups ! — répéta Mac Shane, — et des loups affamés, j'en réponds. Ils comptent sans doute faire de nous un bon repas ; mais, dans tous les cas, nous le leur disputerons. — Allons, Joé, je vois que cette vue ne plaît pas à Dimitri ; secouons la neige, et préparons nos armes et nos munitions.

En quelques instants, les fusils furent détachés du dossier du cabriolet ; on prit sous les pieds de Joé les pistolets, la poudre et les balles, et toutes les armes furent chargées et amorcées.

— Il est heureux que les glaces de la voiture soient couvertes de givre, — dit Joé, — la dame ne verra pas ce que nous faisons, sans quoi elle pourrait avoir peur.

Le conducteur maintenait les chevaux à un train si rapide, que, pendant un certain temps, ils laissèrent les loups bien en arrière. Mais on les vit bientôt reparaître à la distance d'environ un quart de mille, car ils étaient sortis de la forêt, et ils suivaient la route.

—Les voilà, ces diables!—s'écria Mac Shane; — un, deux, trois, — j'en compte sept. Je suppose que c'est ce qu'on appelle une couvée dans ce pays. Avez-vous jamais chassé le loup, Joé ?

— Je n'appelle pas cela une chasse au loup; je crois que ce sont les loups qui nous chassent.

— C'est la même chose, mon petit braconnier. C'est une chasse, dans tous les cas. Ils gagnent du terrain sur nous, et nous en viendrons bientôt à une explication.

Dimitri grimpa sur l'impériale du cabriolet pour faire une reconnaissance, secoua la tête, et leur dit tout net qu'il n'aimait pas cette vue. Il avait entendu dire que les loups s'étaient

déjà montrés, attendu la rigueur du commencement de l'hiver; et il craignait, ajouta-t-il, que ceux qu'on voyait ne fussent que l'avant-garde d'une bande. Ils avaient encore plusieurs verstes à faire, et il ferait nuit avant qu'ils arrivassent au relais.

— Avez-vous déjà été chassé par les loups? — lui demanda Joé.

— Oui, et plus d'une fois. — C'est principalement aux chevaux qu'ils en veulent. Nous en avons trois qui sont excellents, mais le quatrième ne les vaut pas, à ce que dit le conducteur, et il craint que les jambes ne lui manquent tout-à-coup. Cependant il faut tâcher de courir plus vite qu'eux. Mais songez qu'il ne faut tirer qu'à la dernière extrémité.

— Et pourquoi? — demanda Mac Shane.

— Parce que toute la bande sentirait le sang à plusieurs milles de distance, et redoublerait d'efforts pour arriver à nous. — Vous avez une bouteille vide derrière vous, monsieur, jetez-la derrière la voiture, elle les arrêtera quelques instants.

— Une bouteille vide arrêter des loups! Voilà qui est drôle! Une bouteille pleine pourrait arrêter un homme jusqu'à ce qu'il l'eût

vidée. Au surplus, comme il vous plaira. — Tenez, messieurs les loups, buvez à ma santé et allez au diable! — Et il jeta la bouteille sur la neige derrière la voiture.

Le courrier ne s'était pas trompé; à la vue de la bouteille laissée sur la route, les loups, qui sont d'un caractère méfiant, et qui croient que tout objet qu'ils ne connaissent pas est un piége tendu contre eux, s'arrêtèrent tout-à-coup, et se rassemblèrent tout autour avec précaution. Pendant ce temps la voiture avançait, et pendant quelques instants nos voyageurs perdirent de vue les sept loups.

—Eh bien, voilà qui me passe, — dit le major; — une bouteille vide vaut autant contre eux qu'un fusil bien chargé!

—Mais les voilà qui reviennent, et plus vite que jamais, monsieur, —s'écria Joé; — je suppose qu'ils ont vu que la bouteille était vide.

—Je vous ai vu une pelote de ficelle quand vous arrangiez les paniers, —dit Dimitri à Joé; — où est-elle?

— Sous le coussin, — la voici.

— Que pourrons-nous y attacher? il faut quelque chose qui ne soit pas trop lourd, — une bouteille ne peut plus nous servir.

— Qu'en voulez-vous faire ? — demanda le major.

— Traîner quelque chose après nous, monsieur.

— Est-ce un appât pour les loups? il me semble qu'ils n'en ont pas besoin. Mais en ce cas, c'est un hareng rouge qu'il vous faudrait.

— Non, monsieur, un morceau de drap rouge vaudrait mieux.

— Ce morceau de drap noir, qui entourait la platine de ce fusil, vous conviendrait-il ? — demanda Joé.

— Oui, je crois que cela pourra servir.

Dimitri attacha le drap à un bout de la ficelle, le jeta hors de la voiture sur la neige, laissa la pelote se dérouler entre ses doigts, et en garda l'autre bout dans une main. Le morceau de drap était ainsi remorqué à environ vingt toises de la voiture.

— Ils ne passeront pas ce chiffon de drap, monsieur, ils le regarderont comme un piége.

Effectivement, les loups, en arrivant près du drap s'arrêtèrent encore; ils ne renoncèrent pourtant pas à la poursuite, mais ils la continuèrent en se tenant toujours à une distance respectueuse de l'objet qui les inquiétait.

— Nous avons encore pour une heure et demie de chemin avant d'arriver au relais, et je crains que la nuit ne nous surprenne; tout dépend de savoir si le quatrième cheval tiendra bon. — Je suis sûr que la bande n'est pas bien loin enarrière.

— Et combien compte-t-on de loups dans une bande? — demanda Mac Shane.

— Quelquefois deux ou trois cents.

— Du diable! si je ne voudrais pas être au coin du feu de mistress Mac Shane!

Pendant une demi-heure, les voyageurs continuèrent leur course rapide, mais le cheval dont il a déjà été parlé montrait de nouveaux symptômes d'épuisement. Cependant les loups ne s'étaient pas encore avancés au-delà du morceau de drap que la voiture traînait à sa suite.

— Pour des animaux si affamés, — dit le major, — ils semblent avoir une étrange peur d'un morceau de drap. — Ah! par toutes les puissances du ciel! les voilà arrêtés encore une fois!

— La ficelle s'est cassée, monsieur, — s'écria Joé; — et ils examinent le morceau de drap.

— Reste-t-il un long bout de ficelle? — demanda Dimitri d'un ton d'alarme.

— Presque rien, elle s'est cassée par le frottement du bord de la voiture.

Le courrier parla au conducteur, qui se leva et fouetta furieusement les chevaux. Trois d'entre eux étaient pleins d'ardeur et de force, mais le quatrième se faisait traîner; il trébuchait fréquemment, et l'on craignait de le voir manquer des quatre pieds. Cependant les loups, ayant laissé derrière eux le morceau de drap, approchaient rapidement de la voiture.

— A présent, monsieur, il faut tirer sur eux, — dit Dimitri, — sans quoi ils déchireront les flancs des chevaux.

Mac Shane et Joé prirent leurs fusils. Le premier loup était presque sur la même ligne que les chevaux. Joé tira, et l'animal roula sur la neige.

— Bien tiré, Joé! Rechargez votre fusil, — voici pour un autre.

Mac Shane fit feu, et manqua son coup; mais le pistolet de Dimitri abattit l'animal à l'instant où il s'élançait sur un des chevaux de derrière.

O'Donahue, surpris de ces coups de feu, baissa la glace pour en demander la raison. Mac Shane lui répondit qu'ils étaient attaqués par

des loups, et qu'il ferait bien de charger ses pistolets, pour s'en servir, si besoin était.

Quand le second loup tomba, les autres continuèrent leur chasse, mais à quelque distance. La route descendait depuis quelque temps, mais le cheval épuisé pouvait à peine se soutenir sur ses jambes.

— Encore une petite demi-heure, — dit Dimitri, — et nous serons en sûreté. — Se levant alors, pour regarder en arrière : — Que saint Nicolas nous protège! — s'écria-t-il; — et se tournant en avant, il parla avec vivacité au conducteur en langue russe.

Le conducteur fouetta de toutes ses forces ; mais le quatrième cheval ne put aller plus loin, et il tomba.

— De quoi s'agit-il donc? — demanda Mac Shane.

— Voyez-vous cette masse noire qui descend la montagne? c'est la bande infernale de ces loups enragés. Je crains que nous ne soyons perdus ; ce cheval ne peut se relever.

— Pourquoi ne pas couper ses traits et courir avec les trois autres? — s'écria Joé.

— L'enfant a raison, et il n'y a pas un instant à perdre, — dit le conducteur. Il descendit du

traîneau pour arrêter les chevaux; Dimitri le suivit et commença à couper les traits du cheval presque mort de fatigue, tandis que les trois autres, sentant que les loups les poursuivaient, trépignaient et se cabraient pour partir. C'était un moment difficile. Les cinq loups arrivèrent bientôt. Dimitri et Joé en abattirent deux, et O'Donahue en tua un troisième par la portière de la voiture.

Un des deux autres s'avança avec fureur et s'élança sur le cheval dont on coupait les traits. Joé sauta à bas du traîneau, lui appuya un pistolet sur la tête et lui fit sauter le crâne. Mac Shane, qui l'avait suivi, mit hors de combat le dernier d'un coup de pistolet.

Mais le danger auquel ils venaient d'échapper n'était rien en comparaison de celui qui les menaçait. Toute la bande de loups descendait alors la montagne en poussant des hurlements capables d'inspirer la terreur aux plus braves. Le cheval tombé empêchait la voiture d'avancer, et l'on pouvait à peine retenir les trois autres. Mac Shane, Dimitri et Joé le tirèrent enfin à l'écart, reprirent leurs places dans le cabriolet et sur le traîneau avec le conducteur, et la voiture partit comme le vent, la peur

semblant donner des ailes aux trois chevaux restants. La bande de loups n'était qu'à une cinquantaine de toises de la voiture quand elle partit, et Mac Shane pensa qu'il ne leur restait aucune espérance. Mais le cheval abandonné fut leur salut. Les loups affamés se précipitèrent sur lui en hurlant, en se menaçant et en se disputant à qui arracherait un morceau de sa chair. Au bout de cinq minutes, il n'en restait plus que les os, et la plupart de ces animaux se remirent à la poursuite de la voiture; mais nos voyageurs avaient pris de l'avance, et avant que les loups les eussent atteints, ils entrèrent dans le village où était le relais. O'Donahue eut alors la satisfaction de conduire son épouse effrayée dans une chambre, où elle s'évanouit dès qu'elle eut été placée sur une chaise.

— Je vous dirai, Joé, — dit Mac Shane, — que j'ai vu assez de loups pour toute ma vie; et j'ai à vous dire en outre, mon garçon, d'abord que vous êtes bon tireur, et en outre que vous êtes un petit drôle qui ne manquez ni de courage ni de sang-froid. Tenez, voici une poignée de roubles, comme on les appelle, pour acheter du pain d'épices; mais je doute que

vous trouviez sur cette route une boutique où l'on en vende. N'importe, les friandises ne vous manqueront pas quand vous serez de retour en Angleterre; car quand j'aurai dit à mistress Mac Shane comment vous vous êtes comporté aujourd'hui, vous ne manquerez jamais d'une tranche de culotte de bœuf ou de gigot de mouton, ou d'un morceau de pâté chaud de bifteck, quand vous vivriez cent ans. C'est moi qui vous le dis, ne l'oubliez pas. Et maintenant, puisque les loups n'ont pas fait de nous leur souper, voyons ce que nous pourrons avoir pour le nôtre.

CHAPITRE XVI.

Retour en Angleterre.

Le reste du voyage se passa sans autre aventure, et ils se trouvèrent enfin hors des domaines de la Russie. Un oncle de la princesse était venu à leur rencontre, et, comme Polo-

nais, il était secrètement charmé que sa nièce eût épousé tout autre qu'un Russe. Il fit donc le meilleur accueil à O'Donahue, et employa sur-le-champ tout le crédit qu'il avait à la cour pour apaiser le courroux de l'empereur. Quand l'affaire fut connue, ce qui ne tarda pas, l'empereur montra d'abord un mécontentement sérieux de la manière dont il avait en quelque sorte été joué; mais les prières de l'impératrice, les sollicitations de l'ambassadeur d'Angleterre, qui parut prendre un vif intérêt à O'Donahue, et surtout la lettre du capitaine, alléguant que l'empereur avait donné son assentiment à son mariage, et demandant à entrer à son service, produisirent enfin l'effet qu'on désirait, et au bout de deux mois l'impératrice écrivit à la princesse pour lui transmettre une assurance de pardon, et la permission de revenir à Saint-Pétersbourg. O'Donahue pensa que le mieux était de profiter sur-le-champ des dispositions favorables de l'empereur et de retourner immédiatement dans la capitale. Mac Shane, qui avait joué assez long-temps le rôle de domestique, lui annonça son intention de retourner en Angleterre; et O'Donahue, ne voulant pas prolonger sa séparation de sa

femme, ne chercha point à l'en dissuader. Ils s'occupèrent ensuite de notre jeune héros, qui, depuis quelque temps, n'a guère été qu'un zéro dans notre relation. O'Donahue désirait le garder avec lui, mais Mac Shane s'y opposa.

— Je vous dis, O'Donahue, que ce n'est pas lui rendre service que de le garder ici. L'enfant est d'un trop bon calibre pour être un page chargé de nouer les cordons des souliers d'une dame, et même pour être le serviteur d'un grand homme comme vous allez l'être. D'ailleurs, se soucierait-il d'être enterré dans un pays étranger, et de ne jamais revoir la vieille Angleterre?

— Que fera-t-il de mieux en Angleterre?

— Soyez bien sûr, major, — dit la princesse, qui connaissait alors le grade de Mac Shane, — que je le traiterai toujours comme un fils.

— Il n'en sera pas moins domestique, madame, et ce n'est pas là... pardon; un empereur pourrait être fier d'être à votre service, mais ce n'est pas là la condition qui convient au petit Joé.

— Pouvez-vous lui en procurer une meilleure, Mac Shane? — demanda O'Donahue,

— si cela est, emmenez-le; mais dans le cas contraire, je lui suis trop attaché pour vouloir m'en séparer. Sa conduite pendant ce voyage.....

— C'est cela même ; sa conduite pendant ce voyage, quand les loups auraient voulu procéder au partage de nos membres, est une grande raison de mon objection. Il est fort au-dessus de l'état de domesticité, c'est un fait. Vous me demandez si je puis lui en procurer un meilleur ; c'est une question à laquelle il est difficile de répondre, car il y a de par le monde une certaine mistress Mac Shane qu'il faut consulter sur ce point. Mais je crois que lorsque je lui aurai dit ce que je regarde comme aussi près de la vérité que la plupart des choses qu'on dit en ce monde, que sans le courage et l'activité du petit Joé un certain major Mac Shane aurait probablement été mangé et digéré par une bande de loups enragés, comme mistress Mac Shane et moi nous n'avons pas d'enfants, ni apparence d'en avoir, que je sache, elle pourra penser comme moi que nous ne pouvons mieux faire que de l'adopter. Mais je ne puis prendre un engagement formel à ce sujet avant de l'avoir consultée ; car, voyez-

vous, l'argent est à elle, et elle a le droit d'en faire ce qu'elle voudra.

— Cela change l'affaire, — répliqua O'Donahue. — Je ne veux pas nuire aux intérêts de l'enfant; et pourtant je voudrais faire quelque chose pour lui.

— Ne l'avez-vous pas empêché de mourir de faim? S'il vous a rendu ensuite quelques services, il le devait par reconnaissance, et vous êtes quittes ensemble. — Eh bien, est-il convenu que je l'emmène avec moi?

— Après ce que vous venez de dire, je ne puis y refuser mon consentement.

Deux jours après cette conversation, la séparation eut lieu. O'Donahue et sa femme, accompagnés de Dimitri, retournèrent à Saint-Pétersbourg; et Mac Shane, qui s'était muni d'un passeport, monta en diligence avec Joé, et repartit pour l'Angleterre.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain du meurtre.

Il est temps que nous retournions dans le village de Grassford, et que nous rentrions dans la chaumière où nous avons laissé Rushbrook et sa femme. Celle-ci, que son mari avait relevée, était revenue de son évanouissement, et versait des larmes amères, causées par la perte qu'elle avait faite de son fils, et par la crainte que le crime de son mari ne fût découvert. Pendant quelque temps, Rushbrook garda le silence, les yeux fixés sur les charbons presque éteints dans la grille. Mum regardait de temps en temps son maître d'un air triste, et s'approchait lentement ensuite de la femme, qui pleurait toujours. L'intelligence de cet animal semblait lui dire que quelque chose n'allait pas bien. Voyant qu'on ne faisait pas attention à lui, il alla près de la porte par laquelle Joé était

parti, flaira à une fente, et revint à côté de son maître.

— Je suis charmé qu'il soit parti, — dit enfin Rushbrook ; — c'est un brave garçon, celui-là.

— Oui sans doute; mais quand le reverrai-je? — dit Jane en soupirant.

— Cela viendra avec le temps, ma femme, ne craignez rien. Nous ne devons pas rester ici, pourvu que cette affaire s'oublie.

— Oui, pourvu que!

— Allons, allons, Jane, nous avons tout lieu d'espérer qu'elle s'oubliera. Maintenant couchons-nous. Si quelqu'un avait été près de l'endroit, et qu'il eût découvert ce qui s'y est passé, il ne faut pas qu'on s'aperçoive que nous ne nous sommes pas couchés cette nuit. Il serait même dangereux que quelqu'un qui se lèverait de bonne heure aperçût de la lumière chez nous. Allons, Jane, allons nous coucher!

Rushbrook et sa femme se retirèrent; la lumière fut éteinte, et tout fut tranquille dans la chaumière, excepté la conscience du mari, qui le tourmentait encore, et qui le forçait à se retourner sans cesse de gauche à droite et de droite à gauche. Jane ne dormit pas un

instant; elle écoutait le vent, et le moindre bruit, même le chant d'un coq, la faisait tressaillir. Bientôt on entendit les pas de quelques passants sous les fenêtres. Ils ne purent rester au lit plus long-temps. Jane se leva, s'habilla et alluma le feu; Rushbrook resta assis sur le bord du lit, absorbé dans ses réflexions.

— J'étais à penser, Jane, que le plus prudent est de nous défaire de Mum, — dit-il enfin.

— Nous défaire de Mum! et pourquoi? il ne peut parler, le pauvre animal. Non, non; ne tuez pas notre chien.

— Il ne peut parler, mais il a de l'instinct, il peut les conduire à l'endroit.

— Et quand il le ferait, qu'en résulterait-il? ce ne serait pas une preuve.

— Non; mais ce serait un indice de plus contre Joé.

— Contre mon enfant! — Oui. On pourrait conclure que c'est Joé qui a fait le coup. — Mais en tuant l'animal en ce moment, vous vous rendriez suspect vous-même. Il faut le tenir à l'attache, Rushbrook; cela vaudra tout autant.

— Et peut-être mieux. — Attachez-le dans la cuisine, ma femme.

Jane obéit, et prépara le déjeuner. Ils venaient de se mettre à table, quand ils entendirent lever le loquet de la porte, et ils virent entrer M. Furness, le maître d'école. Il lui arrivait souvent d'entrer chez eux en se rendant à son école, pour prendre Joé en passant.

— Bonjour, voisins, — leur dit-il; — eh bien, où est mon ami Joé?

— Entrez, voisin, entrez, et fermez la porte, — répondit Rushbrook; — je désire vous parler. Peut-être prendrez-vous une tasse de thé avec nous? Ma femme en fait de très bon.

— Mistress Rushbrook ne fait rien qui ne soit bon, et j'en prendrai volontiers une tasse, quoique j'aie déjà déjeuné. — Mais où est mon ami Joé? Le petit paresseux n'est-il pas encore levé? — Mais qu'avez-vous donc, mistress Rushbrook, vous semblez affligée?

— Et ce n'est pas sans raison, — répondit-elle en portant son tablier à ses yeux.

— Qu'est-il donc arrivé, voisin?

— Nous sommes dans une grande inquiétude relativement à Joé. Quand nous nous sommes levés ce matin, il n'était pas dans son lit, et il n'est pas encore rentré.

— Cela est étrange! Où peut être allé le petit vagabond?

— Nous n'en savons rien; mais il a emporté mon fusil avec lui, et je crains..... — Ici Rushbrook se tut, et secoua la tête.

— Que craignez-vous?

— Qu'il n'ait été braconner, et qu'il n'ait été arrêté par un garde-chasse.

— A-t-il jamais été braconner?

— Je ne sais pas s'il l'a fait de jour, mais il ne s'est jamais absenté de nuit.— Entre nous, il a toujours montré du penchant pour le braconnage.

— On dit la même chose de vous, voisin.— Pourquoi avez-vous un fusil?

— J'en ai porté un toute ma vie, et je n'aime pas à être sans. — Mais ce n'est pas ce dont il s'agit; la question est de savoir ce que vous nous conseillez de faire.

— Donner un avis dans un pareil cas, voisin, est quelque chose d'embarrassant. Si Joé a été braconner, comme vous le soupçonnez, et qu'il ait été arrêté, comme vous le supposez, vous en entendrez bientôt parler. — Comme de raison, vous n'y êtes entré pour rien.

— Entré pour rien! — Entré dans quoi?

Croyez-vous que nous confierions un fusil à un enfant comme lui ?

— Certainement non, et il est évident qu'il a agi sans la participation de ses parents. Vous ne serez donc pas inquiétés pour cette affaire, mais Joé ne s'en trouvera pas mieux. Et je doute que votre fusil vous soit rendu ; il sera probablement confisqué au profit du seigneur du manoir.

— Mais l'enfant, que deviendra-t-il ? — s'écria Jane.

— Ce qu'il deviendra ? — Comme il est bien jeune, on ne le déportera point, — je le crois, du moins. On l'emprisonnera pour quelques mois, et on lui administrera une fustigation dans la prison. — Je ne vois pas ce que vous avez à faire, si ce n'est de rester tranquilles, et je vous recommande de n'en point parler jusqu'à ce que vous en ayez appris davantage.

— Et si nous n'entendons parler de rien ?

— C'est supposer qu'il est sorti avec votre fusil, non pour braconner, mais pour quelque autre expédition.

— Dans quel autre dessein pourrait-il être sorti ? — s'écria Rushbrook avec vivacité.

— Je ne saurais le dire. Il n'est pas très pro-

bable qu'il soit sorti dans le dessein de commettre un meurtre.

Au mot — meurtre, — Rushbrook se leva en tressaillant ; mais il reprit un instant sa présence d'esprit, et il se rassit en s'écriant :

— Joé commettre un meurtre ! — Ha ! ha ! ha ! — Non, non, Joé n'est pas un meurtrier.

— Je ne l'en soupçonne certainement pas.

— Eh bien, voisin, je donnerai congé à mes écoliers ce matin, et je prendrai des informations dont je vous ferai part. Byres pourra nous aider, car il connaît le nouveau garde-chasse.

— Byres ! — Non, non, il ne nous aidera jamais, — dit Rushbrook d'un ton solennel.

— Et pourquoi non, voisin ?

— Parce que depuis quelque temps il ne m'a pas montré beaucoup d'amitié, — répondit Rushbrook, sentant qu'il avait parlé trop vite.

— Quoi qu'il en soit, comptez qu'il nous aidera s'il le peut : si ce n'est pas pour vous, ce sera pour moi. — Bonjour, mistress Rushbrook ; je vais commencer mes recherches. — Et vous, voisin, ne viendrez-vous pas avec moi ?

— Non, il vaut mieux que nous prenions nos informations chacun séparément.

— Vous avez raison, — dit le pédagogue, qui avait ses motifs pour ne pas se soucier de la compagnie de Rushbrook; et Furness sortit de la maison.

Furness trouva tous ses écoliers réunis dans l'école et fort affairés à feuilleter leurs livres. Il ordonna le silence, et leur annonça que Joé ayant disparu de chez ses parents, il allait aider son père à le chercher, et que par conséquent il leur donnait un jour de congé. Il les rangea ensuite en ligne, leur ordonna de faire un demi-tour à droite, de battre des mains tous ensemble, et de se disperser.

Quoique M. Furness eût recommandé le silence aux Rushbrooks, il ne suivit pas l'avis qu'il leur avait donné. Dans le fait, la raison qui lui avait fait désirer que Rushbrook ne l'accompagnât point était l'envie d'être le premier à répandre cette nouvelle dans tout le village, ce qu'il fit en entrant dans chaque chaumière, et en informant les femmes qui s'y trouvaient que Joé Rushbrook avait disparu la nuit précédente en emportant le fusil de son père, et qu'il allait chercher à s'en procurer

des nouvelles. Les unes sourirent, les autres secouèrent la tête, plusieurs dirent qu'elles n'en étaient pas surprises, quelques unes pensèrent que les choses ne pouvaient pas toujours aller comme elles allaient.

M. Furness ayant entendu toutes leurs opinions, se rendit au cabaret dont il a été plus d'une fois parlé, pour y voir le colporteur Byres. En y arrivant, il apprit que Byres n'était pas rentré cette nuit, et que personne ne savait où il était; ce qui était d'autant plus étrange, que sa balle était dans sa chambre. Furness retourna au village pour apprendre cette autre nouvelle à Rushbrook, mais il y apprit que celui-ci était sorti pour tâcher de savoir ce qu'était devenu son fils. Il résolut alors d'aller chez le garde-chasse pour voir s'il trouverait la clef de ce mystère, et comme il s'y rendait, il rencontra Rushbrook.

— Eh bien, avez-vous appris quelques nouvelles? — lui demanda le pédagogue.

— Aucune.

— En ce cas, mon digne ami, je crois que nous ferons bien d'aller chez le nouveau garde-chasse, et de le questionner. — Car, — chose fort étrange! — j'ai été au cabaret du *Chat et*

du Violon, et le colporteur en est également disparu cette nuit.

— En vérité! — s'écria Rushbrook, qui eut assez de présence d'esprit pour montrer une grande surprise. — Eh bien, allons chez le garde.

Ils le trouvèrent chez lui, car il venait de rentrer pour dîner. Rushbrook, qui avait réfléchi à ce qu'il devait dire, fut le premier à parler.

— J'espère que vous n'avez pas arrêté mon pauvre Joé, monsieur?

— Pas encore, — répondit le garde d'un ton bourru.

— Voulez-vous dire que vous ne savez rien sur son compte?

— Au contraire, je sais quelque chose sur son compte, et sur le vôtre aussi, ma pratique.

— Mais, monsieur Lucas, — dit le pédagogue, — permettez-moi de vous mettre en possession des faits. — Il paraît que cet enfant, — enfant ayant de grandes dispositions naturelles, et qui a reçu quelque temps mes leçons, — a quitté cette nuit, on ne sait à quelle heure, la maison de ses parents inconsolables, en empor-

tant le fusil de son père, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

— Eh bien, j'espère seulement qu'il s'est fait sauter le crâne, et voilà tout, — répliqua le garde. — Ah! vous avez donc un fusil, mon brave homme? ajouta-t-il en se tournant vers Rushbrook.

— Lequel fusil, comme je l'en ai déjà informé, — reprit Furness, — sera certainement confisqué au profit du seigneur du manoir. Mais ce n'est pas tout, monsieur Lucas. Notre ami commun, Byres, est aussi disparu cette nuit de son logement au *Chat et au Violon*, et l'on n'a aucune nouvelle de lui.

— Vraiment! cela change la face de l'affaire, et il faut faire des recherches à l'instant même. — Je crois que vous n'étiez pas les meilleurs amis du monde, — ajouta le garde en regardant Rushbrook. — Marie, servez-moi mon dîner, et allez me chercher Dick et Martin le plus vite que vous le pourrez. Dites-leur de venir me trouver sur-le-champ, et de n'amener que leurs chiens d'arrêt. — Ne craignez rien, monsieur Furness, nous saurons tout avant peu. — Ne craignez rien, ma pratique, nous trouverons votre fils et votre fusil. Nous vous

apprendrons peut-être plus de choses que vous ne pensez..

— Tout ce que je désire apprendre, c'est ce qu'est devenu mon fils, — dit Rushbrook, dont la colère s'était enflammée par les sarcasmes du garde. Et sortant de la maison, il le laissa avec le maître d'école.

En retournant chez lui, Rushbrook réfléchit à tout ce qui s'était passé, et pensa que rien ne pouvait être plus favorable pour lui, quel que pût être le résultat pour Joé. Cette conviction apaisa ses craintes, et quand ses voisins vinrent causer avec lui dans la soirée, il put leur répondre avec calme et sang-froid. Cependant le garde dîna à la hâte, et avec ses subordonnés et les chiens il battit le taillis jusqu'à la nuit sans aucun succès. Le fusil que Joé avait jeté dans un fossé fut trouvé par un laboureur qui retournait chez lui, après avoir fini sa journée, et qui le porta au cabaret du *Chat et du Violon.* Mais personne ne put dire à qui il appartenait, car Rushbrook ne l'avait jamais laissé voir à qui que ce fût. Lucas, le garde-chasse, s'y rendit une heure après la chute du jour, et s'en empara sur-le-champ.

Tels furent les événements de la première

journée après le départ de Joé. Quoiqu'il tombât beaucoup de neige dans la soirée, le cabaret du *Chat et du Violon* réunit dans sa grande salle une compagnie plus nombreuse que jamais. On s'épuisa en conjectures sur la disparition du colporteur et de Joé. Lucas exprima hautement son opinion qu'un crime avait été commis, et il était près de minuit quand chacun se retira, et que les portes du cabaret furent fermées.

Rushbrook et sa femme se couchèrent, fatigués par une nuit passée sans dormir et par une journée écoulée dans l'agitation, et quelques heures d'un sommeil interrompu et inquiet leur procurèrent en partie les bienfaits de l'oubli.

CHAPITRE XVIII.

Enquête du juge coroner.

Le jour paraissait à peine, quand le garde-

chasse et ses satellites recommencèrent leurs perquisitions. Comme ils avaient la veille parcouru le taillis dans tous les sens, ils se dirigèrent alors vers l'endroit où le fusil avait été trouvé. Ils durent pour cela traverser le terrain inculte couvert de genêts épineux, où les chiens qui couraient en avant s'arrêtèrent en même temps ; et quand leurs maîtres arrivèrent, ils virent qu'ils avaient mis à découvert, en grattant la neige, le cadavre gelé du colporteur.

— Un meurtre, comme je m'y attendais! — dit Lucas, tandis que ses deux aides levaient le corps et secouaient la neige dont il était encore couvert. — Frappé juste au cœur, le pauvre diable ! Qui aurait attendu cela d'une si jeune vipère? — Attention, mes amis, et voyons si nous ne pouvons trouver autre chose. — Pourquoi Nap gratte-t-il en cet endroit? — Un sac! — Prenez-le, Martin; et vous, Dick, allez chercher du monde pour porter le corps au *Chat et au Violon*, tandis que nous chercherons si nous ne pourrons trouver rien de plus.

Au bout d'un quart d'heure il arriva du monde; le corps fut emporté, et le garde-

chasse se hâta d'aller faire son rapport aux autorités.

Furness, le maître d'école, dès qu'il eut appris cette nouvelle, courut chez Rushbrook pour être le premier à l'en informer. Mais Rushbrook, sans sortir de chez lui, avait vu les hommes qui transportaient le corps du défunt, et il était préparé à tout.

— Mes bons voisins, — dit-il, — j'en suis désolé, mais il faut bien vous le dire.— Croyez que je partage sincèrement votre affliction. — Votre fils, mon élève, a assassiné le colporteur.

— Impossible ! — s'écria Rushbrook.

— Cela n'est que trop vrai. Je ne puis imaginer comment un enfant qui a reçu mes leçons, — ne pleurez pas ainsi, mistress Rushbrook,— qui a été élevé dans des principes si stricts de morale, et qui donnait de si belles promesses.....

— Il n'a pas assassiné le colporteur! — s'écria Jane, le visage enseveli dans son tablier?

— Qui donc peut l'avoir assassiné ?

— Je ferais serment qu'il n'a jamais eu l'intention de le tuer, — dit Rushbrook. — S'il

a causé la mort du colporteur, il faut que ce soit par suite de quelque accident. Le coup sera parti de manière ou d'autre. — Oui, c'est cela, et mon pauvre enfant, effrayé en le voyant tomber, aura pris la fuite.

— Cela peut être arrivé ainsi; — dit le maître d'école, — et il me semble certainement impossible qu'un enfant comme Joé, élevé par moi, à qui j'ai inculqué les principes de tous les devoirs moraux, et que je puis dire avoir formé à la religion et à la piété, ait jamais commis un tel crime.

— Il ne l'a pas fait! — s'écria Jane; — je suis sûre qu'il n'en a jamais conçu l'idée.

— Eh bien, il faut que je vous quitte, mes pauvres voisins, — dit Furness; — je vais aller au *Chat et au Violon*, pour savoir ce qu'on dit de cette affaire.

— Songez bien, Jane, — dit Rushbrook, quand il fut parti, — que notre grand point à présent est de ne rien dire. Je voudrais que cet homme ne revînt plus ici.

— O Rushbrook! que ne donnerais-je pas pour que nous pussions recommencer à vivre ces trois derniers jours!

— En ce cas, figurez-vous ce que je donne-

rais pour cela, *moi!* — répondit Rushbrook en se frappant le front. — Mais à présent n'en parlons plus.

Le lendemain, à midi, les magistrats se réunirent, et le juge coroner fit une enquête sur les causes de la mort du colporteur. L'examen de son corps fit voir qu'une charge de petit plomb lui avait traversé le cœur, et avait dû occasionner sa mort à l'instant même. Il était évident qn'il n'avait pas été tué avec l'intention de voler, car on trouva sur lui sa bourse, sa montre et d'autres objets de quelque valeur.

Le premier individu que le coroner interrogea fut un laboureur nommé Green, qui avait trouvé le fusil dans un fossé. On le lui représenta, et il le reconnut pour être celui qu'il avait ramassé et qu'il avait apporté au cabaret; mais personne ne put dire à qui cette arme appartenait.

Le second fut Lucas, le garde-chasse. Il déposa qu'il connaissait le colporteur Byres, et que, désirant mettre fin au braconnage, il lui avait offert une bonne somme, s'il pouvait l'aider à surprendre un braconnier; que Byres lui avait avoué que Rushbrook, père de Joé, lui

avait souvent remis du gibier pour le vendre, et qu'il continuait encore à le faire; mais qu'ayant eu une querelle avec lui, il voulait s'en venger en le faisant déporter; — que le samedi soir, Byres l'avait informé que Rushbrook lui avait dit qu'il irait braconner la nuit du lundi suivant, et qu'en faisant avec soin une battue dans le taillis, il lui serait facile de le prendre sur le fait.—Il ajouta que Byres l'avait aussi informé qu'il n'avait jamais pu s'assurer quand Rushbrook sortait de chez lui pour aller braconner, et quand il y rentrait, quoiqu'il eût plus d'une fois suivi les pas du petit Joé jusqu'à la lisière du taillis. Comme l'enfant avait disparu dans la nuit du dimanche au lundi, et que Byres n'était pas rentré dans le cabaret après en être sorti la même nuit, il était évident que c'était cette nuit que le colporteur avait été assassiné.

Le garde entra alors dans les détails de la découverte du corps et de celle d'un sac qui s'était trouvé tout auprès, et il ajouta que ce sac avait évidemment servi à transporter du gibier, ce qu'on reconnaissait non seulement à l'odeur, mais aux plumes de faisan qui s'étaient attachées à l'intérieur.

Cette partie de la déposition du garde-chasse fut confirmée par la déposition de ses deux aides, Dick et Martin.

M. Furness, malgré le grand intérêt qu'il prétendait prendre à la famille Rushbrook, se présenta alors volontairement pour déclarer, dit-il, tout ce qu'il savait sur cette affaire. Il dit qu'étant passé chez eux le lundi matin pour prendre le jeune Joé en se rendant à l'école, il avait trouvé le père et la mère dans un grand chagrin par suite de la disparition de leur fils pendant la nuit précédente en emportant le fusil de son père; qu'il avait fait observer à Rushbrook qu'il ne devait pas avoir un fusil chez lui; mais que celui-ci lui avait répondu qu'il en avait porté un toute sa vie, et qu'il ne voulait pas être sans. Le père avait ajouté qu'il supposait que son fils était allé braconner, et avait été arrêté par un des gardes, et qu'il l'avait prié de s'assurer du fait. M. Furness croyait que l'enfant était réellement sorti dans ce dessein; car en voyant le sac, il l'avait reconnu; le petit Joé s'en était servi une fois pour lui apporter des pommes de terre dont ses parents lui faisaient présent. Il pouvait faire serment de l'identité du sac, et l'on trouverait plusieurs

personnes qui en feraient autant. Il commença alors un long discours sur l'excellence de son système d'éducation; mais le coroner y coupa court en lui disant que cela n'avait aucun rapport à l'affaire dont il s'agissait.

Un des magistrats fit observer qu'il serait à propos d'interroger Rushbrook et sa femme; mais les autres hésitèrent à faire paraître un père et une mère en témoignage contre leur fils; il fut pourtant décidé qu'ils seraient mandés, et au bout de dix minutes ils arrivèrent.

Mistress Rushbrook, à qui son mari avait donné quelques avis, fut interrogée la première; mais à chaque question qu'on lui faisait, elle pleurait au lieu de répondre; ou, si elle répondait, c'était que, — s'il l'avait tué, ce ne pouvait être que par accident; son enfant n'aurait jamais commis un meurtre. — On ne put obtenir d'elle rien de plus, et les magistrats furent si émus par sa détresse, qu'ils la congédièrent.

Rushbrook trembla en arrivant, quand il vit le corps du défunt étendu sur une table; mais il se remit bientôt, et devint ferme et résolu, comme on le devient quelquefois quand on se trouve réduit à l'extrémité. Il était déter-

miné à répondre à certaines questions, mais non à toutes.

— Savez-vous à quelle heure votre fils sortit de chez vous? — lui demanda le coroner.

— Non, je l'ignore.

— Connaissez-vous ce fusil?

— Oui, il m'appartient.

— Ce sac vous appartient-il aussi?

— Oui, il est à moi.

— Ce sac a-t-il jamais servi à transporter du gibier?

— Je ne répondrai pas à cette question. Je ne suis pas en jugement.

Il refusa de même de faire aucune réponse à toutes les questions auxquelles il n'aurait pu répondre sans donner des armes contre lui pour l'accuser de braconnage, et les magistrats reconnurent qu'il en avait le droit. Il avait eu raison de déclarer que le fusil et le sac lui appartenaient, car cela pouvait lui être utile, sans pouvoir nuire à Joé. Le coroner fit le résumé des dépositions aux jurés, qui rendirent à l'unanimité une déclaration de — meurtre volontaire — contre Joseph Rushbrook fils, et les magistrats ordonnèrent qu'on publiât une proclamation pour offrir une récompense de

deux cents livres à quiconque procurerait son arrestation.

CHAPITRE XIX.

Un ami qu'on trouve au besoin est un véritable ami.

Rushbrook et Jane retournèrent dans leur chaumière, Jane en ferma la porte, et se jeta dans les bras de son mari. — Vous êtes sauvé! du moins, s'écria-t-elle; — j'en remercie le ciel, vous êtes sauvé ! Hélas ! nous ne savons combien nous aimons, que lorsqu'un danger menace l'objet de notre affection.

Rushbrook fut vivement ému; il aimait sa femme, et il aurait été très surprenant qu'il ne l'aimât point. Jane était belle et bien faite ; elle n'avait pas encore trente ans; elle était grande, avait des traits pleins d'expression et de douceur, et une tête admirablement formée, quoiqu'un peu trop petite pour sa taille. Si elle eût reçu le jour dans un rang élevé, elle aurait été regardée comme une des plus belles

dames de son temps; dans son humble condition, elle était aimée par tout ce qui l'entourait, et elle avait un air de dignité qui commandait l'admiration et le respect. Personne ne pouvait sentir plus profondément qu'elle l'énormité du crime que son mari avait commis, et cependant jamais, dans aucun moment depuis son mariage, elle ne l'avait aimé avec autant de ferveur. Elle avait ce caractère audacieux et décidé qui fait admirer le courage qui porte au crime, tout en abhorrant le crime en lui-même. Il n'était donc pas étonnant qu'en ce moment, avec son amour pour un mari auquel elle était entièrement dévouée, elle pensât au danger auquel il était exposé plus qu'au crime qu'il avait commis.

Pour rendre justice à Rushbrook lui-même, nous devons dire que son corps et son esprit n'avaient pas été jetés dans un moule plébéien. C'était un homme entreprenant et audacieux, prêt à tout événement, froid et calme dans le danger. Il trouvait du plaisir dans l'agitation causée par les difficultés et les risques qui accompagnaient ses expéditions nocturnes de braconnage, et il s'inquiétait fort peu du profit qu'il en tirait. Ni son éducation, ni celle de sa femme n'avaient été négligées. Né

dans une humble condition, il s'était enrôlé comme soldat, choisissant ainsi une carrière dans laquelle tout avancement lui devenait impossible. Mais s'il eût été officier, ses talents se seraient développés dans une plus noble sphère, et le soldat qui jouait le rôle de maraudeur et de braconnier pour son capitaine aurait su par de plus louables efforts mériter une mention honorable. Il s'était toujours fait remarquer par son courage, et ses officiers comme ses camarades le regardaient comme l'homme de toute sa compagnie qui montrait le plus de sang-froid et de fermeté sous le feu de l'ennemi.

Nous sommes les créatures des circonstances. Frédéric, roi de Prusse, ne croyait pas à la phrénologie ; un jour, il fit venir un professeur de cette science, et ayant fait mettre un uniforme splendide, décoré de plusieurs ordres, à un voleur de grand chemin et à un filou, il dit au phrénologiste d'examiner leur crâne, et de l'informer de ce qu'il pensait de leurs dispositions naturelles. — Sire, — répondit le savant après avoir fait son examen, et en montrant le voleur de grand chemin, — celui-ci, quelle que puisse être sa profession dans le monde, aurait

été un grand général, s'il eût été employé en cette qualité. Quant à l'autre, il a des talents d'un genre tout différent, ce peut être un financier; mais s'il ne l'est pas, il en serait un admirable. — Eh bien, dit le roi, non sans raison, — il y a quelque vérité dans cette science; car qu'est-ce qu'un général, sinon un voleur de grand chemin, et tout financier n'est-il pas un fouille-en-poche?

— Calmez-vous, Jane, — dit Rushbrook; tout va bien maintenant.

— Tout va bien! oui! Mais mon pauvre enfant! — Deux cents livres offertes pour son arrestation! — Si l'on venait à le découvrir!

— Je ne le crains pas; mais quand on le découvrirait, qu'en résulterait-il? Il est vrai que le jury a rendu une déclaration contre lui; mais une déclaration n'est pas un jugement, et il n'existe aucune preuve positive.

— On a pendu bien des gens sur de moindres preuves, Rushbrook.

— Jane, — dit Rushbrook d'un ton solennel, — notre fils ne sera jamais pendu; je vous le garantis; ainsi, soyez tranquille.

— En ce cas, vous avoueriez tout pour le sauver, et je vous perdrais.

Un coup frappé à la porte interrompit cette conversation. Rushbrook l'ouvrit, et le maître d'école entra.

— Eh bien, mes bons voisins, — dit-il, — je suis bien fâché que le jury ait rendu une déclaration de meurtre volontaire contre Joé; mais qu'y faire? les preuves étaient si fortes! — J'ai été cruellement affligé d'être obligé de faire ma déposition.

— Vous? — Quoi! avez-vous été mandé devant le coroner?

— Oui, et il m'a fait prêter serment. — Un serment est une responsabilité très sérieuse pour un homme qui a de la moralité. La nature d'un serment a quelque chose de très imposant; et si vous faites attention à la position que j'occupe ici, comme chargé d'inculquer la morale et la piété aux jeunes branches de la communauté, vous ne serez pas surpris que j'aie dit la vérité.

— Et qu'aviez-vous à dire?

— Ce que j'avais à dire? — tout ce que vous m'aviez dit hier matin. J'ai eu en outre à déclarer que le sac trouvé près du défunt était à vous; car c'est celui dans lequel vous m'avez une fois envoyé des pommes de terre par Joé,

ce pauvre enfant ! — Meurtre volontaire, et deux cents livres sterling de récompense pour son arrestation !

Rushbrook le regarda avec surprise et mépris.

— Puis-je vous demander, — lui dit-il, — comment on a su qu'il s'était passé quelque chose entre nous hier matin ? Si je m'en souviens bien, vous m'aviez recommandé le secret.

— Cela est vrai, et je l'ai gardé moi-même tant que je l'ai pu. Mais je suppose qu'on savait combien nous avions toujours été amis, de sorte qu'on m'a fait comparaître, et qu'on m'a fait prêter serment de dire la vérité.

— Je ne comprends pas cela. On pouvait vous faire des questions ; mais comment pouvait-on deviner que je vous avais dit quelque chose ?

— Vous ne le comprenez pas, mon cher ami ; mais, dans la situation que j'occupe, quand tous les yeux sont levés vers moi comme sur un exemple de rectitude morale et de conduite irréprochable, — comme sur un modèle pour les branches juvéniles de la communauté, vous voyez que.....

— Je vois que, dans de telles circonstances, vous ne devriez pas aller au cabaret au moins deux fois par semaine pour vous y enivrer.

— Et pourquoi vais-je au cabaret, si ce n'est pour rendre service à ceux qui y oublient leur prudence, — à vous, par exemple? — Combien de fois ne vous ai-je pas reconduit chez vous?

— Oui, quand vous étiez ivre, et que je....

Jane appuya une main à la hâte sur la bouche de son mari.

— Et que vous? — répéta Furness.

— Et que je l'étais peut-être un peu plus que vous. — Et maintenant, mon digne ami Furness, votre longue déposition a dû vous fatiguer, et je vous souhaite le bonsoir.

— Vous verrai-je au *Chat et au Violon?*

— Pas de sitôt, si vous m'y revoyez jamais, vous pouvez y compter.

— Ne plus aller au *Chat et au Violon!* La bière, prise avec modération, noie le chagrin, mon cher ami. Je serais sans doute très fâché de vous voir en prendre avec excès; mais, avec moi pour veiller sur vous.....

— Et boire la moitié de mon ale, n'est-ce pas? — Non, non, l'ami Furness, ce temps est passé.

— Et bien, si cela ne vous convient pas aujourd'hui, ce sera pour une autre fois. — Mistress Rushbrook, avez-vous un verre de petite bière ?

— Pas une goutte à donner, — répondit Jane en lui tournant le dos. — Vous auriez dû en demander aux magistrats après votre déposition.

— Oh, comme il vous plaira, — répliqua le pédagogue. — Certainement, cela aigrit le caractère de certaines gens, quand il y a une déclaration de meurtre volontaire, et une récompense de deux cents livres pour l'arrestation du meurtrier. — Adieu !

Et sortant de la chaumière, il en ferma la porte à grand bruit.

Rushbrook attendit qu'il fût à quelques pas, et dit ensuite à sa femme : — C'est un misérable !

— Je pense de même, — répondit Jane ; — mais ne songeons pas à lui. — Allons nous coucher ; remercions Dieu de sa grande merci, et demandons-lui le pardon de nos offenses.

Le lendemain matin, mistress Rushbrook apprit de quelques voisines que Furness s'était présenté volontairement pour faire sa dé-

position. L'indignation de son mari ne connut plus de bornes, et il jura de se venger.

Quels que pussent avoir été les sentiments de la communauté à l'instant où le meurtre fut découvert, il est certain que, lorsque la déclaration du jury fut connue, Rushbrook et sa femme devinrent un objet d'intérêt général, et chacun leur exprima sa compassion. On évita la compagnie du garde-chasse, et son ami Furness fut universellement méprisé, car on ne lui pardonnait pas d'avoir fait de son propre mouvement une déposition qui pouvait nuire à d'anciens amis. Il en résulta que les enfants qu'on envoyait à son école lui furent retirés successivement, et Furness, toutes les fois qu'il en avait les moyens, ne s'en livrait que davantage à son goût pour la boisson.

Un samedi soir, Rushbrook, qui avait dessein de chercher querelle à Furness, se rendit au cabaret du *Chat et du Violon*. Le pédagogue était à demi ivre, et la bière qu'il avait bue le rendait vaillant. Rushbrook lui adressa des propos piquants qui occasionnèrent des répliques; un mot en amena un autre, et enfin Furness proposa à Rushbrook de sortir du cabaret et de boxer avec lui. C'était précisé-

ment ce que désirait Rushbrook. On fit cercle autour d'eux, et, après une demi-heure de combat, le pédagogue, moulu de coups, fut reporté chez lui sans connaissance et garda le lit plusieurs jours. Après s'être ainsi vengé, Rushbrook exécuta le projet qu'il avait déjà formé de quitter ce village, partit avec sa femme, et personne ne sut où ils allaient. Furness, qui n'avait plus aucun moyen d'existence, en fit autant quelques jours après, et le lieu de sa retraite fut également inconnu.

CHAPITRE XX.

Dans lequel nous nous remettons à suivre la destinée de notre héros.

Après la résolution que Mac Shane avait prise relativement à notre héros, on ne sera pas surpris qu'il ait passé une bonne partie du temps que dura leur voyage à lui faire raconter dans le plus grand détail l'histoire de sa vie passée. Joé répondit à toutes ses questions avec

la plus grande véracité, et il ne lui cacha que ce qui concernait si sérieusement son père, car il se faisait un point d'honneur de ne révéler à qui que ce fût aucune des circonstances qui avaient rapport au meurtre du colporteur. Ses réponses satisfirent Mac Shane, et ils arrivèrent à Londres sans aucune aventure. Dès que Mac Shane eut reçu les embrassements de sa femme, il lui fit le récit de tout ce qui s'était passé pendant leur voyage, et il n'oublia pas de donner au petit Joé les éloges qu'il méritait réellement. Mistress Mac Shane fut toute reconnaissance, et ce fut alors que le major lui apprit le projet qu'il avait formé en faveur de son jeune protégé. Comme il s'y attendait, son excellente femme y donna son consentement sur-le-champ, et il fut décidé que Joé serait placé dans une pension pour y recevoir de l'éducation, aussitôt qu'il serait possible d'en trouver une convenable.

Ils ne communiquèrent pourtant pas leurs intentions à notre héros dans toute leur plénitude; ils se bornèrent à lui dire qu'il allait être mis en pension, et il s'y soumit avec docilité. Il se passa pourtant trois mois avant que ce dessein se réalisât, car Mac Shane, qui pouvait à

peine se résoudre à se séparer de lui, trouvait des objections à faire à chaque pension qu'on lui proposait. Le petit Joé passa tout ce temps dans l'oisiveté, car il n'y avait rien à faire pour lui à la maison. Il ne s'y trouvait pas de livres, car mistress Mac Shane n'avait pas le temps de lire, et le major n'avait aucun goût pour la lecture. Joé ne trouva donc de ressource que dans les journaux qu'on prenait pour l'usage des pratiques, et qu'on mettait en liasse tous les trois mois. Il prit les quatre à cinq dernières liasses et s'amusa à les lire, en commençant par les plus anciens. Un jour, il trouva le journal qui rendait compte du meurtre du colporteur Byres, et de l'enquête faite par le juge coroner. Il lut toutes les dépositions, et notamment celle de Furness, et vit ensuite la déclaration de « meurtre volontaire, » et l'offre d'une récompense de deux cents livres pour son arrestation. Il ne comprit pas bien les mots meurtre volontaire, et laissant le journal, il alla demander mistress Mac Shane ce qu'ils signifiaient.

— Ils signifient, — mon enfant, répondit mistress Mac Shane, qui était alors dans le plus fort de son occupation, — que l'individu dont

il est question est jugé coupable d'avoir donné la mort à un autre, et s'il est pris, il sera pendu.

— Et supposé qu'il n'ait pas commis le meurtre ?

— Alors, il faudrait qu'il prouvât qu'il est innocent.

— Et supposé qu'il ne pût prouver qu'il est innocent, quoiqu'il ne fût pas coupable ?

— Merci du ciel! que de suppositions! Eh bien, en ce cas, il n'en serait pas moins pendu.

Environ quinze jours après ces questions, Joé fut envoyé à l'école. Le maître était un homme très décent, la maîtresse une femme très décente; l'instruction était décente ainsi que la nourriture, et les écoliers appartenaient à des familles décentes. Au total, c'était un établissement décent, et le petit Joé y fit des progrès décents, allant passer chez mistress Mac Shane les vacances de Noël et celles de juin. Il est impossible de dire combien de temps il y serait resté; mais après y avoir passé dix-huit mois, et comme il venait d'y rentrer après les vacances avec trois guinées dans sa poche, — car Mac Shane et sa femme, qui l'aimaient beaucoup, étaient généreux envers lui, il arriva

une circonstance qui troubla de nouveau le cours limpide de l'existence de notre héros.

Un jour que les écoliers faisaient une promenade de la manière usitée dans ces écoles décentes, c'est-à-dire en longue ligne, deux à deux, comme les animaux entrant dans l'arche de Noé, un homme ayant des prétentions à une élégance en sous-ordre traversa la ligne. Passant par hasard devant Joé, il jeta un coup d'œil sur lui et s'arrêta. — Joseph Rushbrook, dit-il, je suis charmé de vous revoir, — et il lui tendit la main. Joé le regarda en face; il n'y avait pas de méprise : c'était Furness, le maître d'école. — M'avez-vous oublié, mon cher enfant? — continua-t-il; — ne vous rappelez-vous pas celui qui a appris à vos jeunes idées à germer? Ne reconnaissez-vous pas votre ancien précepteur?

— Je vous reconnais fort bien, — répondit Joé en rougissant.

— Je suis enchanté de vous voir. Vous savez que vous étiez mon élève favori. Mais nous nous sommes tous éparpillés à présent. Votre père et votre mère sont allés personne ne sait où; vous avez aussi quitté Grassdale, et moi j'en suis parti peu de temps après.

Quel plaisir j'ai à vous voir encore une fois!

Joé n'aurait pu lui en dire autant. Cette interruption avait arrêté la marche et causé quelque confusion, et le sous-maître, qui formait l'arrière-garde, s'avança pour en reconnaître la cause. — C'est mon ancien élève, monsieur, — lui dit Furness en ôtant son chapeau; — je devrais plutôt dire mon jeune élève, mais certainement le meilleur que j'aie jamais eu. Je suis ravi de le revoir. M'est-il permis de vous demander, monsieur, qui est maintenant chargé de ce cher enfant?

Le sous-maître ne fit aucune difficulté de lui donner le nom et l'adresse du maître de pension; et Furness, ayant obtenu cette information, serra la main de Joé, lui dit adieu, et lui souhaitant tout le bonheur possible, continua son chemin.

Pendant tout le reste de la promenade, l'esprit de Joé fut plongé dans une sorte de confusion, et ce ne fut qu'après son retour à sa pension qu'il put réfléchir sur ce qui s'était passé. Il savait que Furness avait fait une déposition lors de l'enquête sur la mort de Byres, et il avait assez de pénétration pour s'être aperçu en lisant cette déposition, que Furness l'avait

faite sans y être aucunement obligé. Il savait aussi qu'une récompense de deux cents livres sterling avait été offerte pour son arrestation, et quand il songea au ton affectueux en apparence que cet homme avait pris en lui parlant, sans lui dire un seul mot d'un sujet aussi important qu'une déclaration de meurtre volontaire rendue contre lui, il lui vint à l'esprit que Furness avait agi ainsi pour le laisser dans une sécurité complète, et qu'il le ferait certainement arrêter le lendemain pour obtenir la récompense promise.

Or, quoique nous n'ayons pas jugé à propos d'interrompre notre relation pour en parler, nous devons dire ici que Joé avait pour ses parents, et particulièrement pour son père, un amour sans bornes; il désirait vivement les revoir, ils étaient constamment présents à son imagination, et pourtant il n'osait jamais prononcer leur nom, attendu le mystère qui couvrait la cause qui l'avait obligé à les quitter. Il reconnut complétement le danger dans lequel il se trouvait: s'il était arrêté, il fallait qu'il sacrifiât son père, ou qu'il s'immolât lui-même. Ayant pesé tout cela dans son esprit, il réfléchit sur ce qu'il avait à faire. Irait-il consulter

le major Mac Shane? Il sentait qu'il pouvait se fier à lui, et l'aurait fait volontiers; mais il se disait aussi qu'il n'avait pas le droit de confier à qui que ce fût un secret dont la vie de son père dépendait. Non; il n'en ferait rien. Cependant, quitter le major et mistress Mac Shane, qui l'avaient comblé de tant de bontés, sans leur dire un seul mot, ce serait leur montrer de l'ingratitude. Après y avoir bien réfléchi, il résolut de s'enfuir de manière à faire perdre toute trace de ses pas, et d'écrire au major Mac Shane. Il commença ses opérations par écrire sa lettre, et elle contenait ce qui suit:

« Mon cher monsieur, — ne me croyez pas » ingrat, car je vous aime bien tendrement, » vous et mistress Mac Shane; mais j'ai rencon- » tré un homme qui me connaît, et qui me » trahira certainement. J'ai quitté la maison de » mon père, non pour braconnage, mais parce » qu'un meurtre avait été commis; *je n'en suis* » *pas coupable*, Dieu le sait. C'est la seule chose » dont je vous ai fait un secret, et je l'ai fait » parce que ce secret ne m'appartient pas. Je » ne puis ni ne veux prouver la fausseté de l'ac- » cusation portée contre moi. Je prends la fuite » parce que j'ai été découvert par un homme

» méchant, qui profitera certainement de la » connaissance qu'il a acquise de ma demeure. » Il est possible que je ne vous revoie jamais, » mais je prierai toujours pour vous et pour » mistress Mac Shane, et ma reconnaissance » pour toutes vos bontés vivra autant que moi.

» Votre affectionné,

» JOÉ MAC SHANE. »

Depuis son retour de Saint-Pétersbourg, Joé, par ordre de ses bienfaiteurs, avait toujours porté le nom de Mac Shane, et il n'en avait pas été fâché, quoiqu'il ne comprît pas tous les avantages qui devaient suivre ce changement de nom.

Après avoir écrit sa lettre, Joé appuya sa tête sur ses mains et pleura amèrement. Mais il n'y a pas dans une école un endroit où l'on puisse se livrer librement au chagrin, et il fut obligé de renfoncer ses larmes. Il fit ses devoirs et répéta ses leçons comme si rien ne fût arrivé et qu'il ne dût rien arriver, car Joé était essentiellement un petit stoïcien en pratique. Le soir, il monta dans sa chambre comme ses camarades, et prit une petite partie de son linge, qu'il enveloppa dans un mouchoir. Vers une

heure du matin, il descendit sans bruit, mit la lettre adressée au major Mac Shane sur une table dans le réfectoire, ouvrit doucement la porte de derrière, escalada le mur qui entourait le terrain destiné aux recréations, et se trouva une seconde fois sur le grand chemin pour chercher fortune.

Mais Joé était bien changé depuis les deux ans qu'il avait quitté la maison de son père. Auparavant, c'était un enfant réfléchi; mais à présent il était capable d'agir et de prendre une décision. Ses idées avaient pris beaucoup plus d'étendue, par suite de la connaissance du monde qu'il avait acquise pendant son entrée pour ainsi dire dans la vie sociale; il avait beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup parlé, et pensé encore davantage, et comme il avait naturellement des manières tranquilles, c'était maintenant un jeune gentleman. Dans la maison de mistress Mac Shane, il avait vu des hommes de tout caractère, et comme il s'en trouvait plusieurs qui fréquentaient la maison tous les jours, il avait fait avec eux une connaissance particulière. Au total, Joé n'était plus un enfant; c'était un jeune homme plein de courage, d'ardeur et de présence d'esprit; il

n'avait qu'une seule crainte, et c'était que le crime de son père ne fût découvert.

Nous voyons donc encore une fois notre héros lancé comme à la dérive, ayant sous le bras un petit paquet, trois guinées dans sa poche, et le monde devant lui. Sa seule idée fut d'arriver à une distance qui pût déjouer la vigilance de Furness, et dans cette vue il marcha vite et long-temps. Joé était en état de supporter la fatigue, car il avait considérablement grandi depuis deux ans. Il était pourtant encore petit pour son âge, mais chaque fibre de son corps était un fil de fer, et il avait acquis une force qui l'avait fait respecter par ses camarades; il était élastique comme le caoutchouc, et il avait la hardiesse et la résolution d'un homme qui a passé sa vie au milieu des dangers.

CHAPITRE XXI.

Nouveau changement de scène, mais l'action avance.

Il devient nécessaire que nous suivions encore quelques instants la fortune des parents

de notre héros. Quand Rushbrook et sa femme étaient partis de Grassford, ils n'avaient encore rien décidé sur l'endroit où ils fixeraient leur nouvelle demeure. Rushbrook ne désirait que s'éloigner le plus qu'il lui serait possible du lieu où il avait commis un crime: c'est un sentiment qu'éprouve toujours le coupable; mais quelque loin qu'il puisse aller, il ne peut jamais fuir sa conscience, ni cet œil toujours ouvert qui le suit partout. Jane partageait le même désir, mais il était causé par ses inquiétudes pour son mari. Ils n'étaient pas encombrés de bagage, car avant leur départ, ils avaient vendu tout ce qu'ils possédaient, et ils arrivèrent enfin dans la partie occidentale du comté d'York, où ils s'établirent dans un petit village. Rushbrook y trouva aisément de l'occupation, car la population y était peu nombreuse, et quelques mois se passèrent sans événement qui mérite d'être rapporté.

Rushbrook n'avait jamais repris son métier de braconnier depuis la mort du colporteur; il l'avait abjuré à compter de ce moment. Cependant on découvrit bientôt ses connaissances forestières, et il ne tarda pas à être nommé garde forestier, d'abord en sous-ordre, et ensuite en

chef, par un gentleman qui possédait des propriétés considérables dans ce canton. Il y avait environ un an qu'ils étaient dans cette situation, Rushbrook donnant pleine satisfaction à son maître, et content lui-même comparativement ; — car personne ne peut avoir la conscience chargée d'un crime sans passer bien des heures dans le chagrin et les remords, — et Jane pleurant toujours en cachette son fils unique et chéri, quand un matin le maître de Rushbrook lui mit en main un journal, en l'invitant à lire un avertissement qui s'y trouvait, et qui contenait ce qui suit : — Si Joseph Rushbrook, qui demeurait autrefois dans le village de Grassford, comté de Devon, est encore vivant, et veut faire connaître sa demeure actuelle à MM. Pearce, James et Simpson, n. 14, Chancery-lane, il apprendra quelque chose de très avantageux pour lui. S'il est mort, et que cet avertissement tombe sous les yeux de ses héritiers, ils sont également invités à se faire connaître à l'adresse ci-dessus.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? — demanda Rushbrook.

— Cela signifie que si vous êtes la personne indiquée, il est probable que quelque parent

vous a laissé un legs. — Êtes-vous cette personne?

— Oui, monsieur, — répondit Rushbrook en changeant de couleur. — J'ai certainement demeuré autrefois à Grassdale.

— En ce cas, vous ferez bien d'écrire à l'adresse indiquée et de vous faire connaître. — Je vous laisse le journal.

— Qu'en pensez-vous, Jane? — dit Rushbrook dès que son maître se fut retiré.

— Je pense qu'il faut suivre son avis.

— Mais vous oubliez, Jane.... ceci peut être un piége, — on peut avoir découvert quelque chose relativement à.... vous savez ce que je veux dire.

— Oui, je le sais, et je voudrais que nous pussions l'oublier; mais je ne crois pas que vous ayez rien à craindre. Il n'y a pas de récompense offerte pour votre arrestation comme pour celle de mon pauvre enfant, qui est maintenant errant dans le monde. Qui voudrait faire les frais de votre arrestation, sans avoir rien à y gagner?

— Cela est vrai, — répondit Rushbrook, après un moment de réflexion; — mais, hélas! je suis devenu poltron à présent. — Je vais écrire.

Il écrivit donc, et reçut en réponse une lettre contenant un billet de banque de vingt livres et l'invitant à se rendre sur-le-champ dans la capitale. Il partit, et il apprit, à sa grande surprise, qu'il était légataire d'une propriété rapportant un revenu annuel de sept mille livres sterling, sans autre condition que de prendre le nom d'Austin, comme étant le plus proche parent du tuteur, dont tel était le nom. Après avoir pris tous les arrangements nécessaires avec les hommes de loi chargés de cette affaire, il retourna dans le comté d'York avec cinq cents livres dans sa poche, et quand, après avoir embrassé sa femme, il lui eut fait part de cette nouvelle, il la vit fondre en larmes.

— Rushbrook, — lui dit-elle, — ne croyez pas que ces larmes veuillent vous faire un reproche; mais je ne puis m'empêcher de penser que vous auriez été plus heureux, si cet événement ne fût pas arrivé. La vie vous sera doublement agréable à présent; mais l'absence de Joé sera pour vous une source de regrets plus amers. Croyez-vous que vous serez plus heureux?

— Ma chère Jane, j'y ai pensé aussi bien que vous, et en y réfléchissant bien, je crois que je serai plus en sûreté. Qui reconnaîtrait le bra-

connier Rushbrook dans M. Austin, jouissant de sept mille livres de revenu? Qui oserait l'accuser, même en concevant quelque soupçon? Je sens qu'en me trouvant dans un autre comté, sous un autre nom, et dans une autre situation, je n'aurai rien à craindre.

— Mais notre pauvre enfant, si nous le retrouvons jamais...

— Sera également oublié. Il sera devenu homme, et portant un autre nom, jamais on ne le reconnaîtra. On ne saura même pas quel était notre ancien nom.

— J'espère que tout se passera comme vous le dites. Et que comptez-vous faire à présent?

— Dire qu'il m'a été légué une propriété rapportant de quatre à cinq cents livres, et que j'ai dessein d'aller demeurer à Londres.

— Cela sera prudent. Ce sera une excuse pour quitter ce canton, et personne ne saura où nous allons.

Rushbrook quitta sa place de garde forestier, vendit son mobilier, et partit du comté d'York. Quelques semaines après, il s'installa dans son nouveau domaine, situé dans l'ouest du comté de Dorset, et sur lequel il se trouvait un magnifique manoir. Différents bruits l'y avaient pré-

cédé, suivant l'usage. Les uns disaient que le nouveau propriétaire de ce domaine n'était qu'un simple journalier; d'autres, que c'était un homme qui ne jouissait auparavant que d'une fortune très modique; et un troisième bruit, contredisant tous les autres, le représentait comme un lieutenant à la demi-paie. Rushbrook avait réussi à tromper ses hommes de loi eux-mêmes sur sa véritable situation dans le monde, en leur disant qu'il s'était retiré de l'armée, et qu'il vivait de sa pension de retraite; et ce dernier bruit s'était répandu et avait été universellement adopté d'après les informations qu'avaient prises chez eux quelques unes des meilleures familles du voisinage, qui désiraient s'assurer si les nouveaux propriétaires de ce domaine étaient des gens qu'on pût voir. Nous avons déjà informé nos lecteurs que Rushbrook était un grand et bel homme. et s'il y a une classe qui puisse être transplantée avec succès de l'obscurité au grand jour, c'est celle des hommes qui ont servi dans l'armée. Une tète courbée est le signe d'une origine basse et vulgaire, de même qu'une taille droite annonce un gentleman. Or, on obtient ce dernier avantage à l'armée par la discipline et l'exercice, et

une mise convenable fait tout le reste, du moins en ce qui concerne l'extérieur. Quand donc les voisins allèrent rendre visite à M. et mistress Austin, ils ne furent pas surpris de trouver en lui un homme ayant la tête haute et l'air militaire, mais ils furent étonnés de lui voir pour épouse une femme si belle, si aimable, et même si élégante. Quoique timide d'abord, Jane avait assez de tact pour observer les autres et les imiter; dès qu'elle eut passé quelques mois dans sa nouvelle situation, il aurait été difficile de supposer que mistress Austin n'était pas née dans la sphère où elle circulait alors. Les manières d'Austin avaient encore quelque chose de brusque et d'abrupt comme auparavant; mais il y avait toujours en lui une réserve qui lui était naturelle, et qui empêchait qu'on ne lui trouvât un ton vulgaire. Les gens qui sont réservés sont rarement regardés comme ayant un air commun, quoiqu'on puisse les considérer comme ayant des manières désagréables. Ce sont ceux qui sont trop familiers qui se font une réputation de grossièreté.

Austin était donc respecté, mais sans être aimé. Jane, au contraire, dont la beauté avait alors tous les secours de la toilette, et chez qui

les regrets continuels causés par la perte de son fils ajoutaient encore à cette beauté, en lui donnant un air pensif et mélancolique, était, comme elle le méritait, la favorite de tout le monde. Bien des gens disaient qu'Austin devait être un mari déplaisant, et plaignaient la pauvre mistress Austin; mais c'est ce qu'on dit toujours du mari dont la femme ne rit pas pas souvent.

Austin trouvait de l'amusement à chasser sur son spacieux domaine; mais ses voisins étaient surpris que, quoiqu'il fût si passionné pour la chasse, il ne pût jamais se déterminer à condamner un braconnier. Il fut mis au nombre des magistrats; et comme il était fort libéral dans toutes les souscriptions, on le regarda comme une grande acquisition pour le comté. Sa femme était fort recherchée; mais on remarquait invariablement que, toutes les fois qu'il était question d'enfant, les larmes lui venaient aux yeux. Avant qu'ils eussent été un an dans leur nouvelle situation, ils avaient acquis tout le tact et toutes les connaissances qui leur étaient nécessaires. Leur maison était bien montée. Ils faisaient des visites à toute l'aristocratie du voisinage, et ils en recevaient

à leur tour. En un mot, ils étaient accueillis tout aussi bien qu'ils pouvaient le désirer. Mais étaient-ils heureux? hélas! non. Ceux qui enviaient à Austin sa fortune et sa belle maison, ne se figuraient guère quel poids pesait sur son esprit et quels soucis rongeurs usaient son existence. Qui se serait imaginé qu'il aurait volontiers renoncé à tout cela pour redevenir le braconnier de Grassdale, s'il avait pu à ce prix ne pas avoir la conscience chargée d'un crime et voir son fils à son côté! Et la pauvre Jane! elle n'était occupée nuit et jour que d'une seule pensée: — où était son enfant? Cette idée la privait de repos pendant les heures destinées au sommeil, et elle se présentait à son esprit dans tous les instants du jour, et même au milieu des scènes les plus gaies et des moments les plus heureux. C'était un cauchemar perpétuel, — une source intarissable de misère. Elle songeait moins à son mari; car elle savait que depuis l'instant où il avait donné la mort à un de ses semblables, il s'en était sincèrement repenti, et que ses remords étaient un ver qui rongerait son cœur jusqu'à la fin de son existence. Mais son enfant, — son noble enfant, — ce Joé qui s'était sacrifié pour sauver son père, — son

destin inconnu était l'unique objet de ses réflexions, et elle aurait volontiers mendié son pain si elle l'avait eu à conduire par la main. Et pourtant tout le comté pensait que M. et mistress Austin devaient se trouver bien heureux, bien contents, d'être venus inopinément en possession d'une si belle fortune! — Dieu seul connaît les secrets du cœur humain.

CHAPITRE XXII.

Long chapitre, mais dans lequel notre héros trouve promptement de l'occupation.

La pension dans laquelle notre héros avait été placé était située à Clapham. Joé ne crut pas prudent de prendre la route de Londres; il coupa donc à travers les champs, et se trouva avant sept heures du matin à peu de distance de Gravesend. La nuit avait été calme et douce, car c'était une nuit d'août, et il faisait grand jour depuis quelque temps, lorsque notre hé-

ros, qui avait alors fait quinze à seize milles, s'assit pour se reposer. Tranquillement assis sur la verdure, au bord du chemin, il pensait à son père et à sa mère, à la bonté du major et de mistress Mac Shane et à son propre destin. Ces idées mélancoliques le firent pleurer, et tandis que des larmes coulaient le long de ses joues, une petite fille d'environ dix ans, très proprement vêtue, et qui appartenait évidemment à des parents au-dessus des classes inférieures de la population, passa près de lui d'un pas si léger, que Joé ne l'entendit pas. Elle le regarda en passant, et s'apercevant qu'il pleurait, ses jolis traits se couvrirent aussi d'un nuage. Joé ne leva pas les yeux, et après avoir hésité un instant, elle fit quelques pas en avant, puis tourna la tête, et voyant qu'il pleurait encore, elle s'arrêta, et enfin se tourna vers lui. Elle resta en face de lui une minute ou deux sans que Joé fît attention à elle, car il était alors dans le plus fort de son chagrin, et n'oubliant pas les principes qui lui avaient été inculqués avec soin, il songea au Dieu de consolation et de miséricorde, se mit à genoux et pria. La petite fille, qui avait déjà versé des larmes de sympathie et de pitié, mit son petit

panier par terre et s'agenouilla à côté de lui.— Non qu'elle priât, car elle ne savait pas quelle prière il adressait au ciel; c'était un instinct de respect pour le Dieu qu'il invoquait, et un sentiment de compassion pour un être qui souffrait évidemment. Joé leva enfin les yeux, et vit la jeune fille à genoux, et les yeux remplis de larmes. Il essuya les siens à la hâte, car jusqu'à ce moment il avait cru être seul, et c'était à cause de son isolement qu'il priait. Il vit alors qu'il avait à son côté un être qui avait pitié de lui, quoique sans savoir pourquoi, et cette vue le soulagea. Ils se relevèrent tous deux en même temps, et Joé, prenant la main de la petite fille, lui dit : — Je vous remercie.

— Pourquoi pleurez-vous? — lui demanda-t-elle.

— Parce que suis malheureux, et sans maison où aller.

— Sans maison ! — Ce sont les enfants qui sont en guenilles et qui meurent de faim, qui sont sans maison, et non ceux qui sont vêtus comme vous l'ètes.

— Mais j'ai quitté la mienne.

— En ce cas retournez-y. Comme vos parents seront charmés de vous revoir !

— Sans doute, ils le seraient; mais je ne dois pas retourner chez eux.

— Avez-vous donc fait quelque chose de mal? Non; j'en suis sûre. Ceux qui commettent de mauvaises actions ne prient pas.

— Non, je n'ai rien à me reprocher; mais je ne puis vous en dire davantage.

Dans le fait, Joé avait été plus communicatif avec cette petite fille qu'il ne l'aurait été avec qui que ce fût; mais il s'était laissé aller comme par surprise, et d'ailleurs il ne craignait pas d'être trahi par une jeune créature si ingénue et si innocente. Cependant, revenant à lui, il changea de conversation.

— Où allez-vous? — lui demanda-t-il.

— Je vais à l'école à Gravesend. J'y vais tous les matins, et j'y reste jusqu'au soir. J'ai mon dîner dans mon panier. — Avez-vous faim?

— Non. — Pas en ce moment.

— Allez-vous aussi à Gravesend?

— Oui. — Comment vous nommez-vous?

— Emma Phillips.

— Avez-vous un père et une mère?

— Mon père a été tué à la guerre peu de temps après ma naissance.

— Et votre mère?

— Elle demeure avec grand'maman, dans cette maison que vous voyez entre les arbres. Mais qu'allez-vous faire à présent? Voulez-vous venir ce soir à la maison avec moi? Ma mère est bonne; je lui raconterai tout ce que vous m'avez dit, et elle écrira à vos parents.

— Non, non. Ne faites pas cela. Je vais chercher de l'occupation.

— Et qu'êtes-vous en état de faire?

— Je le sais à peine; mais je puis travailler; j'ai de la bonne volonté, et j'espère pouvoir gagner mon pain.

Pendant cette conversation, ils avaient toujours marché, et ils venaient d'entrer dans Gravesend. — Voici mon école, — dit la petite fille, — et il faut que je vous dise adieu.

— Adieu, — répondit Joé; — je ne vous oublierai pas, quoique j'ignore si je vous reverrai jamais. — Une larme brilla encore dans les yeux de notre héros; ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Joé, resté seul, réfléchit sur ce qu'il avait à faire. Les mots de la petite Emma: — Ceux qui sont vêtus comme vous l'êtes, — lui rappelèrent les remarques et les soupçons dont il pour-

rait être l'objet, s'il ne changeait pas de costume, ce qu'il résolut de faire sur-le-champ. La seule idée qui s'était présentée à son esprit était de trouver le moyen de rejoindre le capitaine O'Donahue, car il était sûr qu'il consentirait à le reprendre à son service, s'il lui prouvait qu'il ne pouvait rester en sûreté en Angleterre. Mais en ce cas, ne faudrait-il pas lui dire la vérité? Notre héros n'ayant pas encore pris son parti sur ce point, il en remit la décision à une autre occasion. Une boutique de fripier attira alors son attention. Après avoir examiné les objets qui étaient suspendus des deux côtés de la porte, il regarda dans l'intérieur, et y voyant un jeune matelot qui marchandait quelques vêtements, il entra comme pour attendre son tour d'être servi, mais dans le fait pour s'assurer de la valeur des objets qu'il désirait acheter. Le matelot, après avoir longtemps marchandé une jaquette de drap rouge et une paire de pantalons bleus, les obtint enfin du juif pour quatorze shellings. Joé étant beaucoup plus petit que ce jeune matelot, prétendit qu'il devait avoir des vêtements semblables à meilleur marché; mais le juif, qui avait jeté les yeux sur l'habit que portait sa nouvelle prati-

que, trouva force raisons pour en demander davantage. Joé tint bon, et il sortait de la boutique, quand le juif le rappela, et finit par réduire sa demande à douze shellings. Ayant payé cette somme, Joé demanda la permission d'entrer dans l'arrière-boutique, pour essayer si ces vêtements lui iraient. Le juif y consentit, sans lui faire aucune question; car un juif n'en fait jamais quand il s'agit de gagner quelque argent, et il s'inquiétait peu de savoir qui était Joé. Son unique but était de lui vendre ce dont il avait besoin, et y ayant réussi, il pensait qu'il pourrait encore gagner davantage en achetant à bon marché les vêtements qu'il quittait. Voyant que Joé en faisait un paquet, il lui demanda s'il voulait les lui vendre, et Joé y consentit. Mais le juif en offrit si peu de chose, que Joé les remit de nouveau sous son bras, et il allait quitter la boutique, quand le juif lui proposa de lui rendre l'argent qu'il avait payé pour le costume de marin, et de prendre ses habits en échange, s'il voulait échanger aussi son chapeau contre un autre de prélart, qui irait mieux avec ses nouveaux vêtements. Notre héros y consentit, et le marché fut ainsi conclu sans que Joé eût besoin d'ouvrir sa bourse. Une per-

sonne qui l'aurait vu vêtu comme il l'était en quittant l'école, n'aurait pu le reconnaître sous son nouveau costume. Il sortit de la boutique, ayant toujours sous son bras son petit paquet de linge, et son estomac l'avertissait qu'il était temps de songer à déjeuner. Regardant à droite et à gauche pour voir où il pourrait trouver de la provende, il aperçut le jeune matelot qu'il avait vu dans la boutique du juif, portant sous son bras ce qu'il avait acheté, et arrêté devant la fenêtre d'un marchand d'estampes pour considérer les gravures. Joé se plaça bord à bord avec lui, et lui demanda s'il pouvait lui dire où il pourrait se procurer de quoi déjeuner. Le marin se retourna, le regarda quelques instants et s'écria : — Sur ma foi ! c'est vous que j'ai vu entrer chez le juif. Vous vous y êtes équipé, à ce que vois. — Vous avez pris la volée, n'est-ce pas ? — Ce n'est pas mon affaire. — Suivez-moi, je vais vous montrer où vous pourrez déjeuner.

Joé marcha quelques instants à côté de sa nouvelle connaissance ; et le jeune marin se tournant vers lui, lui dit : — Dites-moi, votre maître d'école vous battait-il souvent ?

— Non, — répondit Joé.

— Eh bien, c'est plus que je ne pourrais dire

du mien ; car il y était du matin au soir.—Tendez la main droite ! —Tendez la main gauche! —Sur mes yeux ! comme elles me cuisaient ! — Je crois que je m'en inquiéterais moins à présent , — ajouta-t-il en montrant les paumes de ses mains ; — elles sont plus dures qu'alors. — Mais voici la boutique, entrez; et si vous n'avez pas d'argent, je vous paierai à déjeuner.

Le jeune matelot s'assit devant une table étroite, Joé se plaça en face de lui, et son nouvel ami demanda deux pintes de thé, un pain de deux pence et deux morceaux de fromage d'un penny chacun. Ils partagèrent le pain, prirent chacun leur morceau de fromage et leur pinte de thé, et firent un bon déjeuner. Quand il fut fini, le marin dit à son compagnon : — Qu'allez-vous faire à présent? Avez-vous dessein d'aller sur mer ?

—J'ai besoin de travaillller, — répondit Joé ; — peu m'importe à quoi.

— Eh bien , voyez-vous , j'ai planté là mes parents pour aller sur mer, et je ne m'en suis repenti qu'une seule fois, c'est-à-dire depuis que je suis entré dans ce service jusqu'à présent. Tout est préférable à la mer. D'ailleurs

vous n'avez pas l'air assez fort. Vous ne savez pas ce que c'est que de longer une côte en hiver, — d'être battu pour aller serrer le grand perroquet, quand il fait si noir qu'on ne peut voir le haut du mât, si froid qu'on ne sent plus ses doigts, et que, si on lâche prise, on tombe dans l'eau pour se noyer, ou sur le pont pour se briser les membres. Mais on sent alors que la vie ne mérite pas qu'on y songe, — froid et danger sur les mâts; coups de pied et de poing sur le pont... N'allez pas sur mer; si vous y allez après ce que je vous dis, vous êtes plus fou que vous n'en avez l'air.

— Je n'ai pas envie d'être marin, mais il faut que je fasse quelque chose pour gagner ma vie. Vous êtes si obligeant, — pouvez-vous me dire ce que je puis faire?

— Quand vous êtes venu près de moi avec votre jaquette et vos pantalons, voyez-vous, pendant que je regardais les peintures, vous m'avez fait penser, parce que vous lui ressemblez beaucoup, à un pauvre enfant qui s'est noyé l'autre jour, bord à bord avec un bâtiment de la compagnie des Indes. C'est pourquoi je vous ai regardé, car j'ai cru un moment que c'était lui.

— Et comment s'est-il noyé, le pauvre garçon?

— Sa tante, voyez-vous, est une vieille bonne femme qui est vivandière, et qui va de bâtiment en bâtiment.

— Qu'est-ce qu'une vivandière?

— C'est une grosse femme assise sur un banc sur l'arrière de sa barque, qui est remplie de *soft tommy* et de *soldats;* de pipes et de tabac, de pommes à demi pourries, de pâtés durs, de fil, d'aiguilles et de cent autres choses.

Joé ouvrit de grands yeux, car il ne savait pas que les matelots appellent du pain *soft tommy*, et des harengs rouges, des *soldats.* Il pensa seulement que la barque devait être bien pleine.

— Or, voyez-vous, le petit Pierre était son bras droit, car elle ne sait ni lire ni écrire. — Le savez-vous? oui sans doute.

— Oui, oui, — répondit Joé.

— Eh bien, le petit Pierre se tenait au *peintre* pour se soutenir contre une lame venant de l'avant; mais il ne fut pas assez fort, et quand la lame frappa la barque, il fut jeté par dessus le bord et fut noyé.

— Et le *peintre* le fut-il aussi?

— Ha, ha, ha! le *peintre* est le nom d'un cordage. Or, la vieille femme est dans un grand embarras, et elle ne fait que crier après le petit Pierre, car elle n'est pas en état de tenir ses comptes. Or, vous lui ressemblez beaucoup, et je crois fort probable que la vieille femme vous prendrait à sa place, si je le lui proposais. Cela vaudrait mieux que d'aller sur mer; car, dans tous les cas, si votre jaquette est quelquefois mouillée pendant la journée, du moins vous êtes sûr de dormir à sec toutes les nuits. — Qu'en pensez-vous?

— Je vous remercie, et je serais charmé d'avoir cette place.

— Eh bien, c'est une bonne vieille femme; elle a un bon cœur, et je crains qu'elle ne se fie trop à ceux qui n'ont pas d'argent, car elle fait souvent des pertes. Je lui parlerai ce matin, car je suis sûr qu'elle sera bord à bord avec nous quand je serai de retour sur mon bord. — Et où vous trouverai-je, quand je reviendrai à terre ce soir?

— Partout où vous voudrez.

— Eh bien, trouvez-vous ici à neuf heures du soir; nous saurons alors à quoi nous en tenir. — Allons, il faut que je parte; — c'est moi qui paie le déjeuner.

— Je vous remercie, j'ai de l'argent.

— Eh bien, gardez-le, c'est plus que je ne sais faire. — Quel est votre nom ?

— Joé.

— Eh bien, Joé, si je vous obtiens cette place, quand nous nous reverrons et que je serai à court, laissez-moi recourir au *tick*, jusqu'à ce que je puisse payer.

— Qu'est-ce que le tick?

— Vous le saurez de reste, quand vous aurez passé une semaine avec la vivandière. — Adieu! à neuf heures.

En parlant ainsi, le jeune matelot mit ses nouveaux habits sous son bras et s'achemina vers le rivage.

La salle où ils avaient déjeuné était pleine de matelots et de femmes, mais trop occupés à causer et à rire pour faire attention à Joé et à son compagnon. Notre héros resta quelque temps assis à sa place après le départ de sa nouvelle connaissance. S'approchant ensuite du comptoir, il dit à la femme qui y était qu'il reviendrait plus tard dans la journée, et la pria d'avoir soin de son petit paquet.

— Vous le trouverez ici quand vous le demanderez, mon petit ami, — lui dit la femme en le plaçant sous le comptoir.

Joé sortit l'esprit plus tranquille. Il comprenait à peine la nature de la place qui lui était proposée, mais il espérait qu'il serait en état de la remplir s'il réussissait à l'obtenir. Il s'amusa à se promener dans les rues, à regarder les passants, les bateliers qui étaient sur leurs barques, et les matelots à bord des bâtiments qui étaient à l'ancre sur la Tamise. C'était un spectacle varié et animé. Comme il était près de l'escalier, une barque s'avança vers le rivage, et d'après la description que lui avait faite le jeune matelot, il vit que c'était une barque de vivandière, car elle contenait tous les objets dont il lui avait parlé, et beaucoup d'autres, comme des bouteilles de porter, un baril probablement de bière, des bottes de poireaux et d'oignons, etc., etc.; et une grosse femme était assise sur un banc sur l'arrière.

Le batelier s'approcha de l'escalier à l'aide de son aviron, et la barque toucha. La grosse femme en sortit, et le batelier lui remit un panier, un grand livre, et d'autres objets qu'elle semblait regarder comme lui étant indispensables, entre autres un gros paquet qui paraissait être du linge destiné à être blanchi.

— Mais comment vais-je emporter tout cela,

William? — s'écria la grosse femme; — vous ne pouvez quitter la barque, et il n'y a personne ici pour m'aider.

— Je vous aiderai, — dit Joé en descendant l'escalier; — que voulez-vous que je porte?

— Vous êtes un brave enfant, — lui répondit-elle. — Êtes-vous en état de porter ce paquet? Je puis me charger du reste.

Joé jeta le paquet sur son épaule en un instant.

— Vous êtes fort pour votre âge, mon petit gaillard, — dit le batelier.

— C'est un joli petit homme, et qui est serviable, — dit la femme. — Allons, suivez-moi, et je ne vous oublierai pas.

Joé la suivit, et ils arrivèrent à une petite porte qui n'était pas à plus de quarante toises du lieu du débarquement. A la demande de la femme, Joé porta le paquet au premier étage.

— Puis-je vous être utile à autre chose? — demanda Joé, après avoir mis le paquet par terre.

— Non; mais il faut que je vous paie de votre peine. — Que vous donnerai-je?

— Rien du tout. C'est de bien bon cœur, et je ne recevrai rien, — répondit Joé, — Adieu!

Et descendant l'escalier, quoique la femme le rappelât, il se remit à se promener dans les rues de Gravesend. Mais il fut bientôt las de marcher sur un mauvais pavé, et il résolut de sortir de la ville pour jouir de la beauté de la campagne. Il reprit donc le même chemin par où il était arrivé à Gravesend, passa devant l'école de la petite Emma, et continua à suivre la route, s'arrêtant de temps en temps pour considérer tout ce qui attirait son attention, regardant un oiseau qui chantait perché sur une branche, et n'osant remuer de peur de l'effrayer ; quelquefois, s'asseyant sur le bord de la route, et réfléchissant sur le passé et sur l'avenir. Le jour avançait vers sa fin, et Joé s'amusait encore, comme le fait tout enfant qui a été enfermé dans la salle d'étude d'une école, et il arriva à l'endroit où il avait pleuré et où il avait rencontré la petite Emma Phillips. S'y étant assis, il resta quelque temps à songer à sa jolie petite figure et à la bonté qu'elle lui avait montrée. Tout-à-coup il entendit quelqu'un qui s'avançait en chantant; il leva les yeux et reconnut la petite fille qui revenait de son école. Joé se leva sur-le-champ, et alla à sa rencontre, mais elle ne parut pas le recon-

naître, et elle aurait passé son chemin, s'il ne lui avait dit : — Ne me reconnaissez-vous pas?

— Je vous reconnais à présent, — lui répondit-elle en souriant; — mais je ne vous reconnaissais pas d'abord, parce que vous avez mis de nouveaux habits. J'ai pensé à vous toute la journée; et savez-vous que j'ai eu une marque noire pour ne pas avoir bien répété ma leçon? — ajouta-t-elle en soupirant.

— En ce cas, c'est ma faute, j'en suis bien fâché.

— Oh, n'y songez pas. C'est la première fois que cela m'est arrivé depuis long-temps, et j'en dirai la cause à maman. — Mais vous êtes vêtu en marin. — Allez-vous aller sur mer?

— Je ne le crois pas. — J'espère trouver de l'ouvrage à Gravesend, et je pourrai vous voir quelquefois à votre retour de l'école. — Puis-je vous accompagner jusqu'à votre maison?

— Sans doute, si vous le désirez.

Joé la suivit jusqu'à ce qu'ils arrivassent près de la maison, qui n'était qu'à la distance d'une centaine de toises.

— Mais il faut que vous me fassiez une promesse, — lui dit-il en hésitant.

— Laquelle?

— Il faut que vous gardiez mon secret; il faut que vous ne disiez pas à votre mère que vous m'avez vu de plus beaux habits. — Cela pourrait me nuire. — Et pourtant ce n'est pas pour moi que je le demande. Ne parlez donc pas de mes autres vêtements, ou l'on pourrait me faire des questions auxquelles je ne dois pas répondre, car ce secret ne m'appartient pas. Je vous en ai dit ce matin plus que je n'en aurais dit à personne. — Oui, c'est la vérité.

— Eh bien, — répondit Emma après avoir réfléchi un instant; — je crois que je n'ai pas le droit de dire un secret quand on me prie de n'en rien faire; ainsi je ne parlerai pas de vos habits de ce matin. Mais il faut que je dise à ma mère que je vous ai rencontré.

— Oh! vous pouvez le lui dire, et ajouter que je cherchais de l'ouvrage. Demain, ou après-demain, je vous dirai si j'en ai trouvé.

— N'entrerez-vous pas? — dit Emma.

— Non, pas à présent. Il faut que j'aille voir si j'aurai la place qu'on m'a promise, et je vous reverrai le plus tôt possible. — Et si je ne vous revois pas, je ne vous oublierai point; — non, jamais. — Adieu.

Emma lui dit adieu, et ils se séparèrent. Joé la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans la maison.

Notre héros retourna vers Gravesend, l'esprit couvert d'un nuage de tristesse. Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans sa rencontre avec cette petite fille, — quelque chose de si peu commun dans la compassion qu'elle lui avait montrée, qu'il ne put la quitter sans chagrin; mais il était tard, et il était temps qu'il allât au rendez-vous que lui avait donné son ami le jeune marin.

Joé resta environ un quart d'heure à la porte de la maison où ils avaient déjeuné ensemble, et le voyant arriver, il alla à sa rencontre.

— Oh, vous voilà! — dit le jeune matelot, — eh bien, j'ai vu la vieille femme, et j'ai eu un long entretien avec elle. Elle ne voulait pas croire qu'il puisse exister dans le monde un être semblable à Pierre; mais je l'ai engagée à vous voir, et elle y a consenti. Ainsi, venez, car il faut que je sois de retour à bord dans une demi-heure.

Joé suivit son nouvel ami, qui le conduisit précisément à la porte de la maison où il avait

porté un paquet le même jour. Ils montèrent au premier étage, et en entrant dans la chambre, Joé reconnut la femme à qui il avait rendu un petit service le matin.

— Le voici, mistress Chopper, — dit le jeune matelot; — et s'il ne vous convient pas, je ne sais qui pourra vous convenir; il a fait ses études, et il est en état de vous faire un total pendant que vous clignez de l'œil.

La réputation que sa nouvelle connaissance lui faisait si gratuitement fit ouvrir de grands yeux à Joé, tandis que la femme le regardait avec attention.

— Je vous ai vu quelque part, — dit-elle. — Vous aviez raison, Jim, comme il ressemble au pauvre Pierre!

— Vous m'avez vu ce matin, — dit Joé. — J'ai porté pour vous un paquet ici.

— C'est cela même; et vous n'avez pas voulu être payé de votre peine. — Eh bien, Jim, c'est le pauvre Pierre tout craché.

— C'est ce que je vous disais, la mère, et il vous rendra les mêmes services que Pierre. Mais je vais vous laisser vous arranger ensemble, car il faut que je retourne à bord.

En parlant ainsi, il regarda Joé du coin de l'œil, — signe que celui-ci ne comprit pas, — et descendit l'escalier.

— Cela est bien étrange! — reprit mistress Chopper. — Saviez-vous comme vous ressemblez au pauvre Pierre? Plus je vous regarde, plus je vous trouve semblable à lui. — Ce pauvre Pierre! Avez-vous appris comment je l'ai perdu?

— Ce jeune marin me l'a dit ce matin.

— Le pauvre garçon! Il se tenait trop ferme au cablot. La plupart des gens se noient pourtant parce qu'ils ne se tiennent pas assez ferme; c'était un brave enfant, et très intelligent. — Et ainsi, c'est vous qui m'avez rendu service ce matin, quand le pauvre Pierre me faisait tellement faute! Eh bien, cela prouve que vous avez un bon cœur, et j'aime cela. — Et où avez-vous rencontré Jim Paterson?

— Dans une boutique de friperie où j'achetais mes habits.

— Eh bien, Jim est un écervelé, mais il a un bon cœur, et il paie quand il le peut. Des gens qui connaissent sa famille m'ont dit qu'avec le temps il aura quelque chose. — Et qu'êtes-vous en état de faire? Je crains que vous

ne sachiez pas faire tout ce que faisait le pauvre Pierre.

— Je puis tenir vos comptes, et vous me trouverez honnête et fidèle.

— Pierre n'en pouvait pas faire davantage. Etes-vous bien sûr que vous pouvez tenir des comptes et faire une addition?

— Bien certainement. Mettez-moi à l'épreuve.

— C'est ce que je vais faire. Tenez, voici une plume, de l'encre et du papier. — Eh bien, vous êtes le vrai portrait de Pierre, c'est sûr et certain. — A présent, écrivez : — Bière, 8 pence, — tabac, 4 pence. — Avez-vous écrit cela?

— Oui.

— Voyons! — Toile pour pantalons, 3 shellings 6 pence, — bière une seconde fois, 4 pence, — encore tabac, 4 pence, — bière une troisième fois, 8 pence. — A présent, faites l'addition.

Joé savait l'arithmétique, et il lui remit le papier en lui disant que le total était de 5 shellings 10 pence.

— Ce doit être quelque chose comme cela; mais attendez un moment tandis que j'irai le

montrer à quelqu'un.—Elle descendit, et porta le papier dans un cabaret voisin.

— Le calcul est juste, mistress Chopper, — dit la fille qui était au comptoir.

— Et l'écriture est-elle aussi bonne que celle de Pierre, le pauvre garçon?

— Beaucoup meilleure.

— Qui l'aurait cru? — et il ressemble tellement à Pierre!

Mistress Chopper retourna chez elle, et s'assit.
— Et à présent, dit-elle, —quel est votre nom?

— Joé.

— Joé quoi?

— Joé... O'Donahue, — répondit notre héros, craignant de donner le nom de Mac Shane.

— Et qui sont vos parents?

— De pauvres gens qui demeurent bien loin d'ici.

— Et pourquoi les avez-vous quittés?

Joé s'était déjà décidé à dire son ancienne histoire. — Parce que j'étais accusé d'avoir braconné, et ils ont voulu que je quittasse le pays.

— Braconné! — Ah, je comprends; vous avez tué des lièvres et des perdrix. — Et pourquoi braconniez-vous?

— Parce que mon père braconnait.

— Je vois, je vois. — On ne peut blâmer le fils de faire ce que faisait son père. — Et ainsi vous êtes venu ici dans l'intention d'aller sur mer?

— Si je ne pouvais mieux faire.

— Mais vous pourrez mieux faire, mon cher enfant. Je verrai si vous pouvez remplir la place du pauvre Pierre; et si vous êtes honnête et soigneux, cela vous vaudra mieux que d'aller sur mer. — C'est surprenant comme il lui ressemble! — Ecoutez, je vous appellerai Pierre, il me semblera que je l'ai encore avec moi, le pauvre garçon!

— Comme il vous plaira, — dit Joé, qui n'était pas fâché de ce changement de nom.

— Et où comptez-vous coucher cette nuit?

— J'avais dessein de demander un lit dans la maison où j'ai déjeuné, et où j'ai laissé mon paquet.

— Non, non. Allez chercher votre paquet, et vous coucherez dans le lit de Pierre, — le pauvre garçon! l'eau a été son dernier lit, comme disent les journaux, — et demain matin vous commencerez votre besogne avec moi.

Joé accepta cette offre, alla chercher son

paquet, et un quart d'heure après il était de retour chez mistress Chopper; il la trouva occupée à préparer son souper, et il ne fut pas fâché d'en prendre sa part. Elle le conduisit ensuite dans une petite chambre dans laquelle était un lit sans rideaux, et dont les murailles étaient ornées de guirlandes de poireaux et d'oignons, et de flèches de lard. Dans un coin était une caque de harengs, et l'on voyait sur le plancher des bouteilles à bière de gingembre vides, des sacs d'étoupes, et une foule d'autres objets; le tout exhalant un parfum qui n'était rien moins qu'agréable.

— Voici le lit du pauvre Pierre, — dit mistress Chopper; — j'y avais mis des draps blancs le jour même où il s'est noyé, le pauvre garçon! Puis-je me fier à vous pour éteindre la chandelle?

— Oh, oui, j'y prendrai bien garde.

— En ce cas, bonne nuit, mon enfant. — Dites-vous vos prières matin et soir? le pauvre Pierre n'y manquait jamais.

— Oui, oui, toujours, — répondit Joé; — bonne nuit.

Mistress Chopper quitta la chambre. Joé ouvrit la fenêtre, car il était presque suffoqué, se

déshabilla, éteignit la chandelle, et quand il eut dit ses prières, ses pensées se reportèrent naturellement sur la petite Emma, qui s'était agenouillée à son côté sur la grande route.

CHAPITRE XXIII.

Dans lequel notre héros entre en fonctions.

Le lendemain matin à cinq heures, mistress Chopper appela Joé : le batelier était prêt, et à l'aide de Joé la barque reçut bientôt sa cargaison. Lorsque tout fut en ordre, mistress Chopper et Joé prirent leur déjeuner, qui se composait de thé, de pain, de beurre et de harengs rouges. Dès qu'ils eurent fini leur repas, ils s'embarquèrent, et la barque s'éloigna du rivage.

— Eh bien, mistress Chopper, — dit le batelier, — il paraît que vous avez pris un nouvel aide.

— Oui. Ne trouvez-vous pas que c'est le portrait vivant du pauvre Pierre ?

—Je ne saurais trop qu'en dire ; mais à présent que vous m'en parlez, je trouve dans la coupe de son foc quelque chose qui me le rappelle; Pierre était un brave enfant.

— Oui sans doute, et aussi fin qu'une aiguille, —vous entendez, — dit mistress Chopper en se tournant vers Joé ; — fin est le mot sur une barque de vivandière. Il y a des gens qui paient et des gens qui ne paient pas; des gens à qui je fais crédit et des gens à qui je ne me fie pas, — et ce sont ceux qui ne me paient pas leurs vieilles dettes. Nous perdons quelquefois de l'argent, mais tout se retrouve au bout du compte. Mais ce qui me fait perdre plus que toute autre chose, c'est de ne pas inscrire sur mon registre les objets vendus; car les matelots paient quand ils ont de l'argent, c'est-à-dire s'ils reviennent de leur voyage, les pauvres gens. Ainsi, Pierre.....

— Quoi! s'appelle-t-il aussi Pierre?

— Je veux l'appeler ainsi, William, il ressemble tellement au pauvre Pierre.

— Cela m'arrange; je déteste d'avoir à retenir de nouveaux noms.

— Ainsi donc, Pierre, il faut que vous soyez très soigneux; car, voyez-vous, on m'appelle

tantôt ici, tantôt là, soit pour du linge à blanchir, soit pour autre chose, et alors il faut que vous ayez l'œil à tout, et si l'on prend quelque chose, il faut l'inscrire à tout hasard. Vous apprendrez peu à peu à qui vous pouvez vous fier, car je connais la plupart de mes pratiques; il ne faut pas vous fier aux femmes, — j'entends aux femmes des matelots, — à moins que je ne vous le dise; et il faut y regarder de très près avec elles, car elles jouent toute espèce de tours. Vous devez donc toujours avoir un œil d'un côté et l'autre de l'autre. A bord du brick où nous allons, par exemple, il y a une fille nommée Nancy qui savait prendre l'avantage du vent sur le pauvre Pierre, tout fin qu'il était. Elle faisait semblant d'en raffoler, et pendant que d'un bras elle le serrait contre elle de manière à l'aveugler, de l'autre main elle prenait des tartes. Ne lui permettez pas de telles familiarités, car ce serait moi qui les paierais.

— Mais à qui devrai-je me fier?

— Dieu vous protège, mon enfant, vous le découvrirez bientôt; mais songez à une chose: — ne faites jamais crédit à un marin grand et efflanqué, sans que son nom soit sur le livre; ces gens-là ne paient jamais. Il y a le livre tenu

par le pauvre Pierre, et vous verrez les noms en tête de chaque compte. — Je le crois du moins, car je ne suis pas une savante; mais j'ai une bonne mémoire : je ne sais ni lire ni écrire, et c'est pourquoi Pierre m'était si utile.

Il est à présumer que Pierre savait lire son écriture, mais il est certain que Joé ne put la déchiffrer qu'après plusieurs jours d'études. Il découvrit alors que certains signes hiéroglyphiques désignaient certains objets vendus, et cela lui rendit cette tâche plus facile.

Dès qu'ils furent bord à bord avec le brick, des matelots descendirent dans la barque, et prirent divers objets à crédit. Joé les enregistra très régulièrement.

— Avez-vous vu Bill? — demanda une voix douce, partant du passe-avant.

— Non, Nancy, — répondit mistress Chopper.

— En ce cas, il lui faut deux harengs rouges, un pain de six pence et du tabac.

Joé leva les yeux, et vit une très jolie fille ayant les cheveux blonds, de grands yeux bleus et un air égrillard, penchée par-dessus le bord.

— Eh bien, Nancy, il faut qu'il vienne lui-

même, — répondit mistress Chopper; — car vous savez que la dernière fois que vous prîtes différents objets à crédit, il dit qu'il ne vous en avait pas chargée, et ne voulut pas les payer.

— C'est parce que le fou était jaloux, mistress Chopper. J'avais perdu le tabac, et il soutint que je l'avais donné à Dick Snapper.

— Je ne saurais qu'y faire. Il faut qu'il vienne lui-même.

— Mais il a été envoyé à terre sur un canot, et il m'a dit de lui faire ses emplettes. — Mais qui avez-vous donc là? ce n'est pas Pierre. Non ce n'est pas Pierre. — Quel charmant enfant!

— Je vous l'avais bien dit, — dit mistress Chopper à l'oreille de notre héros; — si je n'étais pas sur la barque, elle y serait dans une minute, et elle vous persuaderait de lui donner tout ce qu'elle demande, — mais elle ne paie jamais.

Joé leva encore les yeux sur Nancy, et il sentit qu'il serait bien difficile de lui rien refuser.

— Quelle cruelle femme vous êtes, mistress Chopper! Bill va revenir à bord; et aussi sûr que vous me voyez ici, il me battra, si vous

me refusez ce qu'il m'a chargée de vous demander. Il vous paiera, je vous en donne ma parole.

— Votre parole, Nancy! — dit mistress Chopper en secouant la tête.

— Attendez un moment, — dit Nancy, descendant dans la barque, sans s'inquiéter de montrer deux jambes faites au tour; — attendez, et je vous expliquerai tout.

— Il est inutile que vous veniez dans ma barque, Nancy; cela ne vous servira à rien.

— C'est ce que nous verrons, — répondit Nancy en s'asseyant à côté d'elle, et la regardant en face d'un air malin. — Le fait est, mistress Chopper, que vous ne savez pas combien vous avez le cœur bon.

— Je sais ce que vous êtes, Nancy.

— Tout le monde le sait. — On dit que je n'ai d'autre ennemi que moi.

— C'est la vérité, mon enfant, et c'est bien dommage.

— Je ne suis pas venue pour vous soutirer quelque chose en vous cajolant, mistress Chopper; je ne veux que causer avec vous et regarder ce bel enfant.

— Vous y voilà, Nancy! — Mais ne ressemble-t-il pas beaucoup à Pierre?

— Sans doute ; c'est tout son portrait. Il a les yeux et le nez de Pierre ; et sa bouche est exactement celle de Pierre. — Que cela est étrange !

— Je n'ai jamais vu une pareille ressemblance, — s'écria la vivandière.

— Ni moi, — dit Nancy. Et à force de renchérir sur tout ce que disait mistress Chopper en donnant des éloges à Joé et en s'extasiant sur sa ressemblance avec Pierre, elle fit oublier à la vieille vivandière ses objections, et ne la quitta qu'en emportant les deux harengs, le pain et le tabac.

— En ferai-je mention sur le livre? — demanda Joé.

— Hélas! — répondit mistress Chopper revenant à ses souvenirs du passé ; — je crains bien que ce ne soit une peine inutile. Mais n'importe, écrivez toujours, cela entrera dans le compte des mauvaises dettes.—Allons, William, il faut que nous allions à ce grand bâtiment.— Je voudrais que cette Nancy fût dans tout autre port que celui-ci, — ajouta-t-elle pendant que sa barque s'éloignait du brick ;— elle me fait perdre tant d'argent !

— Eh bien, — dit le batelier en riant, —

vous n'êtes pas la seule. Elle sait enjoler les hommes comme les femmes, et elle enjolerait le diable, comme on dit, si elle voulait l'essayer.

Pendant toute la journée, la barque alla de bâtiment en bâtiment, fournissant aux matelots tout ce dont ils avaient besoin, tantôt pour argent comptant, tantôt moyennant une mention sur le livre de Joé. Enfin, vers cinq heures du soir, le baril de bière étant à sec, et la plupart des paniers vides, et la barque étant chargée de linge à blanchir, de bouteilles vides et d'autres objets de trafic ou d'échange, mistress Chopper ordonna au batelier de regagner le rivage en retournant au lieu ordinaire de débarquement.

Dès que les paniers et autres objets eurent été transportés chez elle, mistress Chopper fit venir le dîner, qui lui était toujours envoyé par un traiteur du voisinage. Joé dîna avec elle, et mistress Chopper lui dit qu'il pouvait aller faire une promenade pour se dégourdir les jambes, si bon lui semblait, tandis qu'elle préparerait le linge pour la blanchisseuse. Joé ne fut pas fâché de profiter de cette permission, car il avait les jambes roides à force d'être resté assis au milieu des paniers d'œufs, de ha-

rengs et des autres marchandises de la vivandière.

Il faut maintenant que nous fassions un peu mieux connaître mistress Chopper à nos lecteurs. Elle était veuve d'un maître d'équipage qui, ayant amassé quelque argent, l'avait établie comme vivandière peu de temps avant sa mort, et elle avait ensuite continué la même profession. On disait qu'elle était riche; mais la richesse est comparative, et si une femme de son état, dans un port de mer, peut prouver qu'elle a chez son banquier deux à trois cents livres, elle est regardée comme riche. Mais si elle n'était pas riche autrement, elle l'était certainement en créances mauvaises et douteuses, car elle avait sept à huit registres, prédécesseurs de celui qui était alors entre les mains de Joé, et tous contenaient de vieux comptes qui ne seraient probablement jamais payés. Mais si elle avait de mauvaises créances, ses profits étaient en proportion; et avec quelques anciennes créances qu'elle recouvrait de temps en temps, l'argent comptant qu'elle recevait continuellement, et le trafic profitable qu'elle faisait par voie d'échange, elle paraissait faire de bonnes affaires, quoiqu'il fût certain que la moitié de ses marchandises était donnée au

hasard, aussi bien que celles que Nancy venait d'obtenir d'elle ce matin.

C'est une question de savoir si ces comptes de mauvaises dettes n'étaient pas pour elle une source de jouissances, car elle prenait tous les soirs un de ses anciens registres, et quoiqu'elle ne sût pas lire, elle se les était fait lire si souvent et elle en connaissait si exactement chaque page, qu'elle pouvait répéter par cœur presque tout le contenu de chaque compte, et elle avait toujours une histoire à raconter sur chacun d'eux, — une anecdote relative à son débiteur, et que la vue de son compte lui rappelait. Quand Joé fut une fois bien établi chez elle, elle lui faisait prendre un de ces registres, qui lui servait de texte pour parler des heures entières. Ces registres étaient le grand livre de ses réminiscences. Les événements d'une partie considérable de sa vie se rattachaient au tabac et au porter, aux pipes et aux harengs qui y étaient mentionnés ; tout article de ces comptes lui remettait sous les yeux le temps, le lieu et les circonstances. Ainsi, grâce à une excellente mémoire et à de mauvaises dettes pour l'aider, les heures de la soirée se passaient assez agréablement entre mistress Chopper et notre héros ;

car si elle aimait à parler, celui-ci aimait à écouter. Mais il ne faut pas anticiper sur ce qui sera rapporté ci-après.

La permission donnée à Joé de dégourdir ses jambes le porta à marcher aussi vite qu'il le put pour gagner la grande route avant que sa petite amie, Emma Phillips, quittât l'école. Il s'assit, pour l'attendre, à la même place où il l'avait rencontrée. Cet endroit avait pris dans son esprit un caractère presque sacré, car c'était là qu'il avait trouvé une amie, — un être qui lui avait montré de la compassion quand il avait le plus besoin de consolation. Maintenant il était heureux, car il ne doutait plus qu'il ne pût gagner sa vie, et son premier désir était d'apprendre cette bonne nouvelle à sa petite amie. Elle ne fut pas long-temps sans arriver, ayant sur sa tête un petit chapeau de paille orné de rubans bleus. Joé se leva à la hâte, l'informa qu'il avait obtenu une bonne place, lui expliqua en quoi elle consistait, et lui raconta comment il avait été occupé cette journée.

— Et je crois que je pourrai souvent venir ici à pareille heure, — ajouta-t-il, — et vous reconduire jusque chez vous pour veiller à ce qu'il ne vous arrive aucun accident.

— Mais ma mère m'a dit qu'elle voudrait vous voir, attendu qu'elle n'aime pas que je fasse connaissance avec des gens que je rencontre par hasard. Ne croyez-vous pas qu'elle a raison ?

— Oui, je le crois ; elle a certainement raison. Je n'y avais pas pensé.

— Eh bien, voulez-vous venir la voir ?

— Pas à présent ; je ne suis pas vêtu assez proprement. — Je viendrai dimanche, si je puis en obtenir la permission.

Ils se séparèrent, et Joé retourna à Gravesend. Chemin faisant, il pensa qu'il emploierait son argent à se procurer des vêtements pour le dimanche, de meilleure qualité que ceux qu'il avait et qui étaient de l'étoffe la plus commune. En y réfléchissant, il résolut d'en parler à mistress Chopper, car il ne savait où aller pour en acheter, et il craignait d'être trompé.

— Eh bien, Pierre, — dit la vivandière à Joé, — votre promenade vous a-t-elle fait du bien ?

— Oui, madame ; je vous remercie.

— Vous paraissez un enfant docile et intelligent, Pierre, et j'espère que nous resterons long-temps ensemble. — Combien de temps avez-vous été sur mer ?

— Je n'y ai jamais été, madame, et je ne désire pas y aller; j'aimerais mieux rester avec vous.

— Et vous y resterez, c'est une chose arrangée. — Quels vêtements avez-vous, Pierre?

— Je n'ai que ceux que vous me voyez, et un peu de linge dans un paquet. Mais on m'a donné quelque argent quand je suis parti de chez moi, et je désire l'employer à acheter de meilleurs habits pour aller le dimanche à l'église.

— C'est une bonne pensée, et il faut l'exécuter. — Combien avez-vous d'argent?

— Assez, je crois pour faire cette emplette; — et Joé lui montra deux souverains en or, et dix-sept shellings en argent.

— Je suppose qu'on vous a donné cela pour vous équiper. — Les pauvres gens! ils ont dû avoir bien du mal à épargner cette somme. Eh bien, je ne crois pas que vous ayez besoin d'argent, et vous ferez bien d'acheter des habits pour le dimanche; j'aurai soin ensuite que vous ne manquiez de rien. Êtes-vous satisfait?

— Oui, madame; c'est aujourd'hui mardi, et je suppose que je pourrai avoir mes habits pour dimanche prochain?

— Certainement. Dès que William sera de retour de chez la blanchisseuse, ce qui ne peut tarder, nous sortirons ensemble pour les commander. — Écoutez! j'entends monter l'escalier. — Non, ce n'est pas lui; ce pas est trop léger. — Quoi! c'est Nancy! — Eh bien, Nancy, — dit-elle d'un ton qui semblait implorer la pitié, en la voyant entrer, — que voulez-vous encore de moi?

— Je vous le laisse à deviner, — répondit Nancy en prenant un air de prude et en s'asseyant sur un panier.

— A deviner? cela n'est pas difficile. — Mais je n'en ferai rien, Nancy; non, tout est inutile, je ne vous ferai plus crédit d'un shelling.

— Mais je sais le contraire, mistress Chopper. Le ciel vous protège! vous êtes si bonne que vous ne pouvez refuser personne, et surtout moi. Que ne me prenez-vous dans votre barque, comme votre aide; il s'y trouverait quelque chose qui vaudrait la peine d'être regardé. Je vous procurerais force pratiques.

— Vous êtes trop extravagante, Nancy; trop étourdie, ma fille. Mais à présent que voulez-

vous de moi? Songez que vous avez déjà eu plusieurs choses à crédit aujourd'hui.

— Je le sais, et je sais que vous avez le cœur d'une bonne vieille femme. Maintenant je vous dirai ce qui m'amène. — Pour cette fois, il faut qu'il passe de l'or entre nous.

— Merci du ciel! Etes-vous folle, Nancy? Je n'ai pas d'or, je n'ai que de mauvaises créances.

— Regardez, mistress Chopper, regardez ce vieux chapeau tout fané, — n'ai-je pas besoin d'en avoir un neuf?

— En ce cas, Nancy, cherchez quelque autre pour vous donner de l'argent, — répondit la vivandière d'un ton froid et décidé.

— Ne parlez pas si vite, mistress Chopper. A présent, je vais vous faire savoir ce dont il s'agit. — Quand Bill revint à bord, il demanda au capitaine une avance sur ses gages. Le capitaine le lui avait déjà refusé auparavant; mais cette fois, il était de bonne humeur, et il lui accorda sa demande. Alors je cajolai Bill pour qu'il me donnât un souverain pour m'acheter un chapeau neuf, et il me le donna. Mais je pensai alors quelle bonne âme vous étiez, et je résolus de vous apporter le souverain à compte

de ce que je vous dois. — Le voici, — prenez-le vite, — car je puis me repentir.

— Eh bien, Nancy, — dit mistress Chopper, vous aviez raison; il a passé de l'or entre nous, et j'en suis toute surprise.—A présent, je vous ferai encore crédit.

— Et vous le devez bien. Ce n'est pas toute jolie fille comme moi qui renoncerait à un chapeau neuf.—Voyez quelle mine a celui-ci, — dit Nancy en faisant sauter son chapeau sur ses doigts.

— Je voudrais avoir un souverain à lui donner, — dit Joé tout bas à mistress Chopper. — Je suis fâché d'avoir parlé d'habits.

— Faites ce qu'il vous plaira de votre argent, mon enfant, — répondit la vivandière.

—Eh bien, Nancy, je vous donnerai un souverain pour vous acheter un chapeau, — dit Joé, prenant dans sa poche un souverain, qu'il lui mit dans la main.

Nancy regarda le souverain d'abord et ensuite Joé. — Dieu protège l'enfant! — dit-elle enfin en lui baisant le front; — il a un bon cœur; puisse le monde le traiter mieux que moi! — Reprenez votre souverain, mon enfant, tout chapeau est assez bon pour une femme

comme moi. — A ces mots, Nancy se détourna à la hâte, et descendit l'escalier en courant.

CHAPITRE XXIV.

Dans lequel mistress Chopper relit quelques anciens comptes.

— Pauvre fille! — dit mistress Chopper en soupirant, lorsque Nancy fut partie. — Vous êtes un brave enfant, Pierre; j'aime à voir les enfants ne pas trop tenir à leur argent. Si elle eût accepté votre souverain, — et je voudrais qu'elle l'eût fait, la pauvre créature, — mon dessein était bien de vous le rendre.

— L'homme qu'elle appelle Bill est-il son mari? — demanda Joé.

— Oh! je ne connais rien aux maris des autres, — répondit à la hâte mistress Chopper. — A présent, nous allons sortir pour aller commander vos habits, et vous serez en état d'aller dimanche à l'église: je pourrai me passer de vous.

— Quoi! n'irez-vous pas à l'église ?

— Moi, mon enfant! Et qui porterait aux pauvres matelots leurs déjeuners et leur bière? Une vivandière ne peut pas plus aller à l'église qu'un compagnon boulanger, car il faut qu'on mange le dimanche. L'église, comme toutes les bonnes choses de ce monde, me paraît n'être faite que pour les riches. Je prends toujours ma Bible avec moi sur ma barque, les jours de dimanche; mais elle ne me sert guère, puisque je ne sais pas lire. Non, mon cher enfant, je ne vais pas à l'église; mais quand il ne pleut pas dans la soirée, je vais entendre la parole dans un conventicule. Quant à vous, vous pouvez aller à l'église.

Un habit complet de drap bleu, coupé à la manière des marins, ayant été commandé par mistress Chopper, elle retourna chez elle avec Joé, et quand ils eurent pris le thé, elle lui dit de lui donner un de ses anciens registres, et le plaçant sur ses genoux elle l'ouvrit.

— Là! — dit-elle, les yeux fixés sur une des pages; — je reconnais ce compte, c'est celui de Tom Alsop. C'était un brave garçon, mais il fit un si mauvais mariage! Sa femme était une vraie diablesse, et le pauvre homme l'ai-

mait, ce qui était encore pire. Un beau jour, elle disparut, et il apprit qu'elle était à bord d'un autre bâtiment; il vint à terre désespéré, et s'enivra, comme le font toujours les matelots qui sont dans le chagrin. Il s'en alla ensuite du côté du quai, et l'on repêcha son corps le lendemain.

— Quoi! il s'était noyé!

— Oui, Pierre; et si je m'en souviens bien, il me devait une livre trois shellings quatre pence. Regardez, ne sont-ce pas là les chiffres?

— Oui, madame; c'est exactement le total du compte.

— Pauvre homme! — continua mistress Chopper en soupirant; — il alla rendre son grand compte sans m'en payer un plus petit qu'il me devait, mais je voudrais qu'il me dût le double, et qu'il vécût encore. — Mais en voici un autre dont je me souviens aussi bien, car c'est une preuve que les marins sont honnêtes, et je crois que lorsqu'ils ne paient pas, c'est plutôt faute d'attention qu'autre chose; et ensuite les femmes les cajolent pour leur soutirer leur argent, car les matelots n'y regardent pas quand ils en ont; et les juifs sont de si grands voleurs! C'est presque un des premiers

crédits que je fis après avoir commencé ma profession. C'était un beau blondin que Shields; son bâtiment fit naufrage, un autre navire le ramassa sur la mer, et l'amena ici. Je lui donnai des marchandises à crédit, et je lui prêtai même de l'argent, le tout jusqu'à concurrence de vingt livres. Il mit à la voile en me promettant de mettre de côté tous ses gages pour me payer, et pourtant il se passa neuf ans sans que j'entendisse parler de lui. Je crus qu'il était noyé, ou qu'il était de mauvaise foi, et c'était une grosse somme pour la perdre; mais je n'y pensais plus, quand, un beau jour, je vis entrer chez moi un grand gaillard vigoureux, ayant de gros favoris, qui me dit : — Me reconnaissez-vous ? — Non, répondis-je; comment vous reconnaîtrais-je? je ne vous ai jamais vu. — Vous m'avez vu il y a long-temps, et en voici la preuve, dit-il en jetant sur la table une grosse poignée de pièces d'or; — à présent, mistress Chopper prenez ce qui vous est dû; mieux vaut tard que jamais. Je suis Jim Sparling, qui avais fait naufrage, et pour qui vous avez eu la bonté d'une mère; mais je n'ai jamais pu venir de ce côté pendant tout ce temps. A présent je suis aide du maître d'équipage d'un bâtiment de guerre;

je viens de recevoir ma paie, et je viens vous payer! Et il voulut absolument que je prisse cinq livres de plus que ce qu'il me devait, pour m'acheter une robe de soie que je porterais pour me souvenir de lui. Le brave homme est mort depuis ce temps. — Sur cette autre page est le compte d'un de vos grands matelots efflanqués, qui portent leur couteau dans une gaîne, et non suspendu à leur ceinture par une courroie : ces gens-là ne paient jamais, mais ils jurent à faire trembler. — Mais quel est donc le compte suivant? je ne le reconnais pas. Lisez-m'en le total, Pierre.

— Quatre livres deux shellings quatre pence.

— Ah! je m'en souviens à présent : c'est celui du patron hollandais. Il y a un meurtre dans ce compte, Pierre. Je lui avais fourni des marchandises pour cette somme à l'instant où il allait mettre à la voile; et il avait pour passager un vieillard qui se prétendait pauvre, quoiqu'il fût fort riche, car il trafiquait en diamants, à ce qu'on dit. Dès qu'ils furent en pleine mer, le patron l'assassina pendant la nuit, et le jeta dans l'eau par la fenêtre de sa chambre. Mais un homme de son équipage l'avait vu,

et en arrivant à Amsterdam, il fut arrêté, condamné et exécuté. L'équipage nous l'apprit quand la galiote revint ici avec un nouveau capitaine. Il paya ainsi la peine de son crime, mais il ne me paya pas sa dette. — — Oh! — s'écria-t-elle en tournant une autre page, — en voici un que je n'oublierai pas aisément, car je ne vois jamais la pauvre Nancy sans y penser. J'en sais le total; regardez, Pierre; il doit être de huit livres quatre shellings six pence. Cela m'est dû par Tom Frelove, pour ce que je lui avais fourni pour son dîner et son souper de noces, quand il épousa Nancy.

— Quoi! Nancy qui était ici tout-à-l'heure?

— Oui, cette Nancy; et c'était alors une jeune créature douce et modeste; elle avait été bien élevée, elle savait lire et écrire, et l'on dit qu'elle louait des livres dans un cabinet de lecture. C'était la fille d'un boulanger de cette ville. Je me souviens encore qu'ils allèrent à l'église par un jour superbe. Elle était si jolie avec ses rubans neufs et tous ses affiquets, et Tom lui-même était un beau jeune homme! De ma vie je n'ai vu un si beau couple. Mais c'était un vaurien, et tout cela finit mal.

— Et comment cela finit-il ?

— Je vous dirai tout ce que vous devez savoir, mon enfant; car vous êtes trop jeune pour qu'on vous fasse connaître toute la perversité de ce monde. Avant la fin du premier mois de leur mariage, son mari la traita fort mal; il fit de nouvelles connaissances, s'enivra tous les jours, la battit cruellement, et finit par l'abandonner. Des gens qui voulaient la consoler, lui persuadèrent de boire des liqueurs fortes; elle ne s'y habitua que trop, et ce fut sa perte. Son mari se tua en tombant du haut d'un mât; elle l'aimait encore, et elle ne se consola qu'en buvant plus que jamais. A présent, elle ne boit plus, parce qu'elle n'a plus besoin de consolation, car elle ne se soucie de rien. Elle est bien à plaindre, la pauvre créature, car elle est encore jeune et jolie. Il n'y a que quatre ans que je la vis aller à l'église, et je croyais bien que ce serait un heureux couple.

— Et où sont ses père et mère?

— Morts tous les deux. Mais n'en parlons pas davantage. Quand un homme s'adonne à la boisson, c'est déjà assez mal; mais quand une femme se met à boire, tout est dit pour elle. Mais il y a des gens qui sentent si vivement,

qu'ils y ont recours pour noyer leurs chagrins et s'étourdir. — Allons, Pierre, remettez ce livre à sa place; en voilà assez pour aujourd'hui, et nous nous coucherons.

Mistress Chopper était tous les jours plus satisfaite de Joé, et il ouvrit sous sa propre responsabilité un compte à crédit à son ami Jim Paterston quand celui-ci eut dépensé tout son argent. Apprenant que le bâtiment de Jim allait remonter la rivière pour prendre un chargement, il résolut d'écrire quelques lignes au major Mac Shane pour le tirer de l'inquiétude qu'il savait que son absence devait lui causer. Jim lui promit de mettre sa lettre à la poste dès qu'il serait arrivé à Londres. Elle ne contenait que ce qui suit :

« Mon cher monsieur. — Je me porte fort » bien, et j'ai trouvé de l'occupation. Je vous » prie donc de ne pas avoir d'inquiétude pour » moi. Je n'oublierai jamais toutes vos bon- » tés. — Joé Mac Shane. »

Le dimanche suivant, Joé mit son nouveau costume, qui lui allait fort bien. C'était un jeune homme non seulement de bonne mine, mais ayant des manières distinguées. Il alla à l'église et se rendit ensuite à la demeure de sa

petite amie. Emma courut à sa rencontre, fut enchantée de ses habits neufs, le prit par la main et le présenta à sa mère. Mistress Phillips avait des traits agréables et exprimant la douceur, et la vieille dame sa mère avait un air vénérable. Elles lui firent plusieurs questions sur sa famille, et Joé répéta la même histoire, qu'il avait braconné avec son père, et qu'ayant été découvert, il avait été obligé de s'enfuir du consentement et de l'avis de ses parents. Son maintien et son extérieur avaient prévenu les deux dames en sa faveur, elles se contentèrent de ses réponses, et l'engagèrent à renouveler ses visites, ce qu'il fit de temps en temps les dimanches. Mais il préférait aller trouver Emma sur la route à l'heure où elle sortait de l'école, et les deux enfants, — si l'on pouvait encore nommer Joé un enfant, — contractèrent ainsi une liaison intime, et ils étaient contrariés quand ils étaient un jour sans pouvoir se parler.

Ainsi se passèrent les premiers six mois de la nouvelle vie de Joé. L'hiver était froid et l'eau sans cesse agitée par le vent, et Joé soufflait souvent sur ses doigts dans la barque, tandis que mistress Chopper enveloppait ses mains

dans son tablier; mais il avait toujours un dîner chaud et un bon lit quand le travail de la journée était terminé. Mistress Chopper le prit en grande affection, et convint enfin qu'il lui était plus utile que son ancien Pierre; et le batelier William déclara qu'à son avis il valait au moins deux Pierre comme celui qui avait péri si malheureusement.

CHAPITRE XXV.

Dans lequel celui qui veut mordre est mordu.

Le maître de la pension où était Joé ne manqua pas d'aller sur-le-champ rendre compte au major Mac Shane de la disparition de son élève, et de lui porter la lettre que Joé avait laissée pour lui. Il ne pouvait s'imaginer comment un pareil événement pouvait avoir eu lieu dans un établissement aussi décent que celui qu'il dirigeait; c'était une époque dans son existence, et ce fut une ère sur laquelle il fonda son sys-

tème chronologique, tout ce qui se passait chez lui étant daté de tant de mois ou de semaines avant ou après la disparition du jeune Mac Shane. Dès qu'il fut parti, Mac Shane et sa femme tinrent conseil.

— Je me souviens, — dit mistress Mac Shane, qui pleurait assise dans un fauteuil, — je me souviens qu'un jour l'enfant vint me demander ce que signifiaient les mots « meurtre volontaire, » et je les lui expliquai. A présent que j'y songe, je me rappelle aussi qu'il y a déjà long-temps, quelques personnes qui étaient à dîner à la table n° 1, près du comptoir, parlaient d'un meurtre commis par un enfant, et d'un rapport qui s'en trouvait dans les journaux. Cependant je suis sûre, comme il le dit dans sa lettre, que Joé n'en est pas coupable.

— Je pense de même, — dit Mac Shane; — quoi qu'il en soit, ma chère, donnez-moi les liasses des journaux, je les examinerai. — Combien croyez-vous qu'il y ait de temps?

— Voyons! c'était à peu près vers l'époque où vous êtes parti avec le capitaine O'Donahue; — peut-être un peu auparavant, — en octobre, je crois.

Mac Shane feuilleta les journaux, et après

un quart d'heure de recherches, il trouva le rapport de l'enquête du juge coroner.

— Ma chère, — s'écria-t-il, — je tiens l'affaire, j'en suis sûr.

— Oui, — ajouta-t-il, après avoir lu tout le rapport, — déclaration de meurtre volontaire contre Joseph Rushbrook fils, et offre d'une récompense de deux cents livres pour son arrestation. C'est cela, et non le braconnage qui a fait partir l'enfant de chez ses parents; mais je n'ai nul doute que le braconnage n'ait été la cause du meurtre. Mais à présent, ma chère, je crois expliquer toute l'affaire. Il est évident que le meurtre a été commis par quelqu'un, mais je ferais serment que ce n'est point par Joé. Il dit qu'il n'est pas coupable, et je le crois, quoiqu'il ait pris la fuite et qu'un jury l'ait déclaré coupable. Je connais parfaitement son père; c'était un excellent soldat, mais un homme que nul scrupule n'arrêtait, et si j'osais hasarder une opinion, ce serait que le meurtre a été commis par lui et non par son fils, et que l'enfant a pris la fuite pour sauver son père.

Le lecteur conviendra que le major ne manquait pas de perspicacité.

— Telle est mon opinion, — continua Mac Shane. — Comment s'y est-on pris pour faire paraître l'enfant coupable, c'est ce que je ne puis dire; mais, connaissant le père et le fils, je gagerais ma pension de retraite que j'ai deviné la vérité.

— Le pauvre enfant! — dit mistress Mac Shane. — Eh bien, l'Écriture dit que les péchés des pères seront punis sur les enfants. — Et que pouvons-nous faire, Mac Shane?

— Rien, quant à présent, ma chère; car prendre ouvertement des mesures pour retrouver Joé, ce serait risquer de lui nuire. S'il était arrêté, il serait mis en jugement, et serait condamné, à moins qu'il ne prouvât qu'il est innocent, ce qu'il ne pourrait probablement faire sans accuser son père. Cependant je tâcherai de savoir ce qu'est devenu Rushbrook, et je le verrai, s'il est possible.

Dans la même soirée, le maître de pension revint chez le major pour lui dire que deux personnes étaient venues dans l'après-midi et avaient demandé à le voir; que lorsqu'elles avaient été en sa présence, l'une d'elles, dont les vêtements étaient fort usés, mais qui semblait appartenir à une classe de la société

moins basse que son compagnon, lui avait dit : — Je crois que j'ai le plaisir de parler à M. Slappum; en ce cas, puis-je vous prier de me permettre de voir mon petit ami Joé, que j'ai rencontré hier se promenant avec les autres jeunes gens confiés à vos soins, attendu que je suis chargé d'un message pour lui par son père et sa mère. J'ai donné autrefois des soins à l'éducation de ce cher enfant, et il m'a fait honneur, comme je ne doute pas qu'il ne vous en fasse.

Or, le sous-maître avait dit à M. Slappum que cet individu avait accosté Joé la veille pendant la promenade, et pensant avec raison qu'il s'agissait de Joé Mac Shane, le maître de pension lui répondit : — Je regrette d'avoir à vous dire qu'il a quitté cette maison la nuit dernière, et que nous ne savons où il est allé. Il avait laissé une lettre pour le major Mac Shane, et je la lui ai remise ce matin, en allant l'informer de cette circonstance désagréable.

— Décampé, de par tous les diables! — dit le second personnage au premier, du ton d'un homme surpris et confondu.

— Vous m'étonnez réellement, mon cher monsieur, — reprit celui-ci, en qui le lecteur

a sans doute déjà reconnu Furness. — Qu'un enfant à qui j'ai inculqué des principes si stricts de morale, des idées si correctes du bien et du mal, et je puis ajouter de tels sentiments de piété, ait fait une démarche si blâmable, c'est ce qui est pour moi incompréhensible. — Et vous dites, je crois, que le major Mac Shane demeure à.....

— Dans Holborn, n° 15.

— Et l'enfant n'est pas allé chez lui?

— Non, il a laissé une lettre pour le major, je la lui ai remise; mais j'en ignore le contenu.

— J'en suis réellement aussi surpris que fâché, monsieur. Que peut être devenu ce pauvre enfant? Mais je ne vous importunerai pas plus long-temps.

A ces mots Furness se retira avec l'officier de justice à qui il avait remis un mandat d'arrêt contre Joé, qu'il avait été demander à un magistrat.

Le major écouta le récit que le maître de pension lui fit de cette visite, sans l'interrompre une seule fois, et lui dit ensuite : — Je ne doute pas que cet homme ne cherche aussi à me voir. Donnez-m'en donc, je vous prie, le signalement aussi exact qu'il vous sera possible,

afin que je puisse le reconnaître au premier coup d'œil.

M. Slappum lui fit une description détaillée de Furness, et se retira.

La maison dans laquelle se trouvait l'établissement de mistress Mac Shane avait deux portes, l'une destinée au public, l'autre servant d'entrée particulière, et sur cette dernière était une plaque de cuivre sur laquelle le nom du major était gravé. Furness, en y arrivant le même jour, s'imagina que Mac Shane occupait le premier étage de la maison, et il résolut de dîner chez le traiteur du rez-de-chaussée, pour tâcher de s'y procurer quelques renseignements sur le major avant de lui rendre visite. Mac Shane paraissait très rarement dans la salle ouverte au public; cependant le hasard voulut qu'il fût à la porte quand Furness y entra, s'assit devant une table, et demanda une portion de bœuf et une assiette de choux. Le major le reconnut sur-le-champ d'après le signalement qui lui en avait été donné, et voulant s'assurer de ses intentions, il se mit à la même table, fit un clin d'œil à une des filles qui servaient, et demanda pareillement du bœuf et

des choux. Furness, qui désirait sonder le terrain, entra de suite en conversation avec lui.

— Cette maison a l'air d'être bien achalandée, monsieur.

— Oui, monsieur, et elle passe pour mériter de l'être.

— La fréquentez-vous souvent ?

— Tous les jours, monsieur : car je connais la dame qui la tient ; elle est très respectable, et je prends beaucoup d'intérêt au succès de son établissement.

— Je l'ai vue en passant devant le comptoir.

— Une belle femme, monsieur ! — Pouvez-vous me dire qui est M. Mac Shane, qui demeure dans cette maison ?

— C'est un major dans l'armée, monsieur, maintenant à la demi-paie.

— Le connaissez-vous ?

— Parfaitement. — Nous sommes du même pays.

— N'est-il pas marié ? — Passez-moi le poivre, s'il vous plaît.

— Oui, et il a une femme fort aimable.

— Ont-ils de la famille ?

— Non que je sache ; mais ils ont un jeune

protégé, un enfant nommé Joé, qui est, je crois, en pension.

— Vraiment! comme il est satisfaisant de voir qu'il reste tant de bonté de cœur dans le monde. — Ils l'ont adopté, je présume?

— Je ne puis l'assurer; je sais qu'ils le traitent comme leur fils.

— Avez-vous vu le major Mac Shane depuis peu, monsieur?

— Ce matin même, — à l'instant où il venait de se lever.

—En vérité!—Cette ale est excellente, monsieur, me ferez-vous l'honneur d'en goûter?

— Je vous remercie, monsieur, mais je ne bois d'aucune espèce de bière. — La fille! donnez-moi une demi-pinte d'eau-de-vie. — J'espère, monsieur, que vous ne refuserez pas d'en prendre un verre, quoique je n'aie pu accepter votre offre obligeante?

Furness vida son pot d'ale, et accepta l'offre qui lui était faite. Mac Shane se servit et lui passa le carafon.

— J'ai le plaisir de boire à votre santé, monsieur, — dit le major. — Vous venez de province, à ce que je présume; puis-je vous demander de quel comté?

— Du comté de Devon, monsieur. J'étais autrefois à la tête de l'école de grammaire à —; mais mes principes, monsieur, ne me permirent pas de conserver cette place. La rectitude de conduite, monsieur, est une condition indispensable dans une profession chargée d'inculquer à la jeunesse la morale et la vertu aussi bien que l'instruction. — Je bois à notre plus ample connaissance, monsieur.

— J'en fais autant, monsieur. — Par toutes les puissances du ciel, j'honore vos sentiments, monsieur..... Pardon, je ne sais pas encore votre nom.

— Furness, monsieur, à votre service. — Oui, monsieur, les directeurs de l'école que je dirigais, avec autant d'honneur pour moi que d'avantage pour mes élèves, voulaient se faire un revenu, — oui, monsieur, un revenu, — d'un établissement de charité. Je ne pouvais consentir à une telle infamie, monsieur, et je donnai ma démission.

— Et vous êtes toujours resté à Londres depuis ce temps?

— Non, monsieur, j'établis une école dans le petit village de Grassford; mais les circonstances m'obligèrent à y renoncer, et je suis

à la veille d'aller chercher de l'emploi dans un autre hémisphère ; en un mot, il m'est venu dans l'idée de passer comme précepteur dans la Nouvelle-Galles du Sud. — On dit que les habitants y ont grand besoin d'instruction.

— Je le croirais assez; et ils doivent avoir autant à oublier qu'à apprendre.

— Je parle des jeunes branches de la communauté, — des rejetons crûs dans la colonie, et qui prouveront, j'espère, que le crime n'est pas héréditaire.

— Je vous souhaite tout le plaisir possible, monsieur. — Mais faites-moi le plaisir de prendre un autre verre : je ne puis souffrir de boire seul.

— Je suis trop charmé de votre compagnie pour vous refuser, monsieur.

Le lecteur sait déjà que Furness aimait à boire, il ne sera donc pas surpris qu'il ne se soit pas fait presser davantage. Avant qu'il eût fini son second verre, l'ale et l'eau-de-vie avaient déjà commencé à produire leur effet et à lui dénouer tout-à-fait la langue.

— Dans quel village m'avez-vous dit que vous demeuriez en dernier lieu, monsieur? — demanda Mac Shane.

— Dans le village de Grassford.

— Grassford ! — Ce nom me rappelle quelque chose, — un événement dont il a été parlé dans les journaux il y a quelque temps. — Ah ! je m'en souviens à présent : c'était le meurtre d'un colporteur.

— Oui, monsieur ; vous ne vous trompez pas : c'est une affaire horrible. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce meurtre a été commis par un enfant qui s'est enfui !

— En vérité! Quel était son nom?

— Rushbrook, monsieur. Son père était un braconnier bien connu. Il avait été soldat, et il avait une pension pour ses blessures. Il y a un vieux proverbe qui dit : « Faites entrer un enfant dans le chemin qu'il doit suivre, et il ne le quittera point ; » j'ai donné des leçons à cet enfant, monsieur ; mais, hélas ! à quoi servent les instructions d'un précepteur, quand un père conduit lui-même son fils dans la mauvaise voie !

— C'est la vérité. Ainsi l'enfant a disparu. Et qu'est devenu le père?

— Le père et la mère ont quitté le village, monsieur, et personne ne sait où ils sont allés.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Tout-à-fait sûr; car je désirais beaucoup découvrir leur demeure actuelle, et toutes mes perquisitions ont été sans succès.

— Et qu'a-t-on dit de tout cela? Le père n'a-t-il pas été soupçonné d'avoir été complice du meurtre?

— Je ne le crois pas. Il fit sa déposition lors de l'enquête, et je fis aussi la mienne, fort à contre-cœur, comme vous pouvez le supposer, car je prenais grand intérêt à cet enfant. — Mais je vous demande pardon, monsieur; vous dites que vous connaissez le major Mac Shane, et que vous l'avez vu ce matin; l'enfant dont vous m'avez parlé comme étant sous sa protection, est-il en ce moment chez lui ou en pension?

— Je ne puis vous le dire positivement; mais ce n'est pas à présent le temps des vacances. — Allons, monsieur, il ne faut pas encore nous séparer, j'ai trop de plaisir à converser avec vous. Il faut que vous me permettiez de demander une autre demi-pinte d'eau-de-vie. Tout pauvre que je suis, je veux faire un extraordinaire, tant pour vous que pour moi. — Je voudrais que quelqu'un m'apprît comment je pourrais me procurer quelque argent, car,

pour vous dire la vérité, mes eaux sont basses.

Furness était déjà plus d'à moitié ivre. — Eh bien, monsieur,—dit-il, — j'ai vu des gens s'en procurer sans beaucoup de peine. Supposez, par exemple, que nous pussions trouver ce jeune drôle qui a commis le meurtre; il a été offert une récompense de deux cents livres sterling pour son arrestation.

— L'infernal coquin! je m'en doutais, — pensa Mac Shane; et il lui répondit : — Je crois que vous le trouverez dans le pays où vous avez dessein d'aller, monsieur Furbish. Il a dû faire bien du chemin depuis ce temps.

— De vous à moi, monsieur, je n'en crois rien. — Pardon, monsieur, mais je me nomme Furness, et non Furbish.

— Vous ne le croyez sans doute pas assez sot pour être resté dans ce pays après y avoir commis un tel crime.

— Les méchants font des sottises comme les autres, monsieur, — répliqua Furness en plaçant l'index le long de son nez, avec un clignement d'œil expressif.

— Vous avez raison, monsieur. — Mais servez-vous donc, vous ne buvez pas. — Excu-

sez-moi une minute : je vous répondrai dans un instant.

Mac Shane le quitta pour aller dire à sa femme de quelle affaire il s'occupait, et pour laisser à l'eau-de-vie le temps de produire son effet. Comme il s'y attendait, il vit à son retour que Furness avait vidé le carafon d'eau-de-vie, et qu'il était plus ivre que lorsqu'il l'avait quitté.

La conversation recommença ; et le major, parlant encore de sa pauvreté, et de son désir de se procurer de l'argent, amena Furness à lui déclarer qu'il avait reconnu dans le protégé du major le Joseph Rushbrook accusé de meurtre ; que l'enfant s'était enfui de sa pension, et qu'il le croyait caché dans la maison où ils étaient. Il finit par dire à Mac Shane que, puisqu'il était intimement lié avec le major, il lui serait facile de s'assurer du fait, et il lui offrit cinquante livres pour sa part de la récompense promise, s'il voulait l'aider à faire arrêter ce jeune assassin. Il fut heureux pour Furness qu'il y eût encore beaucoup de monde dans la salle, car sans cela un autre meurtre aurait peut-être été commis. Cependant Mac Shane lui répondit qu'il y penserait, et eut l'air de réfléchir profondément ; mais ses réflexions roulaient sur la ma-

nière dont il s'y prendrait pour punir Furness. Enfin une idée lui vint à l'esprit, et il s'y arrêta. L'ancien pédagogue était ivre, et il lui proposa de le conduire dans une maison où ils trouveraient probablement le major, et où il lui ferait faire sa connaissance. Furness y consentit, et sortit de la maison en chancelant. Mac Shane, qui aurait aussi volontiers touché une vipère, fut assez maître de lui pour donner le bras à Furness, et lui ayant fait passer deux ou trois passages obscurs, il le conduisit dans un cabaret qui servait de rendez-vous pour enrôler des soldats de marine. Dès qu'ils furent assis et qu'ils eurent du grog devant eux, le major alla parler au sergent chargé du recrutement, lui donna une guinée, et lui en promit une autre s'il réussissait à enrôler Furness. Il lui présenta ensuite le sergent sous le nom du major Mac Shane, en lui recommandant d'avoir l'air d'être d'accord avec lui en toute chose. Le sergent conta de longues histoires, frappa sur le dos de Furness qui était alors complétement ivre, jura qu'il était un bon vivant, et lui demanda s'il voulait s'enrôler. — Ayez l'air d'y consentir, pour gagner ses bonnes grâces. — Furness suivit ce conseil, reçut

du sergent un shelling, et quelques instants après tomba ivre mort sur la table. Quand il reprit ses sens le lendemain matin, il vit que son nouvel ami avait disparu, et que lui-même était sur la route de Portsmouth sous bonne escorte. Toutes ses remontrances furent inutiles. Mac Shane avait bien payé le sergent, et lui avait en outre promis une récompense s'il ne laissait pas échapper Furness. Celui-ci, qui n'avait que quelques shellings dans sa poche, fut donc obligé de se soumettre à son destin.

CHAPITRE XXVI.

Dans lequel notre héros rencontre encore une ancienne connaissance.

Deux ans se passèrent pendant que notre héros occupait la place de chancelier de l'échiquier de mistress Chopper. Il n'était pourtant pas toujours en humeur d'en remplir les fonctions avec plaisir, surtout pendant les grands froids de l'hiver; car il fallait qu'il restât dans

la barque, presque sans changer de position, pendant la plus grande partie de la journée, tandis que le froid lui engourdissait les doigts, au point qu'il ne pouvait plus tenir sa plume. Mais il n'y a dans le monde aucune situation qui n'ait ses inconvénients. On dit qu'il n'y a qu'une sinécure qui en soit exempte; mais c'est une erreur, — il y a le déshonneur de l'occuper. — Quoi qu'il en soit, la place de Joé n'était pas une sinécure, car il fallait qu'il fût levé de grand matin, et son travail durait presque toute la journée.

Nancy, avec qui nos lecteurs ont fait connaissance, prenait beaucoup d'intérêt à notre héros depuis qu'il lui avait offert un souverain, et Joé avait aussi de l'affection pour elle, car elle avait un bon cœur. Elle montait souvent le soir dans la chambre de mistress Chopper pour causer avec elle et pour voir Joé, et alors prenant son dé et son aiguille, elle examinait le linge de notre héros, et y faisait les réparations nécessaires.

— Pierre, — lui dit-elle un soir, — je vous ai vu l'autre jour vous promener avec la petite Emma Phillips. Comment se fait-il que vous la connaissiez?

— Je l'ai rencontrée sur la route le jour que je suis arrivé à Gravesend.

— Et avez-vous coutume de faire connaissance avec toutes les jeunes filles que le hasard vous fait rencontrer?

— Non, mais j'étais malheureux, et elle m'a montré de la compassion.

— C'est une aimable enfant. — Je devrais plutôt dire qu'elle l'était quand je la connaissais.

— Quand l'avez-vous connue?

— Il y a environ cinq ans, — quand j'étais ce que je ne suis plus à présent.

— C'est bien vrai, — dit mistress Chopper en secouant la tête.

— Et pourquoi n'êtes-vous plus ce que vous étiez alors? — demanda Joé.

— Pourquoi?

— Oui, pourquoi?

— Parce que je ne le suis plus. — Mais ne me faites plus de questions, Pierre, ou vous me ferez pleurer. Hélas! il est pourtant agréable de pleurer de temps en temps. Le cœur est rafraîchi par les larmes comme la fleur par la rosée. — Mais où sont vos père et mère, Pierre?

— Je n'en sais rien. Je les ai laissés à la maison.

— A la maison ! Ne recevez-vous jamais de leurs nouvelles ! ne leur écrivez-vous jamais ?

— Non.

— Et pourquoi ? Je suis sûre qu'ils vous ont bien élevé : vous devez être né de parents vertueux ?

Joé ne répondit rien. Comment pouvait-il parler de la vertu de son père après le crime qu'il avait commis ?

— Vous ne me répondez pas, Pierre ! N'aimez-vous pas tendrement votre père et votre mère ?

— Je les aime de tout mon cœur, mais je ne dois pas leur écrire.

— Je dois dire qu'il y a relativement à Pierre et à sa famille quelque chose que je ne comprends pas, — dit mistress Chopper. — J'ai souvent demandé à Pierre de me l'expliquer, mais il ne l'a jamais voulu. Braconner n'est pas un bien grand crime, surtout dans un enfant ; et dans tous les cas, je ne vois pas pourquoi il n'écrirait pas à son père et à sa mère. — J'espère que vous m'avez dit la vérité, Pierre ?

—Je ne vous ai rien dit qui ne soit vrai. Mon

père était braconnier et on le sait. Si l'on ne me punit pas, on le punira; il serait déporté si je rendais témoignage contre lui; et il faudrait bien que je le fisse, si l'on me faisait prêter serment de dire la vérité. — Je vous ai dit tout ce que je puis dire. Dois-je parler contre mon père?

— Non, mon enfant, non; vous avez raison; — dit mistress Chopper.

— A présent, je ne vous demande plus de me rien dire, — dit Nancy, — car je puis deviner tout ce qui s'est passé. Vous et votre père vous avez été braconner; vous avez eu une querelle avec les gardes; le sang a été répandu, et c'est pour cela que vous avez quitté vos parents. — Me trompé-je?

— Vous n'êtes pas loin de la vérité, Nancy; mais je ne dirai pas un mot de plus sur ce sujet.

— Et je ne vous demanderai plus rien, mon petit Pierre, voilà qui est convenu. — Mais il faut que je me mette à la croisée; car cette chambre sent le renfermé, mistress Chopper.

Nancy ouvrit la fenêtre, et y pencha la tête pour regarder les passants. — Oh, oh! — s'écria-t-elle, — voici qu'on emmène un déserteur

qui a les fers aux mains! C'est un marin. Qui est-ce donc? Je crois que c'est Sam Oxenham, qui fait partie de l'équipage du *Thomas* et de *la Marie*, de Sunderland. — Pauvre garçon! — Oui, c'est bien lui.

Joé se mit à la fenêtre à côté de Nancy.

— Qui sont ces trois soldats? — lui demanda-t-il.

— Ce ne sont pas des soldats. Ce sont deux *jollies* et leur sergent.

— Des *jollies*!

— Oui, des *jollies*, — c'est-à-dire des soldats de marine.

Joé continua à les regarder jusqu'au moment où ils passèrent sous la fenêtre. Alors Nancy, qui détestait tout ce qui ressemblait au pouvoir arbitraire, ne put s'empêcher de leur parler.

— Ecoutez donc, maître sergent! vous avez l'air bien braves, vous et vos deux *jollies*! Avez-vous peur que ce jeune homme ne vous tue tous les trois, pour lui serrer si fort les *darbies* (1)?

---

(1) Terme d'argot, — les menottes.

Le sergent et les deux soldats levèrent les yeux vers la fenêtre, et se mirent à rire en y voyant une si jolie fille. Cependant les regards d'un des deux soldats s'attachèrent bientôt sur notre héros avec une attention particulière. Dès que Joé l'aperçut, il le reconnut, et il se retira de la croisée pâle comme la mort, le soldat ayant toujours les yeux fixés sur la fenêtre.

— Qu'avez-vous donc, Pierre? — s'écria Nancy, — pourquoi êtes-vous si pâle? Connaissez-vous cet homme?

— Oui, — répondit Joé, respirant à peine, — et je crains qu'il ne m'ait reconnu.

— Pourquoi le craignez-vous?

— Voyez s'il est parti.

— Ils se sont remis en marche, mais cet homme se retourne de temps en temps pour regarder à cette croisée. — Mais c'est peut-être moi qu'il cherche à voir.

— Quel mal peut vous faire ce soldat de marine, Pierre? — demanda mistress Chopper.

— Il peut m'en faire beaucoup. Il ne sera content que lorsqu'il m'aura fait arrêter; et alors que deviendra mon pauvre père! — et des larmes coulaient sur les joues de Joé.

— Donnez-moi mon chapeau, Pierre, je saurai bientôt ce qui lui roule dans la tête, — dit Nancy en se retirant de la croisée. Elle mit son chapeau à la hâte et descendit.

Mistress Chopper chercha inutilement à consoler Joé, et à se faire expliquer ce qui se passait. Joé resta assis près d'elle, d'un air désolé, réfléchissant à ce qu'il devait faire, et s'attendant à chaque instant à entendre sur l'escalier les pas de Furness, car il l'avait reconnu.

— Mistress Chopper, — dit-il enfin, — il faut que je vous quitte. J'ai été obligé de quitter mes anciens amis à cause de cet homme.

— Me quitter, mon enfant! non, non; il ne faut pas me quitter : comment pourrais-je me passer de vous ?

— Si je ne vous quitte pas, je serai arrêté, c'est une chose sûre. Et cependant ne me croyez pas coupable; je n'ai commis aucun crime.

— J'en suis sûre, mon enfant; il suffit que vous le disiez pour que je le croie. — Mais pourquoi cet homme voudrait-il vous nuire?

— Il demeurait dans notre village. — Il sait tout. — Il fit une déposition lorsque....

— Lorsque?

— Lorsqu'on fit une enquête après mon départ. Il a prouvé que j'avais le fusil et le sac qui ont été trouvés.

— Et quand cela serait, qu'en résulte-t-il?

— Une récompense a été promise, mistress Chopper, et il veut la gagner.

— Ah! j'entends à présent. — Une récompense promise, — c'est ce que disait Nancy; il y a eu du sang répandu. — Et mistress Chopper se couvrit le visage de son tablier.

Joé ne répondit rien. Après quelques minutes de silence, il se leva et se retira dans la chambre où il couchait. Il fit un paquet de ses habits et de son linge; et s'étant assis sur le bord de son lit, il réfléchit encore au parti qu'il devait prendre.

Notre héros avait alors seize ans; il avait beaucoup grandi, et ce n'était plus un enfant, quoiqu'il en eût l'innocence. Il s'égara dans ses pensées. — Il désirait vivement revoir son père et sa mère, et il se demandait s'il ne pouvait se hasarder à retourner à Grassford pour les voir à la dérobée. — Il songea aussi au major et à mistress Mac Shane, et pensa à aller les voir de la même manière. — La petite Emma Phillips se présenta ensuite à son imagi-

nation, et il craignit de ne la revoir jamais. Il se souvint aussi du capitaine O'Donahue, et combien il aurait voulu pouvoir se retrouver près de lui en Russie !—Enfin il se retraça le bonheur et le contentement dont il avait joui deux ans près de mistress Chopper, et se peignit le chagrin qu'il allait éprouver en la quittant. Au bout de quelque temps, il se laissa tomber sur son lit en pleurant, et son profond accablement finit par céder au sommeil.

Pendant ce temps, Nancy suivait les soldats de marine et leur prisonnier. Les voyant entrer dans un petit cabaret qu'elle connaissait, elle en fit autant, et après avoir dit quelques mots de consolation au marin qui avait été arrêté, et dont elle était connue, elle s'assit près de Furness pour attirer son attention.

Furness avait certainement beaucoup gagné au physique depuis qu'il était entré, — bien malgré lui, — au service de Sa Majesté. Il était grand, et l'habitude de faire l'exercice lui avait redressé la taille. La punition sévère infligée à l'ivresse l'avait corrigé de son intempérance habituelle, et sa santé en était devenue plus robuste. Il avait subi plus d'une fois le châtiment des verges sur le passe-avant dans

les premiers temps qu'il avait été à bord; mais depuis quelque temps, il s'était bien conduit, et il était sur le point d'être nommé caporal, grade auquel l'éducation qu'il avait reçue le rendait certainement propre. Au total, c'était alors un soldat de bonne mine, quoiqu'au fond il fût aussi dénué de principes qu'auparavant.

— Eh bien, la jolie fille, — dit-il à Nancy, — n'est-ce pas vous que j'ai vue tout-à-l'heure à une fenêtre?

— Oui, certainement, et vous avez pu m'entendre aussi. Et en voyant un bel homme comme vous, n'ai-je pas mis mon chapeau bien vite pour vous suivre? — A bord de quel bâtiment servez-vous?

— A bord du *Mars*, qui est à l'ancre au Nore.

— J'aimerais aller à bord d'un vaisseau de guerre. Voulez-vous m'y conduire?

— Bien certainement, et de tout mon cœur. — Allons, buvez un coup de bière.

— A la santé des *jollies!* — dit Nancy en approchant de ses lèvres le pot d'étain. — Quand retournez-vous à bord?

— Demain matin. Nous avons attrapé notre

oiseau, et aujourd'hui nous allons nous amuser un peu. — Êtes-vous de cette ville?

— J'y suis née et j'y ai été élevée; mais il est bien rare que nous voyions ici un vaisseau de guerre. Ils s'arrêtent au Nore, ou remontent plus haut.

Nancy fit tous ses efforts pour faire croire à Furness qu'elle était devenue tout-à-coup éprise de lui, et elle savait comment y réussir. Avant qu'une heure se fût écoulée, Furness crut avoir fait avec elle tous les arrangements nécessaires, et se félicita de sa bonne fortune. Pendant ce temps, la bière et l'eau-de-vie circulaient, et le malheureux prisonnier fut même invité à boire avec eux pour noyer ses tristes réflexions. Enfin Furness dit à Nancy: — Qui était le jeune homme qui était à la fenêtre à côté de vous? est-il votre frère?

— Mon frère! non vraiment. Vous voulez parler de Pierre, ce vagabond qui est au service de la vieille mère Chopper, la vivandière.

— Ah, ah! Eh bien je l'ai déjà vu quelque part, ou c'était quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup.

— Il n'est pas de cette ville. Il est arrivé ici, personne ne sait d'où, il y a environ deux ans,

et depuis ce temps, il a toujours été au service de mistress Chopper.

— Deux ans, — murmura Furness, — c'est précisément l'époque. — Allons, ma chère, encore un coup de bière.

Nancy en but une gorgée, et remit le pot sur la table.

— Où demeure mistress Chopper? — demanda Furness.

—Dans la maison où vous m'avez vue regarder à la fenêtre.

— Et l'enfant demeure avec elle? Je ferai incessamment une visite à mistress Chopper.

— Sans doute il demeure avec elle. — Mais pourquoi me parlez-vous toujours de ce jeune vagabond? N'avez-vous rien à me dire? Que ne me dites-vous que je suis jolie? Voilà ce que j'aime à entendre.

Furness et ses compagnons continuèrent à boire, et ils avançaient à grands pas vers l'ivresse. Le sergent seul avait de la prudence; mais Furness ne put résister à cette occasion de se livrer à son penchant sans crainte d'en être puni. A mesure que son ivresse augmentait, il devenait plus épris de Nancy; et celle-ci, qui faisait de son mieux pour lui faire tourner la

tête, ayant avec adresse fait retomber la conversation sur notre héros, Furness, qui n'avait jamais su garder un secret quand il était ivre, lui dit qu'une récompense avait été promise pour l'arrestation de Joé, et que si elle voulait rester avec lui, ils dépenseraient cet argent ensemble. Nancy y consentit sur-le-champ, et lui dit qu'elle pourrait l'aider, car elle allait chez mistress Chopper quand bon lui semblait, et elle savait dans quelle chambre Joé couchait. Mais ce n'était pas encore assez pour Nancy, et comme Furness était alors presque complétement ivre, elle lui proposa de faire une promenade, la soirée étant superbe. Furness y consentit. Tout en se promenant, elle lui expliqua comment elle s'y prendrait pour mettre Joé en son pouvoir, et parut enchantée de l'idée qu'ils recevraient une récompense pour son arrestation. Voyant que Furness était complétement sa dupe, et que la fraîcheur de l'air avait encore augmenté son ivresse, elle se fit raconter tout ce qui avait rapport à la récompense promise pour l'arrestation de Joé, et elle apprit ainsi ce qui s'était passé à l'enquête, — la fuite de Joé de chez ses parents, — la manière dont il l'avait découvert dans la

pension où Mac Shane l'avait placé, et enfin sa disparition subite de cette pension.

— Et son père et sa mère où sont-ils? — demanda Nancy en se mordant le bout d'un doigt avec un air d'hésitation. — Quand je pense à eux, j'ai de la répugnance à vous aider à livrer leur fils à la justice. Les pauvres gens! Quelle sera leur désolation quand ils l'apprendront! — Réellement je ne sais que vous dire.

— Que cela ne vous inquiète pas, ma belle; il est probable qu'ils ne le sauront jamais. Ils ont quitté Grassford presque en même temps que moi, et personne ne sait où ils sont allés. J'ai fait moi-même des démarches pour les découvrir, mais elles n'ont pas réussi. Il me paraît clair qu'ils sont allés en Amérique.

— Vraiment! — s'écria Nancy, qui avait fait cette question, parce qu'elle désirait pouvoir donner à Joé quelques nouvelles de ses parents, — en Amérique, dites-vous?

— Je suis porté à le croire, car j'ai complétement perdu leurs traces.

— En ce cas, il ne me reste aucun scrupule.

Elle fit ensuite observer à Furness qu'il était à propos d'attendre quelques heures, jusqu'à ce que tout le monde fût couché, afin de ne pas

courir le risque que la populace ne prît parti pour le prisonnier et ne le délivrât. Ils retournèrent ensuite dans le même cabaret; Furness demanda encore un pot d'ale, et avant de l'avoir tout-à-fait vidé, il s'endormit la tête appuyée sur la table.

Nancy sortit du cabaret. — Ainsi, — pensa-t-elle, — le maudit ivrogne se croit sûr de ses deux cents livres ! Nous verrons ! Mais il n'y a pas de temps à perdre.

Elle retourna chez mistress Chopper, qu'elle trouva occupée à feuilleter un de ses anciens livres de compte.

— Est-ce vous, Nancy? Vous me faisiez pousser un soupir. — Voici la liste de tout ce que j'ai fourni pour votre mariage. — Pauvre fille ! je crains que vous n'ayez pas été souvent à l'église depuis ce temps.

Nancy garda le silence un instant. — Je suis dégoûtée de la vie que je mène, — dégoûtée de moi-même, mistress Chopper. Mais que puis-je faire? une misérable comme moi ! — Je voudrais pouvoir m'enfuir bien loin, comme il faut que le pauvre Pierre le fasse sur-le-champ, et aller dans un endroit où je ne serais pas connue. Je serais si heureuse !

— Il faut que Pierre s'enfuie, dites-vous? cela est-il bien certain?

— Très certain, mistress Chopper, et qu'il s'enfuie à l'instant. J'ai suivi les soldats de marine, et le coquin qui l'a reconnu m'a tout dit. Il n'attend que mon retour pour venir le faire arrêter.

— Mais, dites-moi, Nancy, Pierre est-il coupable?

— Je crois du fond du cœur qu'il ne l'est pas. Mais un meurtre a été commis, et il sera arrêté, à moins que vous ne lui fournissiez les moyens de s'enfuir. — Où est-il?

— Il dort profondément. Je n'ai pas voulu l'éveiller, le pauvre garçon.

— En ce cas, il est innocent, car on dit que le coupable ne dort jamais. — Mais que fera-t-il? — il n'a pas d'argent.

— Il m'en a fait gagner beaucoup, et je ne l'en laisserai pas manquer. — Mais que ferai-je sans lui? Je ne puis me résoudre à m'en séparer.

— Mais il le faut, mistress Chopper; et si vous l'aimez, vous lui donnerez les moyens de fuir, et de fuir à l'instant même. — Oh! que ne puis-je partir aussi! — continua Nancy en pleurant.

— Partez avec lui, Nancy; veillez sur lui, et ayez soin de mon pauvre Pierre, — dit mistress Chopper en s'essuyant les yeux ; — partez, mon enfant, partez, et menez désormais une vie honnête. Je le verrai partir avec moins de regret si je sais qu'il est avec vous et à l'abri de cet horrible péril.

— Me permettez-vous de partir avec lui ? — me le permettez-vous, mistress Chopper? — s'écria Nancy se jetant à genoux. — Oh ! je veillerai sur lui comme une mère sur son fils, comme une sœur sur son frère ! Donnez-nous seulement les moyens de nous éloigner d'ici, et vous recevrez les bénédictions d'un être vertueux et d'une créature méprisable.

— Je vous les fournirai, ma pauvre enfant. Mon cœur a saigné bien des fois en vous regardant, car je sentais que vous n'étiez pas faite pour mener une pareille vie, et vous redeviendrez ce que vous étiez autrefois, bonne et honnête. Vous partirez tous deux. Ce pauvre Pierre ! Si j'étais assez jeune, je partirais avec lui; mais cela n'est pas possible. — Comme on va me tromper quand il ne sera plus avec moi ! — Tenez, Nancy, prenez cet argent, c'est tout ce que j'ai à la maison. — Mistress Chopper lui

mit dans la main vingt et quelques livres sterling. Nancy baissa la tête sur les genoux de la bonne femme presque suffoquée par ses pleurs et son émotion.

— Allons, allons, Nancy, — dit mistress Chopper couvrant ses yeux de son tablier,— il ne faut pas prendre les choses si à cœur. Songez au pauvre Pierre : il n'y a pas de temps à perdre.

— Vous avez raison, — dit Nancy en se levant. — Mistress Chopper, vous avez fait ce soir une action dont vous recevrez la récompense dans le ciel. Que le Dieu de miséricorde vous bénisse! Dès que j'oserai prier, je prierai pour vous matin et soir.

Mistress Chopper entra dans la chambre de Joé, un chandelier à la main, suivie de Nancy. — Voyez comme il dort paisiblement, — dit-elle; — non, non, il n'est pas coupable. — Pierre! Pierre! levez-vous! il faut que vous partiez tout de suite, à ce que dit Nancy.

Joé, qui était étendu sur son lit tout habillé, se leva, ébloui d'abord par la lueur de la chandelle qu'il avait devant les yeux; mais il revint à lui sur-le-champ.

— Il faut partir, mon pauvre enfant, et partir tout de suite, comme dit Nancy.

— J'en étais bien sûr. Je suis fâché, bien fâché de vous quitter, mistress Chopper.—N'ayez pas mauvaise opinion de moi, car en vérité je n'ai rien à me reprocher.

— J'en suis sûre, et Nancy sait tout. Mais partez. — Il me tarde que vous soyez parti. — Je deviens impatiente que vous partiez, quoique je ne puisse supporter l'idée de vous perdre. — Adieu, Pierre; que Dieu vous protège! j'espère que nous nous reverrons.

— Je l'espère aussi, mistress Chopper, car vous avez été pour moi aussi bonne qu'une mère!

Mistress Chopper le serra dans ses bras, et lui dit avec émotion : —Allons, partez, partez!

Nancy prit d'une main le paquet de Joé et Joé de l'autre, et ils descendirent l'escalier. Dès qu'ils furent dans la rue, Nancy prit le chemin de la maison où elle avait une chambre, et y entra en priant Joé de l'attendre à la porte. Elle en sortit bientôt, un paquet sous le bras, et partant d'un pas rapide, elle dit à Joé de la suivre. Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville. Joé s'approchant alors de Nancy, lui dit : — Je vous remercie, Nancy; mais à présent je suppose qu'il faut nous séparer.

— Non ; pas encore, Pierre.

— Mais où allez-vous ? pourquoi avez-vous ce paquet ?

— Je m'en vais avec vous, Pierre.

— Mais, Nancy..... Eh bien, je ferai pour vous tout ce que je pourrai ; je travaillerai pour vous, et quoique je n'aie pas d'argent, j'espère que nous ne mourrons pas de faim.

— Que Dieu vous récompense de ces bons sentiments, Pierre ! — Non, nous ne mourrons pas de faim. — Mistress Chopper m'a permis de vous accompagner ; elle l'a même désiré, et elle m'a remis de l'argent pour vous, — car c'est pour vous, quoiqu'elle ait dit que c'était pour nous deux.

— Elle est bien bonne. — Mais pourquoi partiriez-vous avec moi, Nancy ? — Vous n'avez rien à craindre, vous.

— Ce n'est pas le moment de parler, Pierre, il faut marcher. J'ai plus à craindre que vous.

— Comment cela se peut-il ? Je crains d'être arrêté pour un crime que je n'ai pas commis ; mais vous, que craignez-vous ?

— Pierre, — répondit Nancy d'un ton solennel, — je ne crains rien en ce monde. — Mais ne parlons pas, marchons !

CHAPITRE XXVII.

Dans lequel la roue de la fortune place le nez de notre héros sur une meule à aiguiser.

Lorsque Nancy et notre héros eurent fait environ trois milles, Nancy ralentit le pas, et ils entrèrent en conversation.

— De quel côté allez-vous? — demanda Joé.

—Je coupe à travers le pays, Pierre, ou plutôt Joé, car je sais que c'est votre véritable nom. Le soldat de marine m'a dit que vous vous nommiez Joseph Rushbrook. Cela est-il vrai?

— Oui, — répondit Joé.

— En ce cas je vous appellerai désormais ainsi, car je ne veux pas même prononcer un nom qui me rappellerait le théâtre de ma vie misérable. Et vous, Joé, ne m'appelez jamais Nancy; ce nom m'est odieux; appelez-moi Marie.

— Bien volontiers si vous le désirez. Mais

je ne puis concevoir pourquoi vous quittez Gravesend, Marie. Qu'avez-vous dessein de faire? Moi, je fuis le danger d'être arrêté.

— Et moi, Joé, je fuis bien plus, je fuis le courroux à venir. Vous me demandez ce que j'ai dessein de faire! Je vous répondrai dans les termes du catéchisme, que j'ai appris autrefois: J'ai dessein « de mener une nouvelle vie; d'avoir un souvenir reconnaissant de la mort de notre Sauveur, et de vivre en charité avec tous les hommes. » Je chercherai de l'occupation, peu m'importe laquelle, pourvu qu'elle soit honnête: je tamiserai des cendres pour faire des briques, s'il le faut.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, Marie, car j'ai toujours eu beaucoup d'amitié pour vous.

— Je le sais, Joé; et vous êtes le seul qui, depuis long-temps, m'ayez offert de me rendre un service désintéressé. Je ne l'ai jamais oublié, et j'ai fait ce soir quelques efforts pour m'en acquitter.

Nancy entra alors dans le détail de tout ce qui s'était passé entre elle et Furness, ce que Joé ignorait encore, et ce qui lui prouva qu'il l'avait une seconde fois échappé belle.

— Je ne pensais guère que vous eussiez fait tout cela pendant que je dormais, Marie, mais j'en suis très reconnaissant.

— Je connais votre bon cœur, Joé, ainsi n'en parlons plus. — Cet homme m'a conté toute votre histoire, et il paraît croire que vous avez commis le meurtre. Moi je n'en crois rien ; je ne vous en suppose pas capable, quoiqu'il soit possible que le fusil soit parti par accident.

— Non, Marie ; je n'ai commis de meurtre ni volontairement ni par accident ; mais ne m'en parlez plus, car si j'étais mis en jugement, je ne révélerais pas ce secret.

— Eh bien, je garderai le silence sur ce sujet, — si cela m'est possible. J'ai bien mes idées sur cette affaire, mais je les laisse à l'écart. Le jour va paraître, et nous avons beaucoup marché ; je ne serais pas fâchée de trouver un endroit convenable pour m'asseoir et me reposer.

— Savez-vous si nous avons encore beaucoup à marcher avant d'arriver à une ville?

— Nous ne sommes pas bien loin de Maidstone. Cette ville est sur notre droite, mais il ne serait pas prudent de passer par une si grande ville, à si peu de distance de Gravesend ; d'ailleurs quelques soldats pourraient me recon-

naître. Dès que nous arriverons à un endroit où il se trouve de l'eau, nous nous assiérons pour nous reposer.

A un mille plus loin, ils rencontrèrent un ruisseau qui traversait le sentier qu'ils suivaient.

— Voilà ce qu'il nous faut, Joé, — dit Marie, comme nous l'appellerons désormais. — A présent asseyons-nous.

Il faisait alors grand jour; ils burent de l'eau du ruisseau, et s'assirent sur leurs paquets.

— Maintenant, Joé, voyons ce que nous avons d'argent. Mistress Chopper m'a remis tout ce qu'elle en avait, la bonne vieille femme. Que le ciel l'en récompense! — Tenez, comptez cet argent, Joé, il est à vous.

— Non, elle l'a donné pour nous deux.

— N'importe, gardez-le. Vous pouvez avoir à vous enfuir au moment où vous y penserez le moins, il ne faut pas que vous soyez sans argent.

— Et si j'avais à m'enfuir au moment où j'y penserais le moins, j'emporterais tout, et il ne faut pas que vous restiez sans argent. Non, Marie, nous le partagerons, mais nous n'en ferons pas moins bourse commune.

— A la bonne heure. Si l'un de nous était volé, nous ne serions pas sans ressource.

Ils partagèrent l'argent. Joé prit l'or, l'enveloppa d'un papier qu'il entoura d'une ficelle, et le mit dans sa poche. Marie prit les billets de banque, et les plaça dans l'endroit où les femmes déposent ordinairement leurs billets doux. Dès que cette affaire fut arrangée, Marie ouvrit son paquet, y prit un mouchoir qu'elle mit sur ses épaules, et un peigne dont elle se servit pour aplatir sur ses deux tempes ses cheveux qui étaient frisés en boucles. Elle détacha le ruban rose qu'elle avait sur son chapeau, y mit en place un autre de couleur brune. — A présent, Joé, — dit-elle, — n'ai-je pas l'air plus respectable ?

— Oui ; et vous paraissez plus simple, plus... plus.....

— Plus modeste, voulez-vous dire, Joé. Eh bien, j'espère à l'avenir devenir ce que je parais. Mais je pourrai ainsi passer plus aisément pour votre sœur ; car il m'est venu à l'idée que, pour éviter les questions, nous ferons bien de nous donner pour frère et sœur. Que dirons-nous que nous sommes, puisque nous n'osons dire qui nous sommes réellement ? Voyons !

Nous dirons que je cherche du service et que vous en faites autant ; que mon père et ma mère sont morts, et que mon père était boulanger. C'est la vérité en ce qui me concerne. Et comme vous êtes mon frère, il faut bien vous contenter de mon père et de ma mère. — Ce n'est pas un bien gros mensonge, après tout.

— Mais il ne faut pas dire que nous venons de Gravesend.

— Non ; nous avons passé cette nuit par un village nommé Wrottham ; nous pouvons dire que nous en venons. Ce ne sera pas mentir.

— Mais où avez-vous dessein d'aller, Marie ?

— Beaucoup plus loin de Gravesend. Dans tous les cas, il ne faut chercher à entrer en service que lorsque nous nous trouverons dans un autre comté. — Mais à présent, Joé, il faut nous remettre en route, et tâcher de trouver de quoi déjeuner. En même temps je pourrai quitter ma robe pour en prendre une plus simple.

Au bout d'une demi-heure ils arrivèrent dans un village et entrèrent dans une petite auberge. Marie monta dans une chambre pour changer de robe, et quand elle en descendit, elle avait l'air d'une jeune fille aussi modeste

que jolie, et personne n'aurait pu supposer qu'elle s'était montrée la veille coquette et pimpante dans les rues d'un port de mer. On lui fit quelques questions, comme cela était naturel, et Marie répondit qu'elle allait entrer en service, et que son frère l'escortait. Ils déjeunèrent, se reposèrent une couple d'heures, et se remirent en route.

Pendant quelques jours, ils voyagèrent avec un peu moins de hâte, et ils arrivèrent enfin dans le village de Manstone, comté de Dorset, où ils entrèrent suivant leur usage dans une modeste auberge. Là, Marie fit une autre histoire : on lui avait promis une place; son espoir avait été trompé, et elle retournait avec son frère dans son village.

La beauté de Marie et l'extérieur de Joé, qui, quoique vêtu en matelot, avait une tournure et des manières fort supérieures à celles d'un jeune homme de cette classe, firent une impression favorable sur la maîtresse de l'auberge, et elle dit à Marie que, si elle voulait rester chez elle quelques jours, elle tâcherait de lui procurer une place. Le troisième jour après leur arrivée, elle dit à Marie qu'elle avait entendu parler d'une place de sous-chambrière

chez le squire du village, qui demeurait à environ un mille, et lui demanda si cela lui conviendrait. Marie y consentit; mistress Derborough en informa la femme de charge du squire, et Marie, ayant reçu ordre de se présenter au château, s'y rendit accompagnée de Joé. Quand elle eut fait connaître le motif de son arrivée, on la fit attendre dans la chambre des domestiques jusqu'à ce que la maîtresse de la maison pût la voir. Cette dame la fit appeler au bout d'un quart d'heure; et laissant Joé avec les domestiques de la maison, elle monta dans la chambre de la maîtresse du logis, qui lui demanda si elle avait déjà servi, et si elle avait de bons certificats. — Marie lui répondit qu'elle n'avait jamais été en service, et qu'elle n'avait ni bons ni mauvais certificats.

La dame sourit d'une réponse, en apparence si naïve, faite par une jeune fille qui était si jolie et qui semblait si modeste, et elle lui demanda qui étaient ses parents.

Marie avait une réponse prête à cette question, et elle ajouta qu'elle avait quitté son village pour prendre une place qu'on lui avait proposée, mais qu'elle n'avait pas obtenue; qu'elle n'avait plus ni père ni mère, mais que

son frère, qui était en bas, l'avait accompagnée; et que mistress Chopper, ancienne amie de sa mère, répondrait d'elle.

La dame se sentit prévenue en faveur de Marie par son air modeste, par le compte qu'en avait rendu mistress Derborough, et par le fait que son frère l'avait escortée. Elle consentit à la prendre à son service, mais lui demanda l'adresse de mistress Chopper, à qui elle voulait écrire, pour avoir les renseignements nécessaires; et elle ajouta qu'en attendant elle pouvait venir prendre possession de sa place le lendemain matin. Elle lui dit ensuite quels seraient ses gages; Marie en fut satisfaite, et c'est ainsi qu'elle fut assurée d'une place.

On dit qu'on ne peut être trop difficile quand il s'agit de prendre des domestiques, et cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais cette circonspection extrême, quoiqu'elle puisse avoir la prudence pour cause, fait bien souvent que des domestiques qui ont commis une faute, et à qui leurs maîtres refusent un certificat de bonne conduite, ne peuvent plus trouver à se placer, se trouvent réduits à la dernière misère, et se plongent tête baissée dans le vice et le crime, quand ils avaient pris

la ferme résolution de mener désormais une conduite irréprochable.

Marie était bien résolue à être une bonne et honnête fille ; mais si cette dame eût été trop difficile, et que d'autres à qui elle eût pu s'adresser ensuite en eussent fait autant, la misère aurait pu l'emporter sur ses bonnes intentions, et il est probable que, réduite au désespoir, elle aurait repris son ancien genre de vie. Il est peut-être heureux que tout le monde ici-bas ne se montre pas si difficile que vos gens d'une vertu rigide, et que ceux qui se sont malheureusement égarés puissent trouver quelquefois une ouverture par laquelle il leur soit possible de rentrer dans le bon chemin. Marie, enchantée du succès qu'elle avait obtenu, alla retrouver Joé dans la chambre des domestiques, qui apprirent d'elle qu'elle allait entrer au service de leur maîtresse. L'un d'eux lui mit la main sous le menton, et lui dit qu'elle était une jolie fille. Marie recula de quelques pas, et Joé s'avançant vers cet homme lui dit qu'il ne souffrirait pas que sa sœur fût insultée par qui que ce fût. Le domestique montra les dents, menaça Joé, et lui ordonna de sortir de la maison. Les servantes prirent le parti de

notre héros ; la femme de charge arriva et gronda le domestique, qui trouva des défenseurs dans ses compagnons et dans le sommelier. Tous criaient en même temps, quand le bruit d'une sonnette rétablit le silence, et le sommelier monta chez son maître.

— Pourquoi tout ce bruit que j'entends en bas ? — demanda celui-ci.

— C'est un jeune homme, monsieur, le frère, à ce que je crois, de la fille que madame vient de prendre à son service, qui a cherché querelle à William.

— Faites-le sortir de la maison à l'instant.

— Oui, monsieur. — Et le sommelier descendit pour exécuter cet ordre.

Le maître de la maison ne se doutait guère, en donnant un pareil ordre, que c'était son propre fils qu'il faisait chasser de chez lui ; car le squire n'était autre que M. Austin, autrefois Joseph Rushbrook. L'inconsolable mistress Austin ne s'imaginait pas davantage que le cher enfant qu'elle regrettait toujours, était en ce moment sous le même toit qu'elle, et allait en être chassé par ses domestiques. Ce fut pourtant ce qui arriva, et Marie retourna à l'auberge avec Joé.

— Eh bien, Marie, — dit Joé, — je suis charmé que vous ayez trouvé une place.

— J'en remercie le ciel, Joé; j'espère seulement que vous pourrez en trouver une dans ces environs, ce qui nous permettra de nous voir de temps en temps.

— Non, Marie, je ne chercherai pas une place dans ces environs. La seule raison que j'aurais pour le désirer serait de pouvoir vous voir quelquefois; mais à présent cela est impossible.

— Pourquoi cela?

— Croyez-vous que je voudrais jamais remettre les pieds dans une maison où j'ai été traité comme je viens de l'être? Jamais!

— C'est ce que je craignais, — dit Marie d'un air triste.

— Je suis charmé de vous voir placée, Marie, mais j'irai chercher fortune ailleurs. Quand je serai fixé quelque part, je vous écrirai pour vous en informer, et vous m'écrirez aussi, n'est-ce pas?

— Ce sera le plus grand plaisir qui me restera, Joé; car je vous aime aussi tendrement que si vous étiez véritablement mon frère.

Le lendemain ils se séparèrent, Marie en

versant bien des larmes, notre héros avec beaucoup de chagrin. Joé refusa de prendre plus que sa part de l'argent; mais il promit, en cas de besoin, de s'adresser à Marie, qui lui dit qu'elle garderait tout pour lui, et qui tint sa parole. Joé ayant conduit Marie jusqu'à la maison du squire, retourna à l'auberge, et se remit en route le lendemain matin.

Il partit au point du jour, et il avait fait environ six milles à l'ouest de Manstone, quand il rencontra sur le chemin deux hommes misérablement vêtus. L'un n'avait qu'un gilet et une paire de pantalons avec un sac sur son dos; l'autre des pantalons en guenilles, une blouse déchirée et un chapeau de prélart. Aucun d'eux n'avait de bas ni de souliers. Ils paraissaient être ce qu'ils lui dirent en s'approchant de lui pour lui demander la charité, — des matelots naufragés qui cherchaient à gagner un port de mer pour s'y procurer de l'emploi. Mais si un marin eût interrogé ces deux drôles, il aurait bientôt vu, à leur ignorance totale des termes de marine, qu'ils étaient des imposteurs. Peut-être n'existe-t-il aucun plan de fraude qui réussisse mieux, et il est maintenant mis en pratique, à un degré étonnant, par une foule

de fripons et de déprédateurs qui sollicitent la charité, et qui souvent l'extorquent, et qui ajoutent à leur butin en volant et pillant tout ce qui se trouve à leur portée. Il est impossible à la plupart des gens de s'assurer de la vérité des assertions de ces vagabonds, et l'on se reprocherait d'être insensible au malheur d'un pauvre marin qui a tout perdu, si on lui refusait quelques secours. Le paysan même partage avec lui son repas frugal; et c'est ainsi qu'ils lèvent, jusqu'à une étendue presque incroyable, un tribut sur la crédulité publique. Il serait à désirer que le public fût informé que maintenant, dans tous les cas de naufrage, on accorde aux matelots tous les secours nécessaires, et qu'on leur fournit des vêtements et les moyens de se rendre dans un port de mer pour y obtenir de l'emploi. Ainsi donc, quand un homme couvert de guenilles sollicite la charité comme matelot naufragé, on doit toujours le regarder comme un imposteur, ou comme un drôle, qui n'a aucun droit à la compassion.

Ces deux hommes riaient et parlaient très haut en s'avançant vers notre héros. Quand ils furent plus près de lui, ils s'arrêtèrent comme pour lui barrer le chemin.

— Halte-là, mon petit marin! où allez-vous ainsi? — dit l'un d'eux à Joé qui avait son habit de matelot.

— Et qu'avez-vous là dans ce paquet? — dit l'autre; — et n'avez-vous pas de sonnant? n'avez-vous rien à donner à d'anciens camarades? Allons, fouillez dans vos poches, ou bien j'y fouillerai pour voir.

Cet exorde ne plut pas beaucoup à Joé, et il leur répondit en gagnant le milieu de la route: — Je n'ai pas d'argent, et ce paquet ne contient que mon linge.

— Allons, allons, — reprit le premier, — ne croyez pas vous en tirer ainsi. Passez-moi ce paquet pour que je l'examine, ou sinon je vous fendrai le crâne. — Et à ces mots il s'avança vers Joé qui recula de l'autre côté du chemin.

Du côté de la route vers lequel Joé se retirait, il n'y avait pas de sentier pour les piétons, mais elle était bordée par une haie d'épines trop épaisse pour qu'on pût la traverser. Joé s'en aperçut à l'instant où cet homme arrivait près de lui, et faisant un effort, il jeta son paquet par-dessus la haie. L'homme courroucé étendit le bras pour saisir Joé, mais Joé lui

échappa, courut à quelques pas de distance, ramassa une grosse pierre et s'arrêta, déterminé à se défendre et à ne pas perdre son paquet s'il était possible.

— Bill, — s'écria l'homme qui avait poursuivi Joé, — emparez-vous de lui, tandis que je tournerai autour de la haie pour trouver l'entrée de ce champ et ramasser le paquet. — Il partit en disant ces mots, et son compagnon courut après Joé qui s'enfuyait, mais sans pouvoir l'atteindre, car il avait les pieds nus, et la route avait été tout nouvellement couverte de cailloux. Joé s'en apercevant, ralentit le pas, et se retournant tout-à-coup, quand l'homme qui le poursuivait fut près de lui, il lui lança la pierre qu'il avait ramassée, l'atteignit au front et le vit tomber sans connaissance. Pendant ce temps, l'autre coquin suivait la route en sens contraire pour chercher l'entrée du champ, et Joé, débarrassé du premier, voyant en cet endroit dans la haie une fente par laquelle il pouvait passer, entra dans le champ et ramassa son paquet. Il vit en ce moment que l'autre avait trouvé l'entrée du champ, et était à une cinquantaine de toises de lui, et jetant de nouveau son paquet par-dessus la haie, il repassa par l'ouver

ture et s'enfuit en courant de toutes ses forces. Quand il fut à environ deux ou trois cents toises de distance, il se retourna et vit le coquin sur la route penché sur son compagnon, qui n'avait pas encore repris connaissance. Se voyant alors en sûreté, il continua à s'enfuir, quoique avec moins de précipitation, en jetant presque à chaque minute un coup d'œil en arrière pour voir s'il n'était pas poursuivi. Mais les drôles, quoiqu'ils n'eussent pas voulu perdre l'occasion de commettre un vol qui leur avait paru bien facile, avaient leurs raisons pour s'éloigner de cette partie du pays.

Après avoir fait environ deux milles, notre héros, qui cherchait des yeux de tous côtés quelque ruisseau pour y étancher sa soif, vit de loin quelque chose qui était étendu sur le bord de la route. Quand il en fut plus près, il reconnut que c'était un homme couché sur l'herbe, et qui semblait dormir. A quelques pas de lui étaient la roue d'un rémouleur de couteaux, et les divers ustensiles à l'usage d'un chaudronnier ambulant. Une petite colonne de fumée sortait d'un feu presque éteint, et un poêlon, qui semblait avoir été renversé, était à côté. Il y avait dans cette scène quelque chose

qui éveilla les soupçons de notre héros, et au lieu de passer son chemin, il marcha droit à cet homme, et vit qu'il avait la tête et les vêtements couverts de sang. Il s'agenouilla près de lui et reconnut qu'il avait perdu connaissance, mais qu'il respirait encore, quoique péniblement. Joé dénoua le mouchoir que cet homme avait autour du cou, et qui paraissait très serré, ce qui parut le soulager presque sur-le-champ, car il ouvrit les yeux, et au bout de quelques instants il fut en état de dire: — De l'eau! — Joé, qui avait découvert un petit ruisseau à peu de distance, prit le poêlon vide et courut en chercher. Le chaudronnier avait recouvré quelques forces pendant son absence, et quand il eut bu quelques gorgées d'eau il se mit à son séant.

— Ne me quittez pas, jeune homme, — dit lechaudronnier, — je me sens bien faible.

— Je resterai avec vous aussi long-temps que je pourrai vous être utile, — répondit Joé; — que vous est-il donc arrivé?

— J'ai été volé et presque assassiné, — répondit l'homme en poussant un gémissement.

— N'est-ce pas par ces deux coquins, sans

bas et sans souliers, qui ont aussi voulu me voler? — demanda Joé.

— Très probablement, — répondit le chaudronnier. — Mais il faut que je reste couché encore quelque temps; la tête me fait grand mal, — et il se laissa retomber sur l'herbe.

Au bout de quelques minutes, il s'endormit, et Joé resta assis près de lui environ deux heures. Enfin son nouveau compagnon s'éveilla, et s'étant levé, il trempa un mouchoir dans l'eau qui restait dans le poêlon, et fit disparaître le sang qui lui couvrait le visage.

— Il aurait pu m'arriver pire, mon jeune ami, — dit-il à Joé; — un de ces drôles m'avait presque étranglé en serrant si fort mon mouchoir. Dans quel monde nous vivons! Vouloir ôter la vie à un de ses semblables pour treize pence et demie! car c'est tout l'argent qu'ils ont trouvé dans ma poche. Je croyais qu'un chaudronnier ambulant n'avait rien à craindre des voleurs de grand chemin, dans tous les cas. — Ne m'avez-vous pas dit qu'ils ont aussi voulu vous voler, ou l'ai-je rêvé?

— Ce n'est pas un rêve, c'est bien la vérité.

— Et comment avez-vous pu leur échapper?

Joé lui raconta tout ce qui s'était passé.

— Vous avez fait preuve d'adresse en vous tirant de leurs mains, jeune homme, comme de bonté de cœur en me donnant du secours et en restant près de moi. — J'allais descendre cette hauteur; voyagez-vous du même côté?

— Oui; mais êtes-vous en état de marcher?

— Je le crois, mais il y ma roue de rémouleur, et je crains que mes forces ne...

— Je m'en chargerai.

— Vous me rendrez un grand service, car je suis encore bien faible, et elle serait trop lourde pour moi.

Joé prit donc la roue de rémouleur, y attacha son paquet, le poêlon, et tous les ustensiles de chaudronnerie, et se mit en route avec son nouveau compagnon. Ils firent ainsi environ deux milles, et arrivèrent enfin en vue d'un village à une centaine de pas duquel le chaudronnier, voyant un endroit bien abrité le long de la haie, dit à Joé: — Il faut que je me repose ici quelques instants.

Joé, à qui le chaudronnier avait dit que les voleurs lui avaient pris treize pence et demie, s'imagina qu'il était sans argent, et prenant deux shellings dans sa poche, il les lui présenta en disant: — Cela vous aidera jusqu'à ce que

vous puissiez en gagner. Maintenant il faut que je me remette en route. Adieu!

Le chaudronnier regarda Joé. — Vous avez un bon cœur, — lui dit-il; — et si je ne me trompe, vous ne manquez ni d'adresse ni de courage. Gardez votre argent, je n'en manque pas; mais je n'en aurais plus, si les coquins avaient su où le chercher.

Joé examinait son nouveau compagnon pendant qu'il lui parlait ainsi. Il avait un air de liberté et d'indépendance, un ton et des manières qui ne s'accordaient guère avec l'humble profession qu'il exerçait. Le chaudronnier s'aperçut de cet examen, et ses yeux ayant rencontré ceux de notre héros, il lui dit : — Eh bien, à quoi pensez-vous maintenant?

— Je pensais que vous n'avez pas toujours été chaudronnier.

— Et moi je pense que vous n'avez pas toujours été marin, mon jeune maître. — Quoi qu'il en soit, rendez-moi le service d'entrer dans ce village, et de nous y acheter de quoi déjeuner. Je vous rendrai à votre retour ce que vous aurez payé, et ensuite nous pourrons causer.

Joé entra dans le village, y acheta du pain,

du fromage, et un pot qui pouvait contenir deux pintes de bière, et revint trouver le chaudronnier. Dès qu'ils eurent déjeuné, il se leva et dit : — Il faut que je parte à présent; j'espère que demain vous vous trouverez mieux.

— Vous êtes donc bien pressé?

— J'ai besoin de trouver de l'ouvrage, et par conséquent il faut que j'en cherche.

— Qu'êtes-vous en état de faire?

— Je ne saurais trop le dire. — J'ai tenu les livres d'une marchande.

— En ce cas vous êtes un savant, et non un marin.

— Je n'ai jamais été sur mer, mais j'ai travaillé sur la Tamise.

— Eh bien, si vous désirez trouver de l'ouvrage, comme je connais beaucoup de monde dans ce pays, je crois que je pourrai vous en procurer. Dans tous les cas, quelques jours ne font pas une grande différence; car, voyez-vous, mon garçon, demain je serai en état de travailler, et alors, je vous en réponds, je gagnerai de quoi nous nourrir tous les deux. Qu'en dites-vous donc? Voulez-vous rester avec moi et voyager ensemble quelques jours? Quand je vous aurai trouvé une occupation qui